SEP 4 1931

38e Année. N° 15.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

1er AOÛT 1931

		Pages.
cesse Bibesco . . .	*Croisade pour l'Anémone.* I.	481
te de Fels.	*Une Politique du Blé*	508
Rollin	*Les Origines de la Révolution espagnole.*	528
Klobukowski . . .	*Souvenirs sur Georges Clemenceau.* II.	553
rges Hardy	*Religions fétichistes de l'Afrique noire.*	583
Rychner	*Courants intellectuels en Allemagne* .	602
te de San Martino.	*L'organisation des Beaux-Arts en Italie.*	624
les Landstone . .	*La Cour du Tigre bleu* (fin)	634
Piveteau	*Glaciers anciens et glaciers actuels.* .	673
★.	*Les Négociations franco-soviétiques.* .	691
nçois Porché . . .	*Lugné-Poe ou le découvreur.*	698

Marcel Thiébaut : *Parmi les Livres.*

Copyright 1931 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement :*

Claire ou les Souvenirs du dernier homme

par JACQUES CHARDONNE

Anna

par ANDRÉ THÉRIVE

Forain

par POL NEVEUX

Flamands et Wallons

par le COMTE CARTON DE WIART

L'Angleterre sur le seuil de la guerre

(Août 1913 — Août 1914)

par ÉLIE HALÉVY

Le Théâtre anglais depuis la guerre

par ROBERT DE SMET

CROISADE POUR L'ANÉMONE

A la Mémoire
de
Christopher Birdwood
Lord Thomson of Cardington.
Il délivra Jérusalem.
En volant aux Indes
il souffrit la mort du phénix,
sur le bûcher aérien de la colline d'Allonne,
près de Beauvais,
en France.

CLEF DU LIVRE

Anémone, en grec, signifie fleur du vent.

Ce livre est composé de cinq épîtres adressées de Sion à quatre amis, qui m'ont répondu, et à plusieurs autres dont j'attends encore les réponses. Leurs noms importent peu, puisqu'ils sont définis par leur qualité. La lettre à l'Oncle-Abbé fut écrite à ce prêtre qui m'envoya en Palestine pour y cueillir des anémones; celle au Chevalier répond à un message que je reçus, au lendemain de la dernière croisade, d'un Anglais qui a délivré le tombeau du Christ; celle au Roi fait allusion à la nouvelle apprise, précisément pendant mon séjour en Terre Sainte, d'un père, et d'un roi, qui venait de renouveler, pour son compte, le sacrifice d'Abraham; la quatrième, l'épître au Gentil, fut écrite pour un incroyant, et je n'ai que le choix parmi mes amis. Enfin, la cinquième est adressée à ceux à qui on n'écrit plus jamais, aux morts, nos

frères sans défauts, et c'est à Jérusalem seulement qu'il me vint à l'esprit que je pouvais, — et devais — leur écrire.

INVENTION DE L'ANÉMONE

— Vous qui dites : « J'aime ce qui passe; j'aime passer, et passer vite », allez en Terre Sainte pour cueillir l'anémone. Cette fleur convient à votre âme; vous êtes une voyageuse; elle est la fille du vent.

Dans le monde animé des paraboles de la rue Méchain, je savais que l'anémone signifiait : Amour, baptême dans la rosée du matin, esprit qui tue la lettre, découverte, et le courage de se fier aux apparences. Mon Oncle-Abbé me l'avait peinte avec une minutie de Hollandais, et définie avec la conscience d'un fabricant d'herbier.

— C'est l'anémone rouge, m'avait-il dit, la « coronaire » à cinq pétales; elle est de velours; sa couleur est celle de la pourpre de Sidon; son cœur est noir, « de sable », comme la fidélité, en langage héraldique; elle n'a que très peu d'odeur, mais c'est le parfum même de la terre au printemps.

La révélation de l'anémone lui était venue pendant son pèlerinage aux Lieux Saints.

— Il faut bien observer le sol, me conseillait-il, baisser les yeux, regarder à terre, contempler les herbes. Cette humilité vous réussira; elle aura sa récompense en ce monde; vous verrez des miracles.

Souvent, il se jetait à genoux pour contempler des crocus, des perce-neige et des coucous dans la campagne française. Je lui connaissais cette ferveur de la courte vue, grâce à quoi ses yeux sont toujours dessillés; j'avais confiance dans cet aveugle, guéri par sa foi, pour me guider, même de loin. Je savais qu'il portait des écailles merveilleuses, qui, lorsqu'elles lui tombent des yeux, lui laissent des souvenirs plus précis et plus frais que ceux d'un enfant. Je savais qu'il m'ordonnait l'anémone comme un remède à la déception. Il me disait :

— Vous la verrez fleurir parmi les cailloux, sur les collines, dans les vallées, partout où le vent souffle; elle est légion. Job a dit d'elle : « Ses racines se multiplieront sur un tas de pierres. »

Ne vous y trompez pas : c'est elle que Jésus a nommée dans le Sermon sur la montagne :

> Considérez les lis des champs; comme ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent, et cependant, je vous le dis, Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux! Si donc une herbe des champs, qui est aujourd'hui et qui demain...

— Observez et vous comprendrez. Soyez attentive, et vous direz avec moi : Considérez les *anémones* des champs, et non les lis. Il faut retourner dans les prairies, connaître les vallées; vous remplacerez alors le verre d'eau du lis par la coupe de vin rouge de l'anémone; ce sera votre Cana. Les rois portent la pourpre et non le lin; les lis ne viennent pas au milieu des champs; ils poussent de préférence autour des châteaux et dans les jardins de cantonniers : ce n'est pas d'eux qu'il s'agit ici. Vous cueillerez l'anémone, et, après l'avoir cueillie, vous irez aux textes; elle les éclairera d'une manière divine. Cueillez et vous comprendrez; cueillez et vous vivrez. Voici d'abord le texte grec : Κρινον est bien le lis blanc, et pourtant il faut traduire « anémone ». Jésus a parlé araméen, non grec; en l'espèce, il ne peut être question du lis; on ne le rencontre jamais dans les pâturages palestiniens; la terre y est trop pauvre. Le texte hébreu parle du « shôshannâh », ou *lilium convollium* du Cantique des Cantiques. Ses traits sont ceux de l'anémone. *Elle étale ses pétales rouges au milieu des épines.* (Cantique II, verset 1.) L'épouse du Cantique dit d'elle-même : « *Je suis le shôshannâh des vallées.* « L'erreur des traducteurs devient évidente quand, pour décrire le bien-aimé, elle proclame : « *Ses lèvres sont des lis*[1]. » Qui louera, dans une bouche vivante, la lividité du lis? Au Krina du grec, au Lilium de la Vulgate latine, je réponds que les Hébreux, botanistes naïfs, pouvaient fort bien grouper anémone et lis dans la même famille. Aujourd'hui encore, les Arabes comprennent l'anémone parmi les fleurs qu'ils appellent « Susan ». Si le mot shôshannâh ne désignait pas l'anémone, il faudrait nous résigner à cette conclusion paradoxale : la plus commune et

1. *Cantique des Cantiques*, v. 13.

la plus belle des fleurs de Terre-Sainte ne serait jamais nommée dans les Écritures.

— Je connais, — répondis-je, — un Breton assez instruit et même un peu poète, pour qui toutes les variétés de cèdres sont des sapins. Que les Hébreux aient apparenté ingénument anémone et lis, c'est très probable. Dans la province de Frioul, toutes les fleurs sont nommées « rosa », excepté la rose qui s'appelle « garofana »...

Mais, le Sermon sur la Montagne une fois élucidé par le Cantique des Cantiques, mon itinéraire n'en fut pas moins arrangé de telle sorte, et si malheureusement, que je partis pour la Grèce et l'Égypte en un temps qui devait m'amener en Terre-Sainte à cette époque de l'année où la terre ne produit pas de fleurs. Je devais arriver à Jérusalem un 15 janvier : je courais au-devant de ma déception.

ÉPÎTRE A L'ONCLE-ABBÉ

De Jérusalem, ce 16 janvier 192...

Mon cher Oncle,

Dès mon arrivée en Terre-Sainte, j'ai reçu la gifle de l'ange; elle était mouillée; l'ange avait pris, pour me battre, des fleurs, et la figure d'une petite bouquetière arabe qui courait le long du train. Je méritais le châtiment, et le miracle : j'avais douté. Quand la chose arriva, je tenais à la main l'éphéméride que vous m'avez donné, et mon petit crayon de poche. Assise près de la fenêtre du compartiment, j'écrivais sur mes genoux; j'eusse voulu écrire de grandes choses : « Élevez-vous, portes éternelles! » Mais le bonheur ne venait pas. Je notais tristement : « Baissez-vous, vitres du wagon! Lydda. Sept heures trente du matin. Dernière station avant Jérusalem. Il pleut. Point de croisement de la ligne Kantara-Caïffa et de la ligne Jaffa-Jérusalem. En route pour la Déplorable-Sion-qu'as-tu-fait-de-ta-gloire! J'arrive dans le dénuement de l'hiver, l'âme nue et grelottante. Ne rien attendre de moi : pas même l'anémone; ce n'est pas la saison... » A peine venais-je d'écrire ces mots, qu'un bouquet lancé avec violence de l'extérieur à l'intérieur frappa d'abord ma joue, puis, ricochant sur le carnet, vint tomber à mes pieds : c'étaient

es anémones! Je les ramassai en tremblant. Elles m'apparessaient, pour ainsi dire, serties d'autres fleurs, de pâles cyclamens sauvages, et de gouttes de pluie, au milieu desquelles leur pourpre éclatait. Elles m'avaient été jetées à la tête, au moment précis où j'y croyais le moins, quand j'étais au plus bas de mon espérance; elles se manifestaient avec le caractère absurde de la grâce, qui doit, pour mieux violenter l'âme, la surprendre en pleine incrédulité. Ma raison essaya de se défendre encore un peu. Comment admettre le scandale de l'anémone hors de saison? Je jetai un coup d'œil sur le pays d'alentour : sombre, montagneux, minéral, misérable. Dans quel creux de rocher, exposé au midi, ces fleurs avaient-elles fait leur nid, et vu le jour? Vous m'aviez dit : « Pas avant mars! » Tous les voyageurs qui ont parcouru la Palestine recommandent, pour le printemps, mars-avril; c'est-à-dire, un rendez-vous manqué dans dix semaines... Mais l'ordre de la nature venait d'être changé, et je m'apercevais, à l'acuité de ma joie, que je n'y pouvais croire. L'unique condition du miracle, c'est l'étonnement; nous en verrions tous les jours, si seulement nous pouvions nous étonner assez.

Une fois l'anémone introduite, tout changea. Je compris que ma tristesse de l'aube avait été une préparation nécessaire, une ruse de l'esprit. Il fallait que je n'obtienne rien de moi, pour obtenir que l'esprit me visite. Je relus mes notes, et je leur donnai un sens tout nouveau. Dès avant l'aurore, j'avais tiré le rideau, pour regarder la terre. J'étais glacée au point que je ne pouvais dormir. Je sentais donc quelque chose? C'était le froid. Un cœur transi imite assez bien les émotions religieuses. Je me disais, sur le ton des remontrances intérieures : pour être ému, pour se souvenir, pas besoin de paysages. D'ailleurs, il n'y en a pas, ou du moins, pas ce qu'on a coutume d'appeler ainsi.

J'ai vu passer un talus, un remblaï : la vitre était comble de terre. Passèrent aussi des terrassiers immobiles, comme tout ce qui passe quand nous passons. Pour ces ouvriers d'ici, occupés à ce terrassement particulier, n'importe quelle motte ou quelle pelletée, c'est toujours de la Terre Sainte qu'ils remuent. Pourtant, rien ne venait. Le petit jour était extrêmement petit. Je distinguais mal les collines des nuages qui

les couvraient. Le ciel bas visitait la terre, comme dans le Cantique, c'est-à-dire qu'il pleuvait.

— Ça ressemble à chez nous, — dit Billochon.

— A cinq heures du matin, tous les pays se ressemblent. A son idée, on ne devrait voyager que pour voir du nouveau. Dès que c'est pareil, du même au même, ou tout comme, on est volé. Vous connaissez Billochon, mon cher Oncle : Billochon (Renée), suivante de comédie ou confidente de tragédie, selon le jour et les circonstances, celle-là même qui nous accompagnait, vous et moi, dans notre voyage d'Écosse, et, aussi, dans votre Limousin natal, qu'elle dédaigna. Elle faillit m'accompagner jusque dans l'autre monde, quand nous eûmes, l'an dernier, cet accident d'automobile. La voilà mécontente d'avoir quitté cette grande plage dorée qu'est l'Égypte, — une plage à la mode depuis si longtemps, — la Résidence, les militaires, les nègres, les palmiers, pour un pays qu'elle ne comprend pas qu'on vienne chercher si loin, puisque, à tout prendre, on l'a chez soi. C'est son idée sur ce voyage. Je trouve généralement un sens à ce qu'elle dit. Cette fois, je cherche. En quoi la Judée, où nous sommes, peut-elle ressembler à la Charente, d'où elle vient? Pourtant, à la réflexion, sa remarque est bonne; elle vaut, comme tout ce que Billochon tire vraiment de son cru. Le jour s'étant levé un peu davantage, je me suis surprise à penser : c'est Hendaye, avant l'arrivée à Fontarabie; c'est Apremont, près de Royat; non, c'est plutôt Le Puy, près de Dieppe, le chemin qui monte à la Villa des Roses. C'est tout bonnement mon enfance. Je venais de penser comme Billochon.

C'est parce qu'en passant l'eau, dans cette petite barque à moteur de la Compagnie de Suez, il nous est arrivé, dans la nuit d'hier, cette chose biblique : nous avons traversé la Mer Rouge. En troquant l'Afrique contre l'Asie, nous n'avons pas seulement changé de continent, nous sommes rentrées chez nous, puisqu'il fait mauvais temps, puisque c'est l'hiver, tant il est vrai que l'Europe n'est pas autre chose qu'une petite presqu'île de l'Asie.

Bonaparte arrivant dans le voisinage, en cette même saison, écrivait à son frère qu'il avait retrouvé le méchant climat de Paris. C'est au mont Thabor que Billochon et

Napoléon se rencontrent, et c'est là qu'il me fallait en venir.

Le 13 janvier avait marqué ma fuite d'Égypte. Je n'y allais pas, j'en venais. C'était peut-être un tort d'avoir pris l'Histoire Sainte à rebours. Mais cela m'avait réussi. J'étais visiblement pardonnée, et l'anémone était le signe du pardon. Depuis que j'avais senti la gifle, et que je tenais le bouquet, mon sentiment s'organisait. Même ce que j'avais écrit de terne commençait à briller. « Station », sur cette voie-ci, n'est pas le même mot que sur une voie ordinaire. « Croisement », non plus. A mesure que le train avançait vers Jérusalem, je voyais plus d'Occident. Je me disais : voici les nuages; ils sont fidèles au rendez-vous. D'anciennes paroles de vous répondaient à mes questions : — Vous voulez savoir quand j'ai été le plus ému à Jérusalem? Eh bien, je vais vous le dire, c'était la nuit, en entendant les chiens... et puis, le jour, en voyant les nuages. Ah, ces nuages! Il me semblait que Jésus-Christ les avait vus!

Peu avant l'arrivée, en regardant par la portière, je me suis dit : c'est la Toscane de Fra Angelico, quand il n'y avait encore que très peu de cyprès. Je vois l'Europe comme dans un miroir, pluvieuse patrie de mon Dieu! Déclenchées par l'anémone, vos souvenirs sans cesse venaient animer mes pensées. Vous me parliez : — Jérusalem, c'est tout petit, mon enfant, vous verrez! Vous ferez le tour des remparts; c'est une ville moyenâgeuse, il y a des créneaux, et ça ne sent pas bon...

La petite gare de Sion ne m'a donc pas été une grande surprise. C'est celle d'un pays perdu, d'un fief de province. Vient à ma rencontre, dès le perron, je ne sais quel sentiment délicat du déjà vu, quelle odeur, quelle douceur mesquines qui se font reconnaitre aussitôt par l'humble sentiment d'être rentré chez soi.

— A la maison! c'est ce que j'ai failli dire au chauffeur anglais qui m'attendait à la gare, sans trop savoir quelle demeure je choisirais dans la maison de mon Père. Mais je me suis reprise à temps, et j'ai dit : « A Notre Dame de France ». Vous connaissez sans doute cette pieuse hôtellerie, et je ne vous apprendrai pas sa position, par rapport aux autres. Mais ce que vous ne pouvez imaginer, ce sont les grimaces de

Billochon à l'arrivée. Ce fut pire qu'à Brive. Son mépris pour ce qui n'est pas « tout le confort moderne » est sans limite, et il serait plus facile de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille que de la réconcilier avec l'idée que nous allons vivre ici. Je pensais que le nom de notre gîte lui plairait; mais elle se moque bien des noms. Cette tendresse superstitieuse que m'inspire le mot « France » en tout pays, elle ne peut pas la ressentir : elle est Française. Pour la convaincre, je l'ai envoyée voir à l'Hôtel Allenby. Elle prétendait avoir lu; mais si la salle de bains existe, et l'eau courante de ses rêves, c'est seulement sur le papier des affiches. Les robinets une fois tournés, on n'obtient rien, si ce n'est le hoquet de la naïade, le soupir du cerf altéré. Il y a un problème de l'eau, à Jérusalem, depuis le conquête anglaise. Mais il est un autre problème encore que j'ai résolu à mon désavantage, dans l'esprit de Billochon. Elle revient de l'Allenby Palace, en déplorant que je sois catholique, et me le dit sans ambages. Elle a pris ses informations. Il paraît que, si j'étais orthodoxe, j'aurais le droit de loger chez le Patriarche, et que c'est là qu'on est le mieux. Pour savoir à quel point la simplicité et la pauvreté sont en horreur à ceux qui viennent seulement d'y échapper, il faut observer ma Charentaise. C'est un abrégé de l'histoire des civilisations. La prêcher dans le sens franciscain est inutile; elle n'aura jamais le mépris des richesses, et les biens de ce monde n'auront pas son dédain. L'amendement du Credo, l'Union des Églises, l'infaillibilité du Pape, le Purgatoire, qu'est-ce pour elle que tout cela, comparé au chauffage central? Pendant qu'elle regrette, en défaisant mes valises, les douceurs du schisme, au sujet desquelles je suis mieux informée qu'elle ne pense, et plus sceptique, j'ai pris possession de ma chambre assomptionniste, rien qu'en installant le bouquet d'anémones sur la table, dans un verre d'eau. Je sais que cette présence réelle, rouge et veloutée, ces preuves vivantes, me suffiront pour exorciser mon mauvais vouloir, mon appréhension de Jérusalem, ma peur d'y être comme si je n'y étais pas, en somme, toute cette angoisse d'enfant qui communie pour la première fois et craint de n'avoir pas tout dit, et la désillusion de ne pas sentir le goût de Dieu sur ses lèvres. Il me faut toujours des fleurs pour voyager, pour aller,

sans me perdre, d'un endroit à un autre. Leur accompagnement m'ôte la peur d'avoir brisé le fil qui me fait vivre. Elles sont ce qui me rassure et me garantit ma durée. Ma mère ne comprenait pas cela. Le parfum des fleurs lui donnait la migraine, et elle jetait celles que j'emportais en voyage, comme des talismans. J'ai pensé, devant l'Osiris Végétant de Thèbes, que j'irais voir à Jérusalem un sépulcre vide, sans quoi tous nos tombeaux chrétiens ne seraient que des châssis inutiles, des couches sans semis. La disposition foncière de mon âme, c'est le besoin d'enchaîner; je veux la suite. Il me faut un commencement, et que rien ne finisse. Le travail particulier de mon esprit, c'est le geste d'enfiler un collier de perles, une augmentation qui revient sur elle-même. Les jours de pluie, dans mon enfance, du fil, une aiguille, une boîte de perles de verre m'ont fait connaître le bonheur. Donner à une perle la perle suivante. Nouer, ne jamais rompre, aller plus loin, ajouter, mais sans rien perdre, ce furent mes plaisirs. La continuité dans la diversité, telle était ma vocation. Mais la mort me l'a rendue impossible. C'est le coup de ciseaux, la perle perdue, le fil trop court. C'est contre *cela* qu'il s'est fait ici quelque chose d'héroïque, un acte désespéré mais qui a réussi, et dont la force de renouvellement persiste. Car, enfin, vous, mon bon oncle, vous montez chaque matin quelques marches, où que vous soyez, pour parler sur un ton de confidence à ce Dieu qui « réjouit votre jeunesse ». C'est pourquoi vous ne vieillirez jamais, c'est pourquoi, lorsqu'on me demande votre âge, je réponds hardiment que vous êtes jeune comme le plus vieux pommier du jardin qui se couvre de fleurs chaque printemps. Mais pour penser profondément à ce qui s'est fait ici, on serait peut-être mieux partout ailleurs, et principalement rue Méchain, dans votre chapelle, parce que vous savez que, depuis Eleusis, le pain des forts n'a pas changé, et qu'une messe basse sera toujours « un épi de blé cueilli en silence ». Pourtant il faut subir l'épreuve, visiter Jérusalem qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés. Si être lapidé veut dire être frappé par des pierres, je le suis, par la laideur de tous ces bâtiments des missionnaires. Le plus dangereux effort qui se puisse demander à une âme religieuse, c'est d'affronter sa foi dans le lieu d'où elle est sortie. Le

Calvaire est en Bretagne, et en plein vent, n'importe où, et ailleurs, sur toute la terre, plus qu'il n'est au bout de cette ruelle, là-bas, sous ces coupoles...

« Il est écrit qu'Abraham avait eu deux fils, l'un de la servante, et l'autre de la femme libre. Celui de la servante naquit selon la chair, et celui de la femme libre naquit en vertu de la promesse de Dieu. Tout ceci est une allégorie. Car ces deux femmes sont les deux Alliances. La première, qui a été établie sur le Mont Sina et qui n'engendre que des esclaves, est figurée par Agar. Car Sina est une montagne d'Arabie qui représente la Jérusalem terrestre qui est esclave, elle et ses enfants, au lieu que la Jérusalem céleste, notre mère, est vraiment libre. »

Pourtant, il faut subir l'épreuve terrestre, visiter le lieu du Déicide et voir ce que les fils de l'esclave en ont fait. Vous m'aviez dit : — En Orient, on n'est jamais seul. Et c'est bien vrai. A Jérusalem, l'Occident est dans les nuages, mais l'Orient est dans les rues. Encore ai-je bien de la chance de ne les parcourir qu'avec une très petite troupe, les guides tenus en respect par la présence du Procurateur de Judée, notre ami, Sir Ronald Stores. Les sanctuaires, qu'ils soient grecs ou latins, appellent le tremblement de terre. J'ai peu regardé le détail des édifices, tout occupée de ce cheminement intérieur qui est, à Jérusalem, la seule marche à suivre. La destruction du Temple a été suivie de trop de constructions. Hélas, où est-il ce champ de concombres, ce lieu désert hanté par les autruches, dont parle le Prophète? Je ne vois partout que maisons fortes, sanctuaires cadenassés, ruelles déroutantes. Pour aller au Saint Sépulcre il n'y a qu'à suivre l'allée des mendiants.

« Confusion générale. Propriété de tous et de personne. » Ces mots sont dans le guide. Je trouve que le mal vient, au contraire, de ce que chaque souvenir est adjugé à une confession particulière, tombé dans le domaine de quelqu'un. Ainsi j'ai vu la cage en fer qui marque l'endroit où les saintes femmes se sont tenues pendant le crucifiement. Ce sont les Arméniens qui possèdent la volière désaffectée. J'ai un grand culte pour les saintes femmes, ces intuitives, et je sais ce que je leur dois; mais j'aime surtout me les représenter traversant le jardin,

le troisième jour, éblouies par le grand soleil, et ne reconnaissant leur Sauveur sous son chapeau de jardinier, qu'après qu'il leur eût parlé. La cage arménienne m'a laissée indifférente. Des bruits de guerre et de querelle accompagnent toute explication donnée sur place, le long de la Voie Douloureuse, et justifient grandement vos paroles : « La Rédemption est à recommencer. » Je ne retiens pour vous qu'un exemple : on m'annonce : *La Troisième Station : Jésus tombe pour la première fois devant l'hospice autrichien... Le Repos devient une Chute au XIVe siècle!* » Ainsi, tout le long des âges, on s'est disputé avec colère le souvenir de ses douleurs. La propriété de chacune de ses faiblesses a été l'objet d'une violence, et les étapes de son calvaire un prétexte à nouveaux péchés. « Il n'aura donc jamais fini de le monter », me disiez-vous. J'ai pensé cela en visitant l'église du Spasme ou de la Pasmoison, comme on disait vers 1422. On n'est ici d'accord sur rien, ni sur les appellations, ni sur les dates, ni sur les lieux, et Chateaubriand fut bien heureux de n'avoir vu que les ruines de cette église, tandis que j'en vois la reconstitution. Pourtant le dessin des pieds sur la mosaïque découverte dans la crypte m'a émue par sa tendre maladresse. L'ouvrier qui fit cet ouvrage *croyait* que la Vierge s'était tenue en cet emplacement pour voir passer le cortège de Dieu, son fils supplicié. C'est-à-dire qu'elle y était réellement pendant qu'il travaillait. Mais la pierre sur laquelle Marie serait montée « pour mieux voir », et se serait ensuite évanouie, un certain Père Corsetto, venu plus tard, la fit transporter au couvent de Sion, et elle n'en est pas revenue, à la grande colère des moines arméniens catholiques à qui l'église du Spasme appartient. On m'avertit encore : « Septième Station : Jésus tombe pour la seconde fois, dans le bazar, en un carrefour très fréquenté... » Passons vite. J'essaie, avec désespoir, de me représenter le vrai Chemin de Croix qui est en France, dans des cathédrales. J'appelle au secours mon enfance, les stations de quelque pauvre église de Normandie ou du pays biarrot. Les Grecs Melkhites (qu'est-ce encore que ceux-là?) ont confisqué à leur profit le souvenir ravissant de sainte Véronique. Où les croisés ont cru trouver les vestiges de la maison qu'habitait « l'héroïne des nobles et saintes hardiesses », ils

ont creusé une chapelle souterraine et bâti au-dessus une assez laide et pesante église. Un nom, un voile, une ombre eussent suffi pour celle qui reçut la divine impression. Je voudrais ramener Samson à Jérusalem, ne serait-ce que pour cinq minutes, le temps de renverser tous ces édicules, tous ces édifices, ces chapelles privées, ces églises publiques, et la prison centrale construite par sainte Hélène pour y jeter le ciel. Ne pourrons-nous veiller seule avec lui, ne serait-ce qu'une heure? Non, c'est impossible. Je cherche où me cacher, comment me soustraire. Je deviens terrier, tant le sol m'intéresse. Je suis pour les cryptes, je suis pour les caves, pour les puits, pour les citernes, pour les cavernes, pour tout ce qui est intestin, contre tout ce qui est ostensible, pour l'intérieur contre l'extérieur, pour l'invisible contre le monde visible. Vous me disiez : — Allez à Jérusalem armée de votre ignorance personnelle. Mais, hélas! on me l'arrache, on veut m'instruire à chaque pas.

Je récapitule vos conseils inscrits en hâte sur mon petit calendrier. « Il faut lire la Bible. Voyez les prophètes sur place... Figurez-vous Jérusalem déserte, abandonnée, livrée aux autruches! Il faudrait que tout cela fût des rochers... des rochers à découvert. C'est sainte Hélène qui a tout détruit, en construisant... Dans une très bonne intention, j'en conviens, mais enfin, il fallait laisser le champ du potier être un champ, et le sépulcre neuf, creusé dans le rocher, être un rocher. »

Comme vous, je voudrais des chrétiens qui s'édifient sans édifier. Titus, parce qu'il a détruit la ville, fit mieux pour elle que Constantin. Il ne faut pas tomber non plus dans le péché des archéologues. J'espérais rencontrer sur ma route, pendant que je m'arrêtais à chacun de ces *établissements*, comme on les nomme, votre capucin, mon bon Oncle. Vous me l'aviez décrit, et je l'eusse reconnu à sa barbe de fleuve. Tandis que vous vous épuisiez à suivre Notre Seigneur pas à pas, à retrouver sa trace, sous ces monceaux de bâtiments, ce capucin s'est approché de vous, et vous a dit : « — Ne cherchez donc pas le point mathématique. » Pour cette parole, qui vous a délivré, vous avez demandé la permission de lui serrer la main. Mais il s'est éloigné, sans plus rien dire. C'est votre aventure avec le capucin

qui vous inspira l'idée de me faire découvrir d'abord le point botanique. Nous sommes sûrs de la fleur.

Je me suis dit : — Encore un effort. Allons, puisqu'il le faut, jusqu'au bout de ma déception. « *Arrivés au lieu appelé Crâne...* » Pour atteindre le sommet du Golgotha, il faut descendre. L'église est en contre-bas; la montagne est à l'intérieur. Vous savez de quel absurde chapeau on l'a couverte. Vous connaissez l'escalier à double révolution, gloire d'un hôtel de province, que les Grecs ont construit, vers 1808. Vous connaissez la coupole aplatie qui écrase la cime, la défigure, intercepte la lumière du ciel, et de ce lieu haut fait un lieu bas.

— C'est ici, me répétai-je en vain, c'est ici! — sans pouvoir tirer un son, une étincelle, de mon âme étouffée. Je fermai les yeux; j'essayai de faire en moi une nuit très profonde, dans laquelle le faisceau lumineux de ma mémoire une fois dardé, j'obtiendrais l'image que je cherchais, l'espace d'un éclair : le monticule, l'arbre mort, planté dans le rocher stérile, le vent agitant l'écriteau... Tout le monde est parti : les apôtres, même Jean; les saintes femmes, même Marie. Au pied du poteau, il n'y a plus, enfoui dans le sol, mais révélé par mon rayon intérieur, que ce crâne qui donne son nom à l'endroit, cette tête de mort, cette tête dure, cette mauvaise tête, cette tête d'Adam, dans laquelle il faut faire entrer, quand même, la résurrection.

J'ai parcouru ce dédale qui mène au tombeau des trois jours; j'ai passé sur la tombe aplanie du chevalier anglais, qui s'est fait gardien du seuil; oubliant tout, si ce n'est ce qu'ont dit de ces lieux l'Anonyme de Plaisance et l'Anonyme de Bordeaux, ces témoins des vieux âges, si modestes qu'ils n'ont même pas signé leur déposition. Je n'ai pas essayé de me représenter ceci, ou cela, ou Godefroy de Bouillon. J'y suis allée tête baissée. J'ai traversé cette salle des échos de toutes les confessions, ces Pas Perdus de la Chrétienté, pour m'engouffrer dans ces corridors de prison, dans ces bizarres galeries de mine, tendues de lampas, dans ces réduits souterrains tapissés d'étoffes brochées, comme les boudoirs d'une impératrice de Russie. J'eusse voulu ne rien observer, et j'observais quand même. Ma lucidité m'effrayait. Ces petites lampes d'argent, ces marbres rouges, ces dorures, ce bas Louis XV moscovite,

ce style matouchka, m'ôtaient tout pouvoir de sentir que j'avançais vers l'endroit où « *la vie et la mort se sont livré un merveilleux combat* », d'où l'une des deux est sortie vaincue... Dans le réduit final, je suis tombée à genoux, et j'ai rampé. J'ai tendu des mains d'aveugle, mais je n'ai pas même trouvé, comme vous fîtes, un des pores du rocher pour insérer mon doigt, dans cette pierre chargée de fluide. Une minute d'anéantissement véritable m'eût suffi. Mais il a fallu me relever aussitôt pour faire place à d'autres, qui venaient après moi.

Au retour, divaguant à mon gré par les petites rues, j'essayais de formuler pour vous le sentiment qui me domine. L'air qu'on respire ici est celui des lendemains de malheur. Je goûtais cette quiétude étrange d'après le pire.

De retour chez les Assomptionnistes, je vis qu'ils avaient placé dans ma chambre l'unique poêle de fonte dont ils disposaient. Billochon a dû parler de ma santé. Sous l'effet de la chaleur bienfaisante, les anémones s'étaient ouvertes, étalées magnifiquement. Elles avaient grandi pendant mon absence. A la lumière d'une seule lampe, elles brillaient de ce doux éclat particulier à certains velours; leur pourpre épaisse était comme saupoudrée d'une poussière de perles fines. Mon regard plongeait dans leur cœur noir et chevelu. Leur présence dans ma cellule la divinisait. J'oubliais le reste; j'étais certaine que je voyais une chose, enfin, que le Sauveur avait vue, la fleur des champs qui lui avait inspiré ce cri d'amour : « *Et cependant, je vous le dis, Salomon dans toute sa gloire...* » Il s'était servi d'elle pour exorciser l'inquiétude, pour dire à la race humaine, à l'espèce nue, frappée par une loi somptuaire d'exception, maudite dans son pelage : « — Ne vous inquiétez de rien; voyez comme elle est royale, celle qui est aujourd'hui et qui demain ne sera plus, et qui pourtant ne peut manquer d'être encore... » Vous m'avez nommé la plante guérisseuse, et il m'a été donné de la trouver précoce, au milieu des cailloux, en une saison qui n'était pas la sienne. Ma rêverie s'est prolongée tard dans la nuit, autour de ses tisons en fleur. Toute la médiocrité du jour disparaissait; toute la honte avait fui : libre et solitaire, j'étais occupée à détruire, et puis à reconstruire Jérusalem. Je la rebâtissais à mon gré avec des moellons immatériels dont disposent les marchands

d'ombres et de rayons. Je projetais sur les nuages monotones de la nuit toutes les cathédrales, toutes les saintes-chapelles, tous les cloîtres, tous les baptistères, tous les hospices, tous les dômes que je connaissais. Je composais un quartier avec Sainte-Sophie de Constantinople, Saint-Trophime d'Arles, Saint-Marc de Venise, Saint-Apollinaire de Ravenne, Saint-Front de Périgueux. J'en faisais un autre avec Chartres, Bourges, Strasbourg, Cologne, Canterbury. Je retirais du vaste monde toutes les petites églises chrétiennes, et j'en remplissais les vallées, toutes les églises de style jésuite, et j'en faisais des montagnes. La Renaissance formait trois chaînes de collines allant de l'Orient jusqu'à l'Occident, avec Saint-Pierre de Rome en son milieu. La Russie et les églises du xxe siècle d'Amérique étaient rangées à part, dans des dépressions de terrain. Pas une seule construction chrétienne ne manquait au rendez-vous. Je voyais des rues entières formées de presbytères, avec leurs jardins. Tous les couvents du monde étaient venus. Aussi les quarante églises bâties par ma famille dans son pays perdu. Pour une fois, le poste émetteur récupérait toutes ses ondes. Les peintures et les sculptures avaient quitté leurs musées. Les sacristies et les vitrines des collectionneurs avaient laissé échapper leurs vases sacrés, leurs trésors eucharistiques. On entendait toute la musique : le chant grégorien, Bach et Beethoven, la messe wagnérienne, toutes les cloches, toutes les orgues, tous les chœurs d'enfants, tous les clochers, toutes les clochettes. J'écoutais la voix du Pape à la Chapelle Sixtine : *Sanguinis Domini*, et le bruit du vin tombant dans le calice. J'entendais votre voix et celle d'un évêque chinois. Vous me disiez : « Le miracle deviendra la loi naturelle. » C'est celle de vos paroles que je préfère : elle comprend tout l'avenir.

Je m'endormis tard, dans la nuit, au chant des coqs. Il faut connaître, comme vous et moi, la campagne, la petite ville, et l'insomnie du voyageur, pour savoir qu'ils n'annoncent pas le jour, mais, au contraire, la plus noire épaisseur de la nuit, entre une heure et deux. J'eus encore tout le temps de me dire, avant de n'être plus nulle part : je suis à Jérusalem, et le premier coq a chanté, pour la première fois, plus de trois fois.

Au réveil, j'ai ouvert ma fenêtre pour respirer l'air du

second jour. Ce sentiment puissant du déjà vécu m'envahissait à nouveau. Je me disais : aujourd'hui, j'irai à Bethléem, au pays Noël.

J'ai couru en automobile la route des bergers que vous fîtes à pied. J'eusse bien voulu vous imiter; mais je n'ai pas encore la permission de faire des courses aussi longues. La Terre Sainte est surtout un lieu de promenade à pied. Tout est à une journée de marche, à la distance d'une matinée :

Que de si petit champ, tel poète soit né!

Il y avait des flaques sur la route, de ces flaques d'après la pluie qui mettent le ciel sous nos pieds. L'impression d'Europe était plus forte que jamais; il soufflait un vent de mer, et je pensais, qu'après tout, la Méditerranée était proche, derrière ces collines, à la distance d'un oiseau. C'est pour le plaisir de la marche seule que j'eusse désiré faire comme vous ce chemin. Je ne suis pas de ces délicats qui déclarent qu'une automobile gâte leur pèlerinage et qu'un bidon d'essence sur la tête d'une femme qui revient du puits leur abîme l'histoire de la Samaritaine. J'ai toujours cru que les générations ne venaient que pour accomplir les rêves les unes des autres. Ézéchiel a prédit la voiture où me voilà. Qu'il l'ait décrite aux mains des chérubins ne m'empêche pas de la reconnaître, conduite par Jim, le chauffeur anglais.

— *Et je vis. Et voilà quatre roues près des chérubins. Et lorsqu'elles marchaient, elles allaient de quatre côtés et ne se retournaient pas en marchant, mais quand la première allait d'un côté les autres suivaient et ne se retournaient point... Et ces roues furent appelées, moi l'entendant : les roulantes.*

Ce visionnaire a certainement prophétisé aussi, avec une curieuse précision, le décollage d'un aéroplane :

Et les chérubins s'élevèrent... Allaient parallèlement aussi les roues après eux. Et lorsque les chérubins haussaient leurs ailes, afin de s'élever de terre, les roues n'y restaient pas, mais elles étaient près d'eux. Eux s'arrêtant, elles s'arrêtaient, et quand ils s'élevaient, elles s'élevaient aussi, parce que l'esprit de vie était en elles[1].

Il suffit d'être animé de cet esprit-là pour arriver à Bethléem

1. Ézéchiel X, 8-17.

en automobile, sans croire qu'on va crever le décor de la crèche. Ma voiture mécanique, c'est un jouet qui a grandi, un jouet qui marche tout seul, joie de notre enfance, et l'une des promesses de Dieu. La capitale du pays Noël est une petite ville d'apparence plutôt niçoise. Voici donc l'endroit où ils trouvèrent si difficilement à se loger, en l'an moins cinq de la grâce! J'y ai cherché votre auberge. J'ai parcouru à pied les petites rues pleines de l'amusante crasse méridionale. J'ai foulé des débris de nacre. Bethléem vit du commerce de ce qu'on nomme, en anglais, « mother of pearl », la mère de la perle, nom ravissant pour invoquer la Vierge en ce pays.

« *Tu es petite entre les milliers de Juda* », disaient, de Bethléem, les prophètes. Et cependant elle a donné naissance à David, « le jeune pâtre roux, beau du visage, sur qui reposait l'œil du Seigneur ». Tout l'édifice du rachat est bâti sur ce socle vivant, sur ce berger, joueur de fronde. On se l'est dit, on se l'est même prédit, dans les bergeries, pendant dix fois cent ans, jusqu'à ce que ce fût arrivé. « Tant crie-t-on Noël qu'il vient. » Rien de plus vrai. Et cela ne cessera jamais. Je crois très fermement que l'aviation est née, à la longue, du cri répété du Psalmiste : *Ah! qui me donnera les ailes de la colombe!* La force dynamique accumulée dans ces vieux livres n'a pas fini d'agir. Tout l'invraisemblable n'est pas encore arrivé. Nous sommes les fils et les filles d'une religion qui interroge. Notre temps, c'est le conditionnel; mon texte du jour, le dialogue des « si » : Le père de l'enfant possédé : « *Si* vous pouvez quelque chose, ayez pitié de nous. » — Jésus : « *Si* tu peux croire, tout est possible. »

Il y avait aux environs des bergers qui passaient la nuit aux champs... Quand vous êtes venu à Bethléem, mon bon Oncle, vous avez ouvert votre fenêtre, pour y passer la nuit. Vous ne vouliez pas dormir. « J'espérais voir les anges, me disiez-vous, mais ils ne sont pas venus! sans doute, je n'étais pas digne. » Si vous ne l'êtes, hélas! qui le sera?

J'ai vu l'étoile d'argent qui marque sur le sol de la grotte le lieu de la nativité. Je n'aime pas ces affirmations. « Mes lèvres ne savaient d'amour où se poser... » Il ne faut pas qu'elles sachent! Dès en naissant, le Christ de l'Impossible — c'est

un nom qu'on lui donne en Espagne — a concilié les contraires, a fait vivre toutes les contradictions, a fait preuve de cette duplicité souveraine sans laquelle on ne peut espérer ni sauver, ni même gouverner les hommes. Il naît à Bethléem, pour des raisons de généalogie, parce qu'il est fils de David, c'est-à-dire descendant d'une famille qui a régné. Il a de la naissance, mais il est en même temps fils de charpentier, parce qu'il lui faut contenter tout le monde, aussi bien les petits que les grands. Il sera pauvre, couchera dehors et vivra de peu. Mais il y a des jours où il se rendra à des dîners donnés pour lui, où il acceptera une folle dépense de parfums, faite en son honneur par une personne de mauvaise réputation. Des pâtres et des rois, voilà sa première compagnie. Un de mes amis disait : « L'entre-deux désoblige. » C'est une parole de bourgeois qui n'aime pas sa bourgeoisie. Le Sauveur des hommes n'a que faire de ces distinctions. Il verra tout le monde. A Bethléem, il sera un Bethléemite, le fils d'une longue tradition, homme et Dieu; à Nazareth, apprenti menuisier et docteur; à Tibériade, patron de pêche; partout, l'enfant d'une jeune fille, le fruit d'une fleur visitée par un rayon d'étoile. Tout l'inconciliable est dans ma religion; on ne fera jamais rien avec un seul côté des choses; ce qui est vraisemblable ne sera jamais vrai; une connaissance infinie, à proprement parler divine, des contradictions du cœur est dans les Évangiles. Proposer à l'adoration des hommes une créature qui soit à la fois une jeune fille et une mère, engendrée par son Dieu et l'engendrant, c'est vraiment les connaître. Un mystère a résolu le problème de l'amour : ne pas tuer ce qu'on aime. On m'a montré, en passant, sur la route de Bethléem, le tombeau de Rachel, qui est morte en couches, comme tant de pauvres femmes. J'ai visité cette crèche de la mort. Rachel n'eut que le temps de trouver un nom pour son petit : « *Comme son âme s'en allait, car elle était mourante, elle le nomma Benoni,* « *fils de ma douleur*[1] ». C'est un monument blanchi à la chaux qui ressemble à une fontaine arabe. De pauvres Juives y suspendent encore des fétiches, quand le temps de leur épreuve est venu. Elles ne savent pas que la seule maternité exempte de douleur est celle conférée par ce petit enfant

1. *Genèse*, xxxv, 16, 21.

qui naît dans l'âme de vos novices, tous les 25 décembre, à minuit.

« Au sud-est de la ville, près de la Grotte du Lait, les sœurs franciscaines missionnaires de Marie dirigent un orphelinat... » Je vois d'un côté Rachel qui ne crée que des orphelins, des Benoni, à jamais, et, de l'autre, les vierges de Marie qui les adoptent, et les allaitent, à mesure qu'ils naissent. Cette transposition merveilleuse d'une clef dans une autre, c'est tout le Christianisme. Avant de quitter Bethléem, je suis retournée à la Grotte de la Nativité. J'ai fait la nuit en moi, et me suis agenouillée. Aussitôt les crèches du monde entier me sont apparues avec leurs lumières, et dans leur milieu était l'Enfant adoré. Tout repose sur ce sentiment-là; si jamais les femmes cessaient d'aimer les enfants et de vouloir risquer le tout pour le tout, c'en serait fait de Benoni. J'ai prié en ce lieu pour ma mère et pour la vôtre. Au commencement de toute vie, il y a quelqu'un qui a parié pour nous, qui a couru la chance de la perdre pour la donner. Je n'ai pas voulu quitter, avant un long regard, cette ville petite, dont Ernoul le Chroniqueur dit : « Bethléem est cités, mais n'est mie grans. » Je suis donc montée sur une terrasse en voulant croire que c'est celle-là même qui servit d'observatoire au Chevalier de Chateaubriand, venu en Terre Sainte pour y conquérir l'amour d'une femme qui dansait la mauresque à Grenade, en l'attendant. Transposition profane du paradoxe sacré : Quittez tout et vous trouverez tout! Là, où Chateaubriand n'a vu que « des oliviers clairsemés sur les collines rougeâtres, hérissées de cailloux », j'ai entrepris de vastes plantations. Tous les arbres de Noël du monde, forêt sans racines, en obéissance à ma rêverie, sont venus s'aligner sur ces coteaux. La région de Bethléem est devenue la plus boisée de la terre. Un vent chargé du parfum délicieux du sapin chauffé par les flammes des bougies, est venu jusqu'à moi, soufflant du pays des enfants, des mensonges. Des millions d'arbres, petits et grands, m'apparaissaient couverts de faux givre, de fausse neige, ruisselant de fils de la Vierge en or et en argent, portant à chaque branche des fruits impossibles, des noix dorées, des pommes et des étoiles. Des mirlitons étaient joués par des bergers de cire, les sucreries étaient offertes par les anges;

rien n'était vrai, et tout finissait par pouvoir être touché. Chaque arbre représentait le triomphe de la désobéissance totale au prudent adage des cahiers d'écriture : « Ne vous fiez pas aux apparences. » Elles seules comptaient. Des prunes pendaient aux branches; l'arbre éternellement vert portait des poires en or et des pommes de pin en chocolat. Et pourquoi pas? Il fallait croire. Les poupées parlaient, un chien de laine avec une clef de pendule dans le ventre sautait et aboyait. De toutes petites musiques sortaient d'une boîte enchantée. Un chameau, pas plus gros qu'une souris, voisinait avec un ours blanc. Le maître de tout était cet enfant qui s'était logé dans la cheminée. Il était descendu la nuit pour visiter nos souliers. C'était un ramoneur venu comme un voleur, mais pour faire des cadeaux.

Un malaise, une tristesse, le sentiment d'être dupé, et de se duper soi-même succédaient à la confiance des premières années, annonçant aux enfants malades d'avoir grandi la piperie de leurs futures amours. Un vague mal de cœur me revenait à la mémoire. J'avais mangé trop de bonbons; je ne croyais plus que les poupées étaient mes filles. Dans la forêt magique des arbres de Noël, je reconnaissais celui auquel j'avais cessé de me laisser prendre. Il était blanc comme un fantôme. Mais un peu plus loin, j'en apercevais un autre. Ce n'était qu'un simulacre. Il était si différent des précédents, qu'il faudra, pour l'expliquer, écrire un livre. Mais à vous, mon bon Oncle, il suffira de dire que c'était un Noël de guerre, et que, le sapin manquant, ce fut un parapluie qui le remplaça, planté dans un vieux soulier, en l'honneur du Prince de la Paix, venant en ce monde.

J'ai quitté le pays de l'innocence par la route qui m'y avait menée, avec ma voiture mécanique et mes « roulantes ». Mon cœur se trouvait bien des grottes de Bethléem; je crois que j'ai le christianisme troglodyte. Je veux me souvenir seulement d'avoir vu le ciel, et puis d'avoir passé d'une caverne à une autre, de la Grotte de la Nativité à celle du Songe de Saint-Joseph, et de la Grotte du Lait à celle des Saints Innocents. Oh! ce massacre des petits enfants par Hérode! Il m'a donné autrefois des cauchemars et des angoisses. J'avais vu, je ne sais plus où, une méchante tapisserie

représentant cette scène atroce. C'étaient des monceaux de cadavres potelés; des amours morts, en foule; une femme suppliante était aux genoux d'un soldat qui brandissait un glaive d'une main, et, de l'autre, un enfant blanc, plein de lait, suspendu par un pied, comme un petit poulet. Je ne sais plus rien des circonstances et du lieu où cette image m'est apparue, mais j'en ai conservé longtemps une horreur poignante, et l'épreuve photographique est encore à ma disposition dans la chambre des tortures que chacun porte en soi. Maintenant, tous ces Innocents ont un nom; ce sont les enfants de la famille. C'est le temps qui joue le rôle d'Hérode et continue le massacre des générations. Aujourd'hui, à Bethléem, j'évoquai leur foule; tous sont venus; et, derrière eux, les enfants de tous les siècles. Ils se sont retrouvés dans cette usine à souvenirs d'enfance, la crèche. Un rayon de l'étoile des Bergers m'a mise en communication directe avec l'enfant Charlemagne, avec Racine jeune et Napoléon à Brienne. Je suis certaine que le mot « Nativité », le mot « Mages », éveillaient en eux les mêmes idées qu'en moi. Toutes les enfances chrétiennes ont été passées ensemble. Le point de ralliement, le lieu de la récréation générale, c'est le pays Noël.

Hier, j'ai voulu me rendre à Tibériade au crépuscule, pour voir tomber la nuit dans le lac, suivant, en cela aussi, votre conseil et votre exemple. J'ai pénétré dans le couvent des Franciscains, au bord même de la Mer de Génésareth, où vous m'avez dit avoir passé la nuit, à la fenêtre ouverte, « l'Évangile à la main, respirant une odeur poissonneuse ». Des barques passaient au loin, chacune portant une lumière, perdues dans la nuit. Je les ai vues; c'étaient vos barques, celles des fils de Zébédée. J'ai vécu là vos souvenirs pour vous les rapporter vivants, pris à la nasse de ma mémoire.

« — Jamais dans ma vie je n'ai éprouvé tant de tristesse, me disiez-vous. Il s'était passé là des choses extraordinaires. Et je n'y étais pas! »

Voilà que vous y êtes, à présent. Je vous ai vu, mêlé à leur petite troupe, *avec Simon appelé Pierre, et André son frère, avec Jacques et Jean son frère laissant là leurs filets.* Et dans le vôtre se débattait un de ces gros poissons dorés qu'on appelle un homme de lettres. J'ai visité comme vous, de grand matin,

les ruines de Capharnaüm, au bord de la mer. Le vent soufflait, j'avais froid; l'eau était ridée comme si la plus grosse pierre du monde venait d'y être jetée. Je me répétais que Jésus avait habité là, pour faire ce qui était dit de lui dans les livres, et parce qu'il faut bien que Dieu finisse par accomplir les songes des hommes. J'ai semé dans la bourrasque des mots divins qui n'ont rien perdu de leur force. Je les sentais enfler mon esprit comme le vent les voiles des pêcheurs.

Terre de Zabulon et Terre de Nephthali, qui confine à la mer, pays au delà du Jourdain, Galilée des Gentils, le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière: et sur ceux qui étaient assis dans la région de l'ombre de la mort la lumière s'est levée[1].

J'ai cherché des pierres parmi les herbes pour y disposer mon repas du matin. J'ai déjeuné, comme vous fîtes, dans les ruines de Capharnaüm, en pensant à cette multiplication des pains et des poissons. Elle recommence à travers le monde, pendant tous les carêmes. Vous m'aviez dit que des petites grenouilles étaient venues vous voir, et qu'elles s'étaient mises à chanter; alors, vous avez constaté, avec beaucoup de regret, qu'il n'y avait pas de grenouilles dans les Évangiles. « Mais ça n'y fait rien, ajoutiez-vous; elles étaient les bienvenues quand même. » Vos petites visiteuses ne se sont pas montrées; elles n'ont pas chanté pour moi : sans doute, je n'étais pas digne. Vous, qui connaissez si bien l'amour de Dieu pour ses créatures les bêtes, vous ajouteriez, volontiers, s'il ne dépendait que de vous, une ligne aux textes sacrés, pour y introduire les grenouilles de Génésareth. Je me suis souvenue aussi de votre aventure sur la route allant de Jérusalem à Nazareth, quand le jeune cocher syrien qui vous menait dans sa diligence, avec trois femmes arabes voilées, reçut de vous une si belle leçon d'humanité :

« — Dans ces pays déserts, me disiez-vous, aussitôt qu'il y a des voyageurs, les oiseaux s'assemblent, espérant on ne sait quoi. » Mais bientôt vous vous êtes aperçu que votre cocher allongeait de grands coups de fouet, à droite, à gauche, puis il descendait de son siège, et ramassait ses victimes. C'étaient des alouettes. Il les avait blessées, étourdies, flagellées. Il

1. Saint Mathieu, A. 12, 15.

les rapportait dans sa main et leur donnait un coup de dent, pour les achever. Alors, vous lui avez tenu ce discours : « — Monsieur, je suis Français : j'ai voyagé dans bien des pays et je vous le déclare : dans tous les pays où j'ai été, et, aussi, dans tous ceux où je n'ai pas été, il n'y a pas un Anglais, il n'y a pas un Italien, il n'y a pas un Autrichien, il n'y a pas un Allemand, qui ferait ce que vous faites. » C'était avant la guerre. Votre petite homélie se terminait par une apostrophe : « — Et songez-y, Monsieur, vous faites cela dans le pays de Notre Seigneur, en Galilée, dans la contrée la plus aimable, la plus souriante. Avez-vous entendu parler de saint François, Monsieur? » J'étais un lion d'indignation, me disiez-vous. Ah! je lui ai fait passer le goût des alouettes!

Les femmes arabes vous approuvaient. En manière d'applaudissement, elles se dévoilèrent. Elles étaient laides, mais, ça n'y faisait rien. C'était pour approuver ce que vous aviez dit.

J'ai parcouru la même route que vous. C'était après la guerre. Plus de cocher syrien, plus de fouet, plus d'alouettes. Par contre, le désert y était encore. En revenant à Jérusalem, je me suis arrêtée sur le pont du Cédron, pour y penser à votre autre aventure. C'est là, il m'en souvient, que vous avez manqué périr sous la corne d'un taureau. J'ai bien défini le lieu de la rencontre. J'avais derrière moi la pierre où saint Étienne a été lapidé; j'avais devant moi le Mont des Oliviers; à gauche, le tombeau de la Vierge avec ses lépreuses, qui poussaient des cris inarticulés. Il me semblait vous voir, vous entendre :

« Un taureau s'est détaché d'un troupeau qui descendait lentement de la montagne. Il avait pris les devants. Jeune, noir, vif, il avait une figure humaine. Il paraissait méditer son forfait; il avait l'air de mèche avec quelqu'un; on eût dit qu'il jouait un rôle. J'ai pressenti qu'il allait m'attaquer. Nous pouvions fort bien passer sur le pont sans nous déranger. Il y avait de la place pour nous deux; mais il n'a pas voulu! Comme il arrivait d'un côté, je me suis porté de l'autre, il m'a suivi; alors j'ai compris que j'étais perdu; je me suis couché, j'ai ouvert mon parapluie, comme un bouclier noir, et lui, avec beaucoup d'intelligence, a glissé sa corne sous le parapluie

et m'a donné cinq grands coups dans la jambe gauche, qui m'ont déchiré. Puis, il est parti triomphant, il avait rempli sa mission, son devoir, qui était de me frapper. J'affirme que ce petit taureau n'était pas un taureau quelconque; c'était un taureau pour moi. Il était accouru allégrement; il était résolu à commettre son crime, là, en pleine lumière; il avait un œil décidé; songez donc : quelle aventure! Cet animal vient de mon côté; je lui cède le pas; eh bien, il me suit, et il saute sur moi! De toute évidence, il avait médité cela! Il était arrivé sur le pont, comme s'il devait m'y rencontrer, depuis toujours. Après qu'il m'eut frappé, je me suis relevé et j'ai constaté que je souffrais horriblement de la jambe gauche. Les lépreuses criaient, mais elles ne pouvaient rien pour moi! J'entendais leurs petites voix de chauve-souris. Qu'est-ce que je vais faire, me disais-je? Vais-je accuser le coup? Si je l'accuse, on va m'envoyer un chirurgien, et il va me couper la jambe. J'ai pris la Voie Douloureuse et je suis rentré en me tenant aux murs. Fort heureusement, il n'y avait pas beaucoup de monde, à cette heure-là, dans les rues; il était environ deux heures de l'après-midi. Arrivé à l'hospice des Franciscains où j'étais logé, je suis monté dans ma chambre et me suis couché. J'y suis resté huit jours, enfermé là, tout seul, souffrant atrocement. Mais je ne voulais pas me plaindre. Ce couvent des Franciscains est immense, et nous n'étions que cinq pèlerins. Je voulais que personne ne s'aperçût de rien. Je me suis dit : Je vais profiter de cela pour relire la Bible. C'était une occasion magnifique. Je remarquais que les Psaumes sont remplis de plaies, qu'il y est toujours question de sang. Mes blessures s'harmonisaient avec ce vocabulaire de la souffrance. Ah! ces prophètes, ils me donnaient des coups de corne dans l'âme. Dans ma solitude, j'entendais seulement le fils du concierge qui jouait de la mandoline. Quelle musique de tristesse! C'était le seul accompagnement de mes lectures. »

Quand vous me racontiez cet épisode de votre pèlerinage, qui faillit vous coûter la vie, il me semblait entendre ces airs tristes, cette mandoline isolée, et vous, lisant les Psaumes. En m'arrêtant aujourd'hui sur le pont du Cédron, pour y penser à votre aventure, je regrettais de n'avoir pas été là pour vous défendre, armée de l'épée que Thésée reçut des mains magiques

d'Ariane, fille de Minos. C'était un glaive forgé tout exprès pour tuer les taureaux. Mais vous ne vous en seriez pas servi. Il y a quelque chose dans le malheur arrivé de plus fort que le bonheur et qui convient davantage à nos misérables cœurs. Chaque fois que vous m'avez raconté cette histoire, j'ai senti que votre douleur passée ne vous déplaisait pas, et j'en aimais à mon tour le récit.

J'ai visité un peu plus tard ce cellier roman qui s'appelle le tombeau de la Vierge. J'en goûte les fraîches ténèbres; l'âme y fermente bien. La divine dormeuse n'y était plus, si elle y a jamais été. Déjà du temps de l'évêque de Jérusalem Juvenal, et du Concile de Chalcédoine, le sépulcre de Marie, dans la vallée de Josaphat, passait pour être vide. La Dormition de la Vierge est une expression d'un tact admirable. Assomption aussi, qui veut dire : prendre avec soi. Le Fils, maître de la mort, ne pouvait, pas plus que le Père, maître de la vie, consentir à ce que leur intermédiaire en ce monde subît le sort, commun, et fût un vase brisé. Il fallait qu'il fût porté intact au ciel. Jésus l'a pris avec lui. Dans toutes les églises byzantines, ou dérivées de cette tradition, même dans les plus humbles, pour ne nommer que celle de ma campagne, l'Assomption est invariablement figurée par une scène singulière : à l'étage inférieur, celui des choses réelles, on voit la Vierge endormie, allongée sur sa couche, et les Apôtres penchés tristement sur son dernier sommeil. Mais, à l'étage supérieur, celui des choses projetées en esprit, on voit le Christ, trônant dans sa gloire, et l'âme de sa mère, sous la forme d'un petit enfant emmailloté qu'il porte, comme ferait une nourrice. Le symbole est clair, la boucle est complète. La Vierge est à la fois mère et fille de son Fils, qui est son Dieu, son Créateur, sa créature, et celui qui la recommencera. Pour preuve, la voilà dans ses bras, une nouvelle née, une nymphe ficelée dans ses langes, et il la berce. C'est tout l'instinct maternel des hommes de ne pas consentir que leur mère soit mortelle. Quand vous me parlez de la vôtre, mon bon Oncle, je sens qu'elle ne mourra jamais, en ce qui vous concerne, qu'elle ne vieillira pas davantage. Vous me dites chaque fois : « Figurez-vous cette petite Lorraine arrivant à Paris... » Vous ne me la montrez jamais que jeune, parce que vous la

concevez ainsi, maintenant qu'elle n'est plus. Au musée de Dijon, il existe un tableau d'un peintre inconnu du XVIe siècle, représentant la mort de Marie. Sur le plan inférieur, c'est la scène habituelle, la Dormition d'une femme âgée, reposant sur sa couche funèbre, le visage pris dans un béguin de religieuse. Mais de son corps épuisé s'échappe une forme ravissante, celle d'une petite fille en longue robe d'ange, reine coiffée d'une haute couronne posée sur ses cheveux blonds épandus. Cette jeune apparition, les mains jointes, s'élance, joyeuse, vers le Roi de Gloire, son fils qui l'accueille, en lui tendant les bras. Cette mère-enfant, cette petite fille blonde, qui est si belle, je l'ai nommée pour vous : Victoire Zeller, du nom de la petite Lorraine arrivant à Paris. En sortant de cette cave céleste, où j'ai pensé à vous, j'ai revu la lumière du jour avec surprise. Un rayon de soleil oblique dardait sa pointe sur Jérusalem, divisé en trois faisceaux, comme dans les vieilles Bibles illustrées. Il se passe certainement ici des choses dans le ciel qui ressemblent à celles qu'on a lues. Il y a vraiment des nuées suspendues et qui parlent. J'ai visité encore la pierre où saint Étienne a été lapidé. Il est si vrai que la foi transporte les montagnes que cela donne envie de rire. J'ai pensé à notre Saint-Étienne-du-Mont, de Paris, et à ce Saint-Étienne, qui est la cathédrale de Vienne, en Autriche. Quelles trajectoires! Quels jets de pierre! Quels ricochets! Il me semblait voir voler les pierres autour du jeune martyr. Mais au lieu de le frapper, elles s'en allaient toutes par les airs, en voltigeant, s'entasser dans les chantiers, où elles servaient ensuite à élever ces vastes églises qui se sont appelées de son nom. Ce martyre a toujours agité mon esprit. D'abord, c'est l'initial, la fleur du printemps de l'Église, le premier qui s'y soit risqué, un vrai débutant, le diacre Étienne « plein de grâce et de force ». Le récit de son supplice se termine par ce trait mystérieux : « Les témoins portèrent ses habits au pied d'un jeune homme appelé Saül. » Rien de plus. Ce Saül apparaît et disparaît inopinément, sans autre explication. J'y vois comme un signe qu'il y aura toujours quelqu'un en ce monde, un inconnu, pour prendre la suite, pour se vêtir des vêtements du lapidé et l'être à son tour. Soyons de ceux à qui on jette la pierre, mon bon Oncle. Remercions ceux qui prirent cette

peine pour nous, et se sont imposé la fatigue d'être des calomniateurs. « Vous vous plaignez qu'on vous ait accusé injustement », dit quelque part le moine de l'Imitation. Et il ajoute, avec une ironie ravissante : « Préféreriez-vous que ce fût avec justice? »

C'est Étienne qui inventa ce mouvement de l'âme qui a pour effet de transformer les pierres en fleurs, pour peu qu'on sache les recevoir. Aussi, l'Église le célèbre-t-elle par une Collecte admirable : « Seigneur, faites-nous la grâce d'imiter l'exemple qui nous est proposé en ce jour, afin que nous apprenions à aimer nos ennemis, en célébrant la mort bienheureuse d'un martyr qui a prié pour ses persécuteurs... » Après quoi vous répétez devant l'autel ces paroles ailées : « Je vois les cieux ouverts et Jésus debout... »

Les sanctuaires consacrés sur place à ce souvenir l'ont naturellement chassé, comme il arrive toujours à Jérusalem. Il faut nous laisser seuls, dans ce pays, et demeurer en plein air. C'est en voyant les vallées désertes de la Judée, où les pierres semblent rangées les unes à côté des autres, comme des munitions pour lapider, que j'ai le mieux pensé au diacre Étienne. D'ailleurs, elles servent encore : Billochon a fait des connaissances et m'a raconté qu'on s'est battu à coups de pierres à Jérusalem, la semaine passée. Mais les persécuteurs se sont trompés de cible, comme il arrive parfois. Ils ont tué un Italien au lieu d'un Juif. Le garçon de quinze ans qu'ils ont écharpé n'était pas celui qui avait tiré sur un Arabe. Cette histoire rend le séjour de Jérusalem encore moins agréable à Billochon, qui appelle cela : « Des manières de canards sauvages. » C'est à cause de ces manières-là, qui sont, en général, celles de l'humanité, qu'il a fallu inventer un mode nouveau de recevoir les injures. Grâce à votre enseignement, j'ai vu les cailloux de la Judée s'épanouir en anémones.

PRINCESSE BIBESCO

(*A suivre.*)

UNE POLITIQUE DU BLÉ

Parmi tant de problèmes qui mettent à l'épreuve la sagacité de notre École Dirigeante, le problème du blé, sous son double aspect national et international, n'est pas celui qui lui apporte le moins d'embarras, ni celui qui exige avec le moins d'urgence une solution durable.

Ce nous est une raison de le soumettre aujourd'hui aux méthodes de politique expérimentale que nous appliquons depuis quinze ans, avec une persévérance jamais lasse, sinon avec un succès toujours constant, aux questions qui se sont successivement posées devant la conscience nationale.

Dans l'ordre économique comme dans l'ordre politique la France a fait toutes les expériences possibles et imaginables. Et c'est ce qui lui rend, ou plutôt devrait lui rendre si facile et si utile le recours quotidien à la politique expérimentale, c'est-à-dire à la confrontation des difficultés présentes avec l'enseignement laissé par les difficultés passées.

Sans remonter dans notre histoire plus haut que l'avènement du régime parlementaire, on s'aperçoit qu'en matière douanière la France a essayé de tous les systèmes. Elle a pratiqué de 1821 à 1860 le régime protecteur absolu. A partir de 1860 c'est le libre-échange combiné avec le régime des traités de commerce qui a prévalu. Il a duré jusqu'en 1892, pour faire place à un régime mixte de protectionnisme partiel et modéré, compatible avec une politique contractuelle.

La guerre, en bouleversant momentanément les données du problème, a remis les principes en question. La grande

dispute d'école du libre-échange et de la protection rend de nouveau perplexes à la fois notre École Dirigeante et l'Opinion publique. Des aspirations vers une sorte de Zollverein européen se font jour. Les conférences internationales succèdent aux conférences, car, dans l'esprit de nos hommes d'État, la question douanière et la *question annonaire* qui n'est qu'un démembrement de celle-ci se relient étroitement à ce qu'on appelle « l'organisation de la paix ».

Cette question du prix des denrées comestibles, c'est-à-dire des vivres, a préoccupé l'humanité depuis que les hommes peuvent payer leur subsistance en monnaie. Les Romains avaient des loi sspéciales, *les lois annonaires*, pour prévenir le renchérissement des vivres. La vie chère engendre fatalement la loi annonaire, surtout à une époque comme la nôtre féconde en législateurs toujours disposés à légiférer.

Cette question *annonaire* en quête d'une solution définitive comporte des éléments psychologiques que l'observation directe et attentive des choses normales ne laisse pas de révéler et qu'il est indispensable de noter tout d'abord. Le blé n'est pas un produit comme un autre. Les lois de l'économie politique ne lui sont pas pleinement applicables, notamment cette fameuse loi de l'offre et de la demande qui ne joue pas à son égard en même façon que pour les denrées secondaires. Nous relevions dernièrement dans un simple commentaire de mercuriale cette curieuse et significative appréciation : « Le marché du blé est *sensible* et *nerveux* comme pas un. Un rien le trouble et le déséquilibre. » Ce qui revient à dire qu'en dépit des changements considérables survenus dans l'alimentation générale le blé n'a rien perdu du caractère sacré que les siècles lui ont attribué.

Pour l'agriculteur le plus modernisé dans l'exploitation la plus industrialisée, le blé demeure toujours le produit fondamental, l'étalon du profit, le mètre de la prospérité. Quand le blé se vend à bon prix, la paix sociale et le contentement politique règnent sur nos campagnes. Quand il est déprécié, les colères grondent sourdement. Tranchons le mot. L'hectolitre ou le quintal de blé est resté, dans les temps nouveaux, une unité monétaire au même titre que le franc. A l'heure actuelle encore, ce n'est pas le franc qui mesure le blé, c'est

le blé qui mesure le franc. C'est au quintal de blé qu'en économie rurale tout se rapporte. Assimiler le blé à la monnaie est si peu une vue artificielle de l'esprit que la Révolution évaluait en myriagrammes de froment l'indemnité des représentants du peuple.

C'est ainsi que le paysan de France a detous temps et pardessus tout désiré la stabilisation du cours du blé. Les fluctuations imprévues de ce cours désolent l'âme tranquille de l'homme des champs, alors qu'elles réjouissent l'âme spéculative du commerçant. Entre le producteur du blé et le négociant en céréales, ç'a été, depuis l'origine, une inimitié que rien n'a pu réduire, et, chaque fois que les ruraux se sont servi de leur puissance politique, ç'a toujours été avec l'arrière-pensée de peser sur le gouvernement pour obtenir de lui que par l'exercice de sa toute-puissance il réprimât l'amplitude des oscillations décrites par la mercuriale autour du prix raisonnable.

Comment cette fin a-t-elle été poursuivie dans le passé? Dans quelle proportion a-t-elle été atteinte? Combien de temps les périodes de stabilité ont-elles duré? Voilà ce qu'il faut premièrement rechercher.

***

C'est à un procédé connu sous le nom d'*Échelle mobile* et d'ailleurs imité de la vieille Angleterre protectionniste, que l'Agriculture Française, dès les premiers temps de la Restauration, demandait la stabilisation du cours du blé.

En raison pure, ce procédé se recommandait par les apparences de l'efficacité non moins que par sa simplicité. Quoi de plus facile? Un prix basique étant fixé, tout écart au-dessus et au-dessous sur le marché extérieur se trouve immédiatement et automatiquement compensé par une variation correspondante du droit de douane.

Le prix basique était, à cette époque, de 20 francs à l'hectolitre, c'est-à-dire d'un peu plus de 30 francs au quintal. Par parenthèse, les 180 francs de 1930, il faut le reconnaître en toute justice, expriment à peine la valeur des 30 francs or d'il y a cent ans.

Il faudrait un volume pour faire l'histoire de l'Échelle mobile, des débats qu'elle a suscités dans les Chambres de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, des réclamations auxquelles elle a donné lieu de la part des libéraux. Simple dans son principe, le système avait été terriblement compliqué dans l'application; la France ayant été divisée en quatre zones de blé, il jouait différemment suivant la zone, ce qui engendrait des effets inattendus et à retardement. En somme, on n'avait guère à se prémunir, à cette époque-là, que contre les blés russes qui transitaient d'Odessa à Marseille. Néanmoins, chaque fois que les Chambres censitaires eurent à se prononcer sur l'Échelle mobile et sur le Régime douanier auquel elle se rattachait, celle-ci fut maintenue à des majorités écrasantes.

Il n'est pas sans intérêt, pour la pleine intelligence de la question, de noter que les matières nécessaires à l'industrie acquittaient alors un droit de douane à l'entrée, de façon que l'Agriculture nationale restât en possession de produire les textiles, les oléagineux, les laines et les vers à soie. Pour ne pas décourager l'exportation les industriels étaient remboursés du droit de douane à la sortie des produits manufacturés quelle que fût la provenance de la matière première. C'est ce qu'on appelait d'un mot anglais le *drawback*. La boulangerie et la boucherie étaient taxées.

Ce régime a duré trente-neuf ans. Il rapportait bon an mal an une vingtaine de millions au Trésor. Pouvait-il survivre à l'avènement du grand atelier et du machinisme? Ce n'est pas notre affaire d'en décider.

Quels qu'aient été ses mérites et ses démérites, les regrets qu'il laisse encore au cœur de certains agrariens, la politique expérimentale enregistre à la charge de l'*échelle mobile* une faillite absolue. Le régime douanier, dont elle faisait partie intégrante, a pu donner sur d'autres points à l'agriculture française des satisfactions appréciables; en revanche, il a été impuissant à lui assurer ce à quoi elle tenait le plus : *la stabilité frumentaire*.

Sur trente-neuf années, l'Échelle mobile a donné dix-neuf années de bas prix, neuf années de prix énormes et *onze années seulement de prix moyens*.

C'est ainsi qu'en 1831 le prix du blé avait été de 22 fr. 71, en 1832 de 21 fr. 85, en 1833 il descendait à 15 fr. 62, en 1834 et en 1835 à 15 fr. 25, en 1836 seulement il remontait à 17 fr. 32

L'échelle mobile après tant de déceptions ne pouvait que malaisément défendre sa cause contre les économistes qui l'accusaient non seulement de ne pas prévenir les fluctuations brusques, mais encore d'en être la cause principale. N'empêchait-elle pas le commerce de jouer son rôle de régulateur? Elle le paralysait avec ses alternatives imprévisibles de libre entrée et de prohibition, de droits insignifiants et de droits énormes.

Trop confiants dans l'efficacité de l'échelle mobile, les agriculteurs n'hésitaient pas à pousser leur production. Or, cet excédent, en avilissant les prix, induisait l'année suivante les agriculteurs en restrictions. Et la récolte après avoir été surabondante devenait insuffisante. Il faut le superbe dédain des faits que professent certains théoriciens pour que de nos jours l'échelle mobile trouve encore des apologistes pour lui prêter la vertu de stabilité.

Mais le coup d'État économique de 1860 trancha la question! Coup d'État! Il n'y a pas d'autre mot. Cette année-là l'empereur Napoléon III procéda dans le même secret et avec le même esprit de résolution autocratique qu'au 2 décembre 1851. L'Empereur, qui avait assisté en Angleterre à la naissance du libre-échange et qui se trouvait en relations personnelles avec Richard Cobden dont il prenait conseil et subissait l'influence, avait son siège fait depuis longtemps. Il n'attendait que l'instant propice. Et d'un jour à l'autre, la France se réveilla, à la grande surprise de tous et au mécontentement de quelques-uns, avec une nouvelle constitution douanière.

Ni la surprise ni le mécontentement ne furent de longue durée.

L'industrie, qui nonobstant quelques mécomptes passagers obtenait les matières premières à bas prix et devant qui s'ouvraient immenses les perspectives du marché extérieur, obtenait en somme, grâce au traité de commerce, une protection suffisante. Le Midi viticole, que le phylloxera n'avait pas encore touché, jouissait d'une réputation trop solidement et universellement établie pour craindre d'exposer ses vins à

la concurrence. Les textiles, les oléagineuses, la soie commencèrent à péricliter, mais la sucrerie et la distillerie dans la région du Nord apportèrent aussitôt de larges bénéfices compensateurs.

La liberté fut entièrement rendue à la boulangerie et à la boucherie. Tous les produits agricoles, sans exception, passèrent comme en Angleterre au régime du libre-échange. L'échelle mobile fut supprimée définitivement par la loi du 15 juin 1861. Un simple droit de 0 fr. 60, moins fiscal que statistique, fut établi par quintal de blé.

Les protectionnistes avaient prédit à ce régime les pires catastrophes. Or, ce sont les libre-échangistes qui furent justifiés. Il se trouva — le perfectionnement des voies de communication aidant — que le cours du blé acquit une stabilité qu'il n'a jamais connue. Le port de Marseille était devenu le premier marché régulateur de l'Europe pour les grains. Et le chœur des paysans de France se mit à bénir de plus belle le taciturne Empereur qui faisait de si grandes choses à l'insu de ses ministres et sans le concours de son parlement.

En 1859, le blé valait au plus 15 francs l'hectolitre. En 1862 il valait 30 francs au moins. Sans doute, la mercuriale ne fut-elle pas exempte d'oscillations. Mais d'une façon générale les prix se sont toujours tenus plus élevés avec la liberté douanière que sous l'échelle mobile.

Ni le gouvernement de l'Assemblée nationale de 1871, ni la République parlementaire n'osèrent toucher au régime de 1860. Celui-ci était d'ailleurs considéré comme définitif et les républicains radicaux faisaient profession de libéralisme économique. Les traités de commerce furent renouvelés en 1881 sous Tirard.

Mais après vingt années la face du monde avait changé.

Un grand fait était survenu, celui qu'on a si justement appelé la *Concurrence universelle*. Cette concurrence, l'agriculture française apparut de moins en moins en position de la soutenir.

Le moment était peut-être mal choisi pour se lier les mains. Les nouveaux traités et tarifs étaient édictés pour dix ans et la clause de la nation la plus favorisée était concédée

à 42 nations. Seul le blé avait été fort heureusement exclu des arrangements.

Le blé qui s'était si longtemps vendu à raison de 20 francs l'hectolitre tombait alors à 12 francs (16 fr. le quintal). La récolte de 1883 fut déplorable. Le blé humide rebuta les acheteurs, et, nonobstant la raréfaction du produit, la baisse s'accentua encore. Il devint alors patent que l'importation des blés à provenance américaine ou australienne avait à jamais déséquilibré le marché intérieur. Il s'ensuivit une crise agricole sans précédent. Dans le département de l'Aisne un cinquième des terres demeuraient abandonnées et, dans un autre département agricole voisin, on put acheter de la terre sur le pied de 5 francs l'hectare. La grande réaction politique qui se produisit aux élections de 1885 et le mouvement boulangiste n'ont pas eu d'autres causes profondes. L'avilissement du blé engendrait une désaffection du régime républicain, à laquelle il aurait infailliblement succombé.

La loi du 28 mars 1885 donna une première mais très insuffisante satisfaction aux doléances des agriculteurs en créant un droit de 3 francs par quintal importé. Il fallut élever ce droit à 5 francs par le moyen de la loi du 28 mars 1887.

Mais le branle était donné. Le système de 1860 ne devait, ni ne pouvait s'en relever. S'il n'était emporté à l'échéance de 1891, les institutions républicaines le seraient à son défaut par une vraie lame de fond.

***

Un homme surgit alors, qui apparut en médiateur entre l'agriculture, l'industrie et le Parlement, et qui sut, à force de persévérance, dégager de tant d'intérêts adverses et contradictoires une solution moyenne et acceptable. C'était Jules Méline, un Vosgien tenace comme tous ceux de sa race, mais, à la différence de Jules Ferry, capable de souplesse et de diplomatie.

Son mérite essentiel fut de soumettre à une révision nécessaire en conformité avec les faits nouveaux les grandes théories économiques en concurrence. C'est en 1891 qu'on aperçut l'inanité d'opposer l'un à l'autre le libre-échange et la pro-

tection comme deux absolues irréductibles, inconciliables. Il faut rendre cette justice à Méline qu'il sut faire à cette époque de la politique expérimentale avant la lettre. Aidé de collaborateurs compétents et dévoués, il démontra solidement que, dans l'état actuel du monde, et d'après l'ensemble des renseignements recueillis, la France, pays à développement mixte de la culture et de l'industrie, handicapée par sa centralisation bureaucratique et par la lourde fiscalité née du socialisme d'État, était obligée de recourir désormais à une protection douanière compensatrice, d'ailleurs modérée et soigneusement mesurée, car, si elle sacrifiait son agriculture en la livrant sans défense à la concurrence manifestement insoutenable des pays neufs, la France la ruinerait à peu près sans avantage, ne pouvant compter sur un développement industriel égal à celui de la Grande-Bretagne, des États-Unis, ni même de la Belgique, toutes proportions gardées.

Cela n'alla pas sans luttes, ni sans difficultés. Méline connut, en qualité de « marquis du pain cher », la plus noire impopularité dans les centres urbains et industriels. Et le droit de 7 francs qu'il réclamait sur le blé ne lui fut accordé qu'en 1894.

Le régime de 1892, amendé et revisé en 1910, comptait donc plus de vingt ans d'existence quand la guerre de 1914 éclata. Vaincu sur le terrain politique, Méline n'en a pas moins conservé jusqu'à sa mort la grande maîtrise de notre politique douanière et agricole. Les principes de 1892, en dépit de quelques entorses, restent toujours en vigueur. 1892 a donné aux producteurs du blé ce qu'ils en attendaient : c'est-à-dire une protection contre les importations massives étrangères et une garantie contre les dépréciations extrêmes. Peut-on dire qu'il a résolu entièrement le problème du blé qui dans l'après-guerre s'est alourdi et aggravé de données nouvelles? C'est ce que nous voulons essayer de démêler, en indiquant dès maintenant combien il est nécessaire que Méline appelle, de la tombe où il est descendu presque nonagénaire, quelqu'un d'entre nos hommes d'État à continuer une œuvre bien digne de tenter une noble ambition.

***

A aucune époque, le désir de stabilisation n'a été aussi vif qu'aujourd'hui chez les producteurs de blé. Ici intervient un facteur psychologique. Aux temps d'anarchie, de guerre et de révolution succède invariablement un immense besoin de tranquillité et de paix.

Durant la guerre et pendant l'après-guerre, l'agriculteur a subi tant d'alternatives et de vicissitudes qu'il accepte d'avance toute mesure, quelle qu'elle soit, qui lui garantira un bon prix — et constant — de son produit.

Le socialisme est là, avec sa solution toujours prête.

C'est l'Office du Blé, qui placé sous la gestion tripartite des cultivateurs, des consommateurs et de l'État s'assignerait pour fin :

1° De fixer un prix annuel du blé calculé d'après le prix de revient, le poids spécifique et la qualité boulangère;

2° D'organiser la vente corporative de la récolte;

3° De présider à l'introduction et à la répartition des céréales en cas de déficit, au stockage et à l'exportation en cas d'excédent.

Le tout comportant la suppression du marché spéculatif, des Bourses de Commerce; des encouragements aux minoteries et aux boulangeries corporatives et la nationalisation de consortiums de minoterie.

Ce petit programme fort habilement rédigé et adopté officiellement par la S. F. I. O. a pour auteur M. Compère-Morel, conseiller écouté du parti dans les questions agraires et connaissant à merveille les milieux ruraux. Il fait remarquer que son programme ne se confond pas avec le projet, autrefois préconisé par Jaurès, d'attribuer à l'État le Monopole de l'achat et de la revente du blé. M. Compère-Morel a un sens très aigu de l'opportunisme et du possibilisme. Le spectre du monopole ferait se cabrer les ruraux. Ils ont moins de répugnance pour l'Office qui les laisse disposer librement de leur blé et leur promet d'en stabiliser les prix.

Déjà l'Office a reçu une sorte de consécration officielle, puisque nous avons vu un ministre de l'Agriculture, M. Victor Boret, pendant son bref passage au pouvoir, s'en approprier

l'idée essentielle et se charger — involontairement — d'en montrer le danger. Le projet en question comportait en rançon d'un prix fort et stable sur le blé des distributions de pain gratuit à de certaines catégories sociales. Dépense que le Ministre se flattait de couvrir avec les recettes bénéficiaires de l'Office. Hélas! comment douter que l'ingérence trop directe de l'État en cette matière, comme en tant d'autres, n'aboutisse à payer toujours plus cher le produit aux producteurs et à le livrer toujours meilleur marché aux consommateurs par raison électorale, quitte à rejeter le déficit sur le budget national? Pareille combinaison aurait vite fait de surcharger d'un milliard annuel — ou peut-être davantage — l'ensemble des contribuables.

Mais, suivant le mot connu du poète anglais, il n'est pire utopie qui ne possède une âme de bonté et de vérité.

Amendé, redressé, suivant les données de la politique expérimentale, le concept socialiste pourrait-il nous apporter la solution rêvée? C'est ce que nous nous proposons de rechercher.

***

Il est temps d'agir, car les statistiques nous apprennent que l'Europe et la France, après deux ans écoulés, se retrouvent quant à la culture du blé dans les conditions normales.

Avant 1914, l'Europe, moins la Russie, récoltait 370 millions de quintaux de blé, chiffre inférieur de 150 millions aux besoins de la consommation. Ce déficit était comblé, pour deux tiers, par les apports du Canada, des États-Unis, de l'Argentine et des Indes, pour l'autre tiers par la Russie exportatrice d'environ 50 millions de quintaux.

La guerre a eu pour effet de faire tomber la production européenne à 250 millions, et par conséquent de porter le déficit à 270 millions de quintaux. Et ç'a été pour les importateurs Nord et Sud-Américains le temps de la grande joie et des superbénéfices. Le temps aussi de la grande illusion, car ils eurent le tort de prévoir que cette agréable situation se prolongerait indéfiniment et qu'ils continueraient à vendre aux Européens, à raison de 50 francs-or, ce quintal de blé

qu'ils étaient heureux de céder en 1913 au prix de 17 à 18 francs-or. La conséquence la plus claire de cet abus a été d'inciter le vieux Monde à rétablir sa situation. C'est chose faite depuis 1930, qui enregistre, malgré les circonstances saisonnières contraires, une récolte de 364 millions pour l'Europe et de 100 millions de quintaux pour la France, cependant que la Russie essaie de reconquérir, par des moyens qui lui sont propres, la place qu'elle occupait autrefois sur le marché européen et mondial.

Les élévateurs et les silos conservateurs regorgent de blé dans les deux Amériques. Des intérêts financiers considérables sont impliqués dans cette mévente colossale. Tenons pour certain que, si les hommes d'État américains voyaient jour à exercer une pression efficace sur les nations européennes pour les forcer d'absorber le trop-plein du blé américain, ils n'y auraient aucun scrupule. Jusqu'ici tout s'est borné à des conférences internationales, qui tenues à Rome puis à Londres ont abouti à un procès-verbal de carence.

Il y a une question internationale du blé. La récente intervention des États-Unis dans les affaires européennes engage le producteur français à ne pas traiter cette question par le dédain. Il faut songer qu'on peut se procurer actuellement du blé d'excellente qualité à 40 francs le quintal au départ de la Plata. Quelle disproportion entre ce chiffre et le taux de 180 francs obtenu artificiellement en France par le procédé douanier! N'hésitons pas à proclamer cette situation périlleuse. La moindre brèche qu'une agression démagogique ouvrirait dans la muraille douanière amènerait une submersion catastrophique du marché français. Tant que les stocks de blé américains ne seront pas résorbés, tant que les producteurs d'outre-mer n'auront pas acquis la conviction que le seul remède à la crise consiste dans la réduction des emblavures et que les besoins alimentaires ne sont pas indéfiniment extensibles, la position internationale de la question du blé restera menaçante.

Elle se complique d'ailleurs d'une question européenne, qui donne sans grand résultat depuis quelques mois tablature à la commission d'études pour l'Union européenne et à diverses conférences.

L'Europe — moins la Russie — se divise au point de vue de la question annonaire en quatre groupes :

Le premier groupe — celui de la moindre production — se compose de l'Angleterre, la Belgique, la Grèce, la Hollande, la Suisse — qui importe annuellement 80 millions de quintaux.

Le second groupe — celui de la moyenne production — se compose de l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Tchécoslovaquie, la Suède, le Danemark, le Portugal et à la rigueur de la France. Il achète annuellement 67 millions de quintaux.

Le troisième groupe, Pologne et Bulgarie, équilibre parfaitement sa production avec sa consommation.

Le quatrième groupe, Roumanie, Hongrie, Yougoslavie, dispose de 15 millions de quintaux pour l'exportation.

Ce sont ces 15 malheureux millions de quintaux qui obstruent l'économie rurale de ces trois nations et entretiennent une crise douloureuse, non sans déterminer un problème sur lequel les hommes d'État et les économistes restent penchés, impuissants.

Ce stock représente juste la dixième partie des besoins européens non couverts. En d'autres temps il eût été absorbé d'une haleine, oui, mais il ne trouve acheteurs qu'au prix mondial tombé au plus bas et non rémunérateur. Il faudrait que, dans un intérêt politique, une nation européenne fît aux trois nations intéressées la charité d'un achat massif au-dessus du cours. De tels dévouements par ces temps de crise budgétaire se rencontrent rarement. Si généreuse qu'elle soit, la France a éprouvé une hésitation bien naturelle à s'engager dans la voie d'un pareil sacrifice.

Mais elle s'y est tout de même engagée. A l'heure où nous écrivons, on nous affirme qu'un accord est déjà conclu avec la Yougoslavie et qu'il s'en prépare un autre avec la Hongrie. Quant à la Roumanie, la qualité inférieure de ses livraisons de blé aurait découragé les minotiers français et c'est avec l'Allemagne qu'elle a conclu un arrangement commercial qui comporte d'importants achats de blé avec une contrepartie d'importations industrielles.

On a envisagé l'expédient de tarifs préférentiels, dont bénéficieraient les trois nations européennes excédentaires. En d'autres termes, elles jouiraient, par privilège exclusif, sous-

trait à la clause de la nation la plus favorisée, d'une grosse réduction sur les droits d'entrée perçus par les nations adhérentes à l'Union européenne. Ces tarifs préférentiels soulèvent de graves objections de la part de l'agriculture française. Celle-ci redoute, et non sans quelque apparence de raison, qu'ils n'entraînent de graves abus et ne facilitent des importations frauduleuses dont le marché français resterait déséquilibré pendant de longues années.

***

Ainsi se pose, en 1931, ce problème qui appelle irrésistiblement, selon nous, une solution d'extrême urgence et sur lequel la politique expérimentale se doit à elle-même de conclure.

Constatons en premier lieu que, depuis 1860, la situation, sous le point de vue national, n'a guère varié, en dépit des transformations radicales que le monde agricole a subies. La France produit toujours de 95 à 100 millions d'hectolitres de blé dans les bonnes récoltes. Elle consomme donc en moyenne à peu près autant qu'elle produit; les bonnes années fournissent pour les mauvaises.

La stabilité, en raison pure, devrait être le résultat invincible et naturel de cette situation.

Or, nous voyons que ce petit excédent ou ce petit déficit, dont l'atmosphère est seule responsable, suffit à déterminer des exagérations dans la hausse et dans la baisse, ainsi que le fait s'est encore récemment produit.

Cela tient aux mauvaises pratiques commerciales de la profession agricole. Elle précipite ses ventes et n'a pas su encore organiser le stockage. Qu'ils obtiennent du crédit et qu'ils aient le moyen de conserver leur blé intact, et les agriculteurs ne vendront pas à tort et à travers. Or, l'organisation du crédit agricole et la création de coopératives de vente sont en assez bon train pour qu'on puisse désormais en escompter le développement et l'efficacité. L'initiative privée, encouragée, secondée et, si l'on veut, subsidiée par l'État, semble devoir assurer, dans un prochain avenir, l'exacte compensation des excédents par les déficits et vice versa.

La politique expérimentale, après vérification par les faits,

admet les principes protecteurs posés et appliqués par Méline. Celui-ci, d'ailleurs, si l'on veut bien se reporter au livre excellent qu'il publiait il y a vingt ans : *Le retour à la Terre*, n'est pas tombé dans les outrances de certains agrairiens. Il se gardait de soutenir que les tarifs de douane eussent suffi à tout. Il en avait simplement reconnu la nécessité pour conserver à la France ce solide substratum rural sur lequel elle repose. Le préjugé qu'on a contre le mélinisme ne doit pas faire méconnaître que le droit sur le blé a été établi autant dans l'intérêt du consommateur urbain et de l'ouvrier du grand atelier que dans celui du producteur. La prospérité des agriculteurs leur procure en effet une capacité d'achat sur le marché intérieur dont le développement permet à son tour d'accorder de gros salaires à nos ouvriers.

La liberté absolue de l'importation tant sous sa forme avouée que sa forme subreptice : *l'admission temporaire* à charge de réexpédition de farine, est le grand facteur d'instabilité. Quand bien même l'organisation de la vente du blé par le producteur serait parvenue à son dernier degré de perfection et de précision, les brusques sauts des cours n'en continueraient pas moins à désoler nos campagnes. On ne se rend pas assez compte, dans le gros public, des perturbations qu'apporte sur un marché protégé une introduction injustifiée de blés exotiques. Elle pèse quelquefois sur les cours pendant deux ou trois campagnes.

Le grand danger de la liberté de l'importation accordée est de favoriser des entrées de blé qui n'ont souvent d'autre but que de déterminer des mouvements spéculatifs aussi rémunérateurs pour de certains intérêts particuliers que dommageables à l'intérêt général.

Arrivé à ce point de notre étude du problème du blé, nous pensons que nos lecteurs sont maintenant en possession des données essentielles qui nous permettront de formuler une conclusion.

Nous avons constaté, et c'est la chose essentielle, qu'il existe chez l'agriculteur français une aspiration vers la sécurité qui se traduit par le désir très vif à toutes les époques de stabiliser le prix du blé dans la mesure même où la monnaie française, qui en est l'équivalent est elle-même stabilisée.

Le régime politique et l'homme d'État qui donneront une satisfaction définitive à ce désir de stabilisation sont assurés d'une popularité immense, non seulement chez le producteur, mais aussi chez le consommateur qui supporte malaisément lui-même les fluctuations de prix d'un produit indispensable.

La solution socialiste dont nous avons parlé plus haut donnerait-elle satisfaction au désir que nous venons de constater?

Au premier abord cela paraît plausible, mais on peut se demander si la majorité gouvernementale qui existe dans le parlement actuel a un intérêt quelconque à adopter une solution socialiste et non pas à faire prévaloir une solution de politique expérimentale qui lui appartiendrait en propre.

Il n'est pas nécessaire en effet qu'un Office du blé, création nouvelle de l'étatisme socialiste, soit établi pour fixer le prix annuel du blé.

Les éléments de cette estimation peuvent être réunis par les services du Ministère de l'Agriculture. Le ministre serait donc en mesure de fixer ce prix, s'il y était autorisé par une loi. Le recours à un Office du blé est inutile autant que dangereux.

Le Ministre compétent est également en mesure de promouvoir la vente de la récolte par l'organisation du crédit agricole et la création de coopératives de vente.

En effet, pour présider à l'introduction et à la répartition des céréales en cas de déficit, au stockage et à l'exportation en cas d'excédent, il suffirait que le Ministère de l'Agriculture représentant du Gouvernement français obtînt *le monopole de l'importation.*

En réalité, d'après les statistiques que nous avons fournies, il est bien apparent que la France, possédant à peu près le blé nécessaire à sa consommation, n'a besoin que d'une importation très réduite en temps ordinaire et susceptible de se développer seulement dans le cas de récoltes franchement déficitaires.

Nous estimons que la solution du problème du blé comporte en premier lieu l'attribution à l'État du monopole de l'importation.

Il est aisé de comprendre que la bonne marche de ce monopole sera en fonction de l'honnêteté et de la capacité du Ministre qui en aura la charge.

Le Monopole de l'Importation. Voilà donc ce que la politique expérimentale accorde à l'État, toutes réserves faites quant aux modalités d'application. Seul l'État, en l'espèce le département de l'agriculture, est en possession d'ouvrir ou de fermer à bon escient le robinet des importations en ayant toujours présente à l'esprit la nécessité de réduire à leur minimum les variations des cours. Cette prérogative aurait pour corollaire l'obligation pour l'État de fixer publiquement de temps à autre, suivant ce qu'en exigeraient les circonstances, le prix de revient du blé à la production. Ainsi seraient assurées au cultivateur français la stabilité du prix du blé et la sécurité de son entreprise. Cette détermination contradictoire et solennelle aurait en outre une grande vertu éducative. Elle rendrait sensible à la démocratie, à propos de la denrée la plus nécessaire à la vie, les répercussions et incidences de certaines lois qu'on appelle sociales, et qui ne sont que socialisantes.

Le prix de revient du blé est en fonction des conditions de la production. Or celles-ci ne tiennent pas seulement aux méthodes de culture, à la qualité de la terre, aux faveurs du climat ou à ses intempéries, mais à certaines lois fiscales ou prétendues sociales qui exercent malheureusement une influence et une répercussion fâcheuse sur les charges qui accablent le producteur.

La création du monopole de l'importation est donc la proposition que nous suggérons à M. André Tardieu qui préside actuellement aux destinées de l'Agriculture française, et qui a compris son rôle de façon à rendre bien évident à tous qu'il n'y a pas de *petit ministère.*

On se rappelle avec quel esprit de décision, comme chef du gouvernement, il avait, l'année dernière, rétabli l'ordre et l'équilibre sur le marché du blé, subverti, encombré. M. Tardieu n'avait pas craint de recourir aux primes à l'exportation pour évacuer les excédents légitimes ou illégitimes, ce dont les agriculteurs français lui ont gardé une vive reconnaissance.

En d'autres temps, peut-être eussent-ils été prévenus contre le Parisien de Paris, apparemment élevé dans tous les préjugés de l'économie orthodoxe. Mais M. André Tardieu s'est assimilé les questions rurales et l'esprit terrien aussi

complètement que si son adolescence se fût passée dans un Institut agronomique. Il ne connaît d'autre règle que la fameuse *expediency* des Anglais, laquelle pourrait bien n'être qu'un pseudonyme de la politique expérimentale. Il s'embarrasse peu des théories préconçues et des systèmes *a priori*. En économie politique il s'incline devant la souveraineté du but. Les mesures énergiques qu'il a obtenues du parlement pour remédier à la crise viticole tant métropolitaine qu'africaine permettent d'espérer qu'il fera pour le blé ce qu'il a fait pour le vin.

Qu'il ose donc, suivant notre suggestion, déférer à l'État le monopole de l'importation du blé. N'est-il pas évident que le système ainsi préconisé présente un avantage réel sur celui de l'Échelle mobile autrefois en vigueur? Celle-ci a causé tant de déceptions, parce qu'elle attendait la manifestation de l'abus des importations pour y remédier.

Dans notre projet, au contraire, un Ministre vigilant en possession de tous les renseignements nécessaires prévient le mal à son origine même, n'autorisant que les importations indispensables.

***

Au début de cette étude nous signalions le double caractère du problème du blé, à la fois national et international. Après avoir proposé une solution nationale du problème, il nous reste à l'envisager sur le plan international.

Si l'on tient compte du groupement des nations européennes tel que l'a déterminé la question du blé et que nous l'avons indiqué plus haut, il est facile de comprendre que, sauf à absorber la surproduction du petit groupe excédentaire, il n'existe sous ce rapport aucune solidarité, aucune interdépendance entre les membres des trois autres groupes, puisque les uns ont à se procurer du blé au dehors et que les autres n'en ont pas à leur vendre. Quand on parle donc de fonder dans l'Europe nouvelle des institutions permanentes sur un fait aussi restreint, aussi temporaire, que la difficulté, pour trois nations danubiennes, d'évacuer de onze à quinze millions de quintaux sur un marché en proie à la baisse, on se situe en pleine utopie.

Au point de vue international, la France ne peut mettre à la disposition de l'Europe qu'un bon exemple et un bon conseil. L'impérialisme de l'exemple dans tous les domaines étant le seul que la France doive ambitionner, nous pouvons pour le blé donner le modèle d'une sage politique annonaire résultant de la nature même des choses et telle que nous avons essayé d'en tracer le calque.

Quant au conseil, si d'aventure la nécessité apparaît d'évoquer le problème du blé devant la Société des Nations, ce sera de ressusciter purement et simplement le *Wheat executive*, pour la répartition des céréales, qui fonctionna, entre les nations de l'Entente, et à leur entière satisfaction, pendant la durée de la guerre. Ce *Wheat executive* faisait partie de l'organisme empiriquement construit, sous la pression des événements, à l'effet d'assurer le ravitaillement en vivres et de régulariser les transports de matières premières et d'objets fabriqués, suivant les disponibilités financières des alliés. Que le problème international du blé devienne justiciable du *Wheat executive* rappelé à l'existence, la politique expérimentale n'a rien de mieux à conseiller.

Si ce n'est pourtant d'adjurer trois nations danubiennes intéressées de mettre un frein à leur humeur surproductrice, car l'heure est aussi mal choisie que possible, surtout pour les nations secondaires et mal affermies encore, de prétendre se lancer à la conquête des débouchés extérieurs. Qu'elles se gardent par-dessus tout de céder aux périlleuses séductions de l'américanisme, au moment précis où les raisons de ne le point imiter nous arrivent en foule.

La crise actuelle, dont le problème du blé n'est qu'un démembrement, qu'est-ce qu'autre chose, en effet, que la faillite commerçante de l'impérialisme américain.

Qu'est-ce au juste que cet américanisme impérialiste?

C'est un état économique et social où l'homme n'est plus que le rouage standardisé d'une machine à enrichir les plus forts et les moins scrupuleux, où la production rationalisée s'essouffle à rejoindre dans une poursuite infernale le consommateur artificiellement stimulé, où l'agiotage sous toutes ses formes est considéré comme le complément nécessaire et obligé de la fabrication, où tout se mesure à une échelle

follement démesurée et se résout dans une mégalomanie orgueilleuse de sa richesse qui vise à l'exploitation du monde entier.

Néo-civilisation d'où est absent tout esprit de bonté et de beauté, exclusive de toute spiritualité, incapable de se hausser au-dessus d'une conception matérielle du progrès.

Emportées dans leur course vertigineuse, à la suite l'une de l'autre, qui, de la production ou de la consommation, donnerait la première des signes de fatigue et de faiblesse?

Il était aisé de prévoir que la consommation, excédée, saturée, se lasserait tout d'abord. Le système, qui ne se maintenait qu'à la faveur de la vitesse acquise, s'est brusquement arrêté, dans un krach industriel, bancaire et boursier, dont les Européens mesurent mal les énormes proportions et qui explique surabondamment les brutalités de la politique américaine talonnée par l'échéance.

Le tempérament impérialiste de l'Allemagne, son désir latent de revanche, le besoin de trouver un commanditaire à la taille de ses ambitions et de ses rancunes prédisposaient le Reich à entrer pleinement dans le système américain. Des deux côtés les magnats étaient faits pour se comprendre. L'Amérique envisageait sans déplaisir la perspective de posséder au cœur du Vieux Monde une sorte de colonie bancaire, à qui elle a consenti le plus formidable prêt à la grosse aventure dont les annales financières du monde fassent mention. Or le système a craqué en Allemagne, comme il a craqué en Amérique. Et c'est toute l'explication des événements présents.

Ce n'est pas, qu'on le croie bien, une digression qui nous éloigne de notre sujet. De l'autre côté de l'Océan, des fermiers se désolent et se lamentent devant des montagnes de blé invendu et invendable, sur lesquelles sont gagés des prêts et des avances appelés à devenir bientôt irrécouvrables. Il n'y a pas de puissance au monde, pas de conférences internationales qui puissent faire absorber ce stock énorme à l'Europe, ainsi que certains Américains en caressent l'espoir.

La crise, en ce qu'elle a d'international, en ce qu'elle touche le blé, ou tout autre produit, n'est susceptible que d'un remède : le retour à la politique expérimentale, aux solutions

de sagesse et de modération qui en découlent, l'abandon des méthodes frénétiques qui font succéder de si tristes lendemains aux ivresses surproductrices.

Et la renonciation surtout à la chimère d'espérer qu'on dispensera ceux qui ont tiré le vin de le boire jusqu'à la lie, au moyen de protocoles savants, de fédérations ou d'unions douanières dont M. Briand s'est fait une spécialité et qui armeraient certains peuples du droit d'aller prescrire, dans leur intérêt, les assolements et les emblavures chez autrui.

Ce que les Orientaux nous ont donné de mieux, ce sont les proverbes. Nous en savons un qui convient merveilleusement à la situation et qui nous fournira notre conclusion.

« Que chacun balaie devant sa porte et la rue sera propre. »

Que chacun, dans l'ordre économique, en général, et annonaire, en particulier, pratique chez soi une politique raisonnable et réaliste, et les grands problèmes internationaux, tel que celui du blé, se résoudront naturellement, spontanément. C'est folie d'escompter que les sottises nationales se puissent réparer par des expédients internationaux.

FELS

EXPLICATIONS DE LA RÉVOLUTION ESPAGNOLE

Je ne me propose pas d'expliquer la révolution espagnole. C'est une tâche d'historien et non de journaliste. Je m'en tiendrai à donner des explications que m'ont suggérées les souvenirs de longs et fréquents séjours en Espagne. Au cours des quinze dernières années, j'ai vu une Espagne secrète et tourmentée, insurgée ensuite. J'ai toujours eu l'impression que j'assistais à l'aboutissement d'une longue crise dont les événements quotidiens ne pouvaient pas donner toute l'explication.

PLUSQU'ILE

Une délégation catalane se rendit à Paris, à la fin de 1918, au moment où commençait la Conférence de la Paix, dans le but d'obtenir de ceux qui allaient refaire la carte de l'Europe et créer de nouvelles nations, la satisfaction que l'Espagne refusait à la Catalogne. Après bien des démarches, les délégués catalans furent reçus par Clemenceau. Le chef de la délégation catalane exposa les raisons des revendications de ses compatriotes. Les nationalismes se nourrissent de souvenirs historiques; l'orateur énuméra longuement ceux qui, à son sens, légitimaient la prétention de la Catalogne à l'autonomie politique; il commença un véritable cours sur l'histoire de la Catalogne. Clemenceau écouta d'assez mauvaise grâce, jusqu'au moment où il s'exclama : « Pas d'histoires.

Géographie! Géographie! » L'entrevue n'eut pas d'autres conséquences.

C'est pour ne pas connaître la géographie que nous nous faisons une idée inexacte de l'Espagne. La première faute en est d'ailleurs aux manuels scolaires. On nous a dit lorsque nous étions enfants : l'Espagne est un État du Sud-Ouest de l'Europe occupant la plus grande partie de la péninsule ibérique. Nous en restons là : l'Espagne est péninsulaire.

Péninsule, presqu'île, l'Espagne serait donc continentale. Mais l'est-elle plus que la Grande-Bretagne qui est une île? Qui isole le plus, un bras de mer comme le Pas de Calais ou une chaîne de montagnes comme les Pyrénées? Le détroit que l'on franchit d'un pas est un chemin d'eau; les Pyrénées sont une muraille. On ne peut passer d'Espagne en Europe qu'en file indienne, en se faufilant entre l'Atlantique ou la Méditerranée et les deux extrémités de la muraille pyrénéenne. L'isthme-barrière, l'isthme-muraille explique l'Espagne. Presqu'île? L'Espagne ne serait-elle pas plutôt une plusqu'île?

La plusqu'insularité explique le peu de goût que l'Espagnol a pour les échanges, son particularisme qu'on prend quelquefois pour de la xénophobie et son amour-propre. L'Espagnol est un isolé. Il y a encore des Pyrénées. Tournons le dos à l'Europe, dit-on fréquemment en Espagne, comme au temps de la Contre-Réforme et de la Contre-Révolution. L'Espagnol est depuis des siècles sur la défensive contre les influences extérieures. L'Espagnol s'est longtemps demandé s'il était européen et dans quelle mesure. La question reste ouverte. C'est que la plusqu'insularité ne le détache guère plus du continent, que l'insularité britannique ne permet de longs isolements. L'Espagnol est européen, sans l'être, tout en l'étant.

La plusqu'insularité a ses avantages et ses inconvénients. Elle est un facteur de sécurité. Pas de menaces extérieures, pas de conflits de frontière. Rien, ni personne, ne menace l'intégrité du territoire, à tel point que l'Espagne ressent à peine l'amputation de Gibraltar qui représente pourtant la seule question européenne intéressant sa politique extérieure. C'est à sa plusqu'insularité que l'Espagnol doit son patriotisme contemplatif, qui s'alimente de satisfaction en soi-même, de narcissisme, plus que d'esprit de sacrifice.

Mais la plusqu'insularité ne peut donner que l'apparence de l'isolement et de l'indépendance. L'Espagne est tout de même un appendice de l'Europe, dont la fonction géographique est de fermer la Méditerranée. Quel que soit le peu de goût qu'on ait pour le commerce des hommes et des idées, on ne saurait s'en passer à moins de faire le vœu — et de le tenir — de silence, de pauvreté et de chasteté. Et encore l'accomplissement d'un tel vœu ne dépend-t-il pas seulement de notre volonté; d'autres peuvent le violer en vous violant.

La plusqu'insularité fut violée, par les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Wisigoths, les Arabes et par les soldats de Napoléon. Des concupiscences dynastiques entraînèrent les Espagnols hors d'Espagne. Le hasard agissant par l'intermédiaire du Génois Christophe Colomb lança l'Espagne dans la grande aventure américaine. La plusqu'insularité n'empêcha ni les invasions, ni les expansions sporadiques. Depuis la Révolution Française, l'Espagne n'a cessé de sentir le besoin de s'européiser; la dynastie régnante n'y voyait que des inconvénients pour elle, alors que la nation croyait trouver dans cette européisation une personnalité qu'elle croyait étouffée par l'État monarchique.

L'Espagnol est un mythe. Il y a des Espagnols. Ce n'est pas sans raison qu'on dit quelquefois « toutes les Espagnes ». Il y a, en effet, une Espagne andalouse, catalane, basque, aragonaise, castillane, etc. Et de plus quelle différence partout entre l'Espagnol resté plusqu'insulaire et celui qui a reçu les influences du dehors! Les habitants de la plusqu'île ont de l'Espagne et des Espagnols des idées différentes et même antagoniques. Ce désaccord porte essentiellement sur les raisons qu'ils ont de vivre et de travailler ensemble; il est au fond du malaise espagnol que la proclamation de la république ne pouvait guérir du jour au lendemain.

LE MALAISE ESPAGNOL

Le cycle historique ouvert par la découverte de l'Amérique se termina en 1898, par la perte des dernières colonies américaines. Ce fut l'heure de la désespérance. Joaquin Costa demanda que l'on fermât à double tour le sépulcre du Cid.

C'est alors que se forma un groupe d'intellectuels qui a eu une grande influence sur l'Espagne actuelle et qui s'inscrit dans l'histoire sous le nom de génération de 98. Leur œuvre exprime le malaise d'où est sorti la révolution. L'idée-force des écrivains de la génération de 98 est que l'État monarchiste, depuis l'avènement de la première dynastie étrangère — depuis Charles-Quint — est responsable de l'avortement de la nation espagnole et de la décadence qui s'ensuivit. A cette décadence il fallait trouver des responsables et c'était au peuple à prononcer le verdict. C'est ce qu'il vient de faire.

L'idée que les Espagnols se sont faite, depuis trente ans, de la décadence de leur pays est une des meilleures explications qu'on puisse trouver des récents événements. Certes, elle n'est pas claire, mais, telle qu'elle est, elle suffit à mieux comprendre le proche passé et le présent. M. José Ortega y Gasset a écrit dans son livre *L'Espagne invertébrée*, publié il y a quelques années : « Il y a cinquante ans, on croyait que la décadence espagnole remontait à quelques lustres. Costa et sa génération commencèrent à entrevoir que la décadence avait commencé deux siècles auparavant. Il y a une quinzaine d'années, lorsque je commençais à méditer sur ces choses, j'essayais de montrer que la décadence s'étendait à toute notre histoire moderne. Des raisons de méthode me conseillèrent de limiter la question à cette période la mieux connue de l'histoire européenne afin de pouvoir mieux préciser le diagnostic de notre faiblesse. Ensuite des études plus approfondies et la réflexion m'ont montré que la décadence n'avait pas été moindre durant le moyen âge que durant les temps modernes et contemporains. Il y a bien eu quelques moments de suffisante bonne santé, il y a même eu des heures de splendeur et de gloire universelle; mais le fait que, dans le passé, l'anormal a été le normal, saute aux yeux. Nous en arrivons donc à la conclusion que toute l'histoire de l'Espagne, à part quelques journées fugaces, a été l'histoire d'une décadence. Ceci est évidemment absurde. La décadence est un concept relatif à un état de bonne santé et comme l'Espagne n'a jamais été en bonne santé, que sa meilleure heure ne fut pas salutaire, on ne peut dire qu'elle ait déchu. »

Il n'y aurait donc pas à proprement parler de décadence

espagnole, mais une idée erronée, légendaire de la vitalité espagnole. La décadence peut exister en rapport avec des activités nationales et aussi par rapport aux activités d'autres nations. La décadence peut être due à une syncope prolongée qui ralentit le rythme de la vie nationale ou à un ralenti dans l'élan vital en rapport avec les progrès faits par d'autres nations. L'erreur qu'on commet peut-être, en Espagne et ailleurs, est de prendre dans son histoire ce qui fut accidentel, l'Espagne du XVIe siècle par exemple, pour un moment de son évolution normale. « Le secret du malheur de l'Espagne — a écrit M. José Ortega y Gasset — est dans le moyen âge. Qu'on fasse la comparaison entre nos chroniques médiévales et celles de Français. Le résultat sera effrayant par son évidence et sa clarté. Cette comparaison révèle, qu'à peu de choses près, il y avait alors la même différence qu'aujourd'hui entre la vie espagnole et la vie française. » Et le même écrivain ajoute : « Presque toutes les idées sur le passé national dont on a bourré la tête des Espagnols, sont ineptes et souvent grotesques. » Il n'est donc pas tellement surprenant qu'on se soit fait, hors d'Espagne, une idée inexacte des ressources naturelles de ce pays. Les châteaux en Espagne ont toujours été fantomatiques. Il n'est personne qui ait vu l'Espagne autrement qu'en touriste, qui n'ait fait cette constatation de M. José Ortega y Gasset : « Quand nous entrons dans nos villes millénaires, nous voyons des églises et des édifices publics. Est-ce qu'on ne constate pas la pauvreté de notre architecture domestique? Les palais de nos vieilles villes ne sont que d'humbles maisons, aux façades desquelles gesticule prétentieusement la vanité des blasons. Si on enlève à Tolède, l'Alcazar et la cathédrale, il ne reste qu'un misérable village. » Et c'est Tolède, capitale au temps de Charles-Quint, la ville impériale!

On lit dans une description de l'Espagne faite par un ambassadeur vénitien venu à la cour de Philippe II, que le pays « est aride parce que souvent il ne pleut pas durant un an et que la terre est si dure qu'on ne peut y introduire deux doigts de charrue »; le même voyageur rapporte que des Espagnols lui ont dit « que la pauvreté, les montagnes, la stérilité étaient les véritables défenses du pays, parce qu'une

petite armée serait détruite par les habitants et qu'une grande armée périrait par la famine ». L'Espagne du moyen âge était un ensemble d'oasis de peuplement séparés par des déserts. M. de Romanones, dans son livre *L'Armée et la politique* dit de l'Espagne d'aujourd'hui : « Les steppes castillanes, les déserts aragonais et les rares oasis qui les séparent nous donnent la clé pour déchiffrer l'énigme de l'histoire du pays espagnol. Les forces mystérieuses qui ont élevé les montagnes, ouvert les vallées et précipité les torrents, ont créé une orographie défectueuse d'où nous sont venus nos malheurs et notre retard tant dans l'ordre matériel que moral. Les murailles de la Galice et du pays cantabrique, les massifs andalous arrêtent et dissolvent les nuages qui viennent de l'Atlantique de telle sorte que la pluie tombe à torrent toujours et fréquemment aux mêmes endroits où l'excès d'humidité réduit la fécondité de la terre, alors que d'immenses plaines restent sèches, brûlées par un soleil implacable, manquant d'eau durant des mois et des mois. Si les murailles empêchent que l'élément indispensable à la vie physique arrive au centre de l'Espagne, il en est de même pour les courants d'idées, ce qui gêne les relations avec les autres peuples; les nuages d'idées passent rarement au-dessus de nous et lorsqu'ils passent c'est avec une impétuosité tellement vertigineuse qu'ils ne s'ouvrent pas et ne peuvent pas réaliser leur œuvre de fécondation. »

En plus de ces causes naturelles de décadence ou plus exactement de stagnation, il en est d'autres historiques. L'Espagne s'immobilisa dans sa guerre de reconquête contre les Arabes pendant huit cents ans, alors que la France, l'Angleterre et l'Allemagne se dépensaient dans la grande aventure méditerranéenne des Croisades, dont l'épilogue fut la Renaissance. La croisade espagnole fut une sorte de guerre civile, dont le Cid, passant d'un camp à l'autre, est le héros légendaire. La reconquête, en absorbant toutes les énergies de l'Espagne la fit vivre durant le moyen âge sur elle-même, en marge des préoccupations européennes; elle sortit brusquement de son long isolement, après la découverte de l'Amérique pour faire un rêve de domination universelle et lorsqu'elle reprit contact avec les réalités continentales, elle agit en fonction d'une destinée impériale et étrangère. Soldats de l'empereur

Charles-Quint, les Espagnols firent la guerre pour défendre les intérêts de leur nouvelle dynastie; sous Philippe II, ils devinrent les soldats de la Contre-Réforme, empêchant que les influences européennes agissent sur la péninsule qui, de ce fait, accentua son caractère plus qu'insulaire. L'Espagne se recroquevilla.

Avant la mort du dernier roi de la dynastie autrichienne, l'Espagne avait perdu l'héritage de Charles-Quint et même, sans le sentir, sa position stratégique la plus importante. Gibraltar était devenu anglais. La France et l'Autriche purent se disputer le trône d'Espagne. L'avènement des Bourbons ranima un peu une Espagne qui dépérissait à vue d'œil. Le sursaut fut de courte durée. Au début du XIXe siècle sur l'échiquier politique, l'Espagne fut un pion que Napoléon et l'Angleterre se disputèrent.

La guerre d'Indépendance dont la cause fut dynastique fut une guerre vraiment nationale — la première depuis celle de la reconquête, bien que l'armée anglaise y ait joué un rôle aussi important que les guerilleros. Tant que dura l'occupation étrangère, l'Espagne se sacrifia à un idéal national et sa vitalité se manifesta, au moins autant que dans les batailles, aux Cortès de Cadix qui revendiquèrent pour la nation la souveraineté nationale sacrifiée à Bayonne par Charles IV et son fils. La constitution de 1812 proclama : « La nation espagnole est libre et indépendante, elle n'est pas et ne peut pas être le patrimoine d'une famille ou d'une personne. » Le retour de Ferdinand VII en 1814 mit fin au réveil national. L'Espagne souffrit bientôt d'une autre invasion, celle des cent mille fils de Saint-Louis, qui vinrent rétablir la monarchie absolue et la domination de la nation par l'État. Trois guerres civiles, trois autres abdications, celles de la reine régente Marie-Christine, d'Isabelle II et d'Amédée de Savoie, la perte des colonies américaines, tel fut le bilan du XIXe siècle. L'instabilité politique, la perte de puissance et de prestige, tout contribua à faire croire aux Espagnols du XXe siècle qu'ils vivaient sous le signe d'une décadence à laquelle ils ne voyaient pas d'autre remède que la révolution.

Le professeur M. Pedro Sainz Rodriguez a dit en 1923 : « L'étude de l'évolution politique espagnole est intimement

liée à celle de la décadence nationale. Lorsque Renan définissait la nation en disant qu'elle est un plébiscite continu, une collectivité d'hommes libres, au cœur ardent, unis par l'enthousiasme pour réaliser un programme commun, il donna la définition la plus exacte qu'on connaisse. En effet, cette volonté d'être librement unis pour atteindre un idéal commun est quelque chose qui est au-dessus de la langue, de la race, de la géographie. Ces facteurs interviennent dans la formation de la nationalité; mais il n'y a de nation que là où il y a une collectivité d'hommes qui ont un idéal commun et un vif enthousiasme pour l'atteindre ensemble. Le peuple espagnol eut cet idéal à certains moments de son histoire et cet idéal commun qui était, il faut le reconnaître, un idéal religieux, se perdit au cours des siècles, et la perte de cet idéal collectif a été la cause profonde de la décadence espagnole. La ruine économique, les erreurs militaires et politiques sont des causes secondaires, elles forment plutôt ce que nous pourrions appeler le mécanisme organique de la décadence, dont la cause première est la perte de l'idéal et dont la conséquence a été que le peuple espagnol a cessé d'être un peuple actif et entreprenant pour se convertir en un peuple immobile qui contemple la vie avec indifférence. Cette carence d'idéal a produit deux phénomènes : une division entre l'élite directrice et le pays et une autre plus profonde et plus triste entre la nation et l'État. C'est ainsi que s'est engendré un état d'esprit que nous pourrions appeler le sens contemplatif de la vie publique. Les Espagnols, en majorité, ont assisté au développement de l'État et aux batailles politiques livrées pour l'organiser comme à un spectacle qui ne les intéressait pas directement; ils ont assisté aux luttes de la vie publique sans voir qu'ils n'étaient pas étrangers à ce qui se disputait et que, bien au contraire, il s'agissait de l'honneur et de l'intérêt de chaque citoyen. »

En 1923, M. Sainz Rodriguez prêchait des convertis. Mais l'idéal religieux dont il parlait exista-t-il jamais? Il supposerait l'existence d'un esprit religieux, ce qui est matière à discussion. La prédominance de l'Église dans la vie publique espagnole, n'implique pas forcément l'existence d'un sentiment religieux, d'une vie religieuse se manifestant autrement

que par des cérémonies pittoresques ou tragiques comme les autodafés. Mais c'est là un sujet qui demanderait de trop longs développements. Ce qu'il faut retenir, c'est la constatation de la dissociation entre la nation et l'État. C'est ce phénomène que M. José Ortega y Gasset a appelé l'invertébration de l'Espagne et lui aussi part du principe que les nations se forment et vivent parce qu'elles ont un programme pour le lendemain. Mais l'Espagne put-elle jamais avoir sous la monarchie l'ambition d'un devenir national? « En commençant par la monarchie, a écrit M. José y Ortega Gasset, et en continuant par l'Église, aucun pouvoir national n'a pensé qu'à lui-même. Quand donc a battu le cœur, en fin de compte étranger, d'un monarque espagnol ou de l'Église espagnole pour des destins profondément nationaux? Jamais, qu'on le sache. Ils ont fait tout le contraire, s'obstinant à faire adopter leurs propres destins comme étant vraiment nationaux, ils ont suscité de génération en génération une sélection à l'envers. » Nous avons là une des raisons les plus puissantes du malaise, de la tristesse espagnole et finalement de la révolution. « Un peuple, dit encore M. José Ortega y Gasset, ne peut se sentir joyeux que si on lui suggère l'impression qu'il vit une aurore, un matin, la jeunesse d'un jour, le commencement d'une époque, le départ pour une aventure. »

On a pu croire qu'il fallait voir dans cette attitude de désespoir une nostalgie de l'action chez qui craint d'être inapte à s'y adonner. C'était une erreur, celle que le roi et ses conseillers commirent. L'important était qu'on rendait le régime monarchiste responsable et que l'idée qu'une dynastie d'origine étrangère ne pouvait devenir nationale, avait fait son chemin. L'idée que la dynastie était un obstacle traditionnel et insurmontable à la réalisation d'un meilleur destin espagnol a été un des mobiles les plus actifs de l'évolution politique dans les dernières années.

Bien avant M. Ortega y Gasset, Canovas del Castillo, le restaurateur de la dynastie des Bourbons, avait écrit dans son *Histoire de la décadence*, que les successeurs de Philippe II avaient été responsables « du douloureux changement de fortune de l'Espagne ». Canovas del Castillo donnait comme l'a fait M. de Romanones une grande importance aux facteurs

naturels : « C'est à cette terre, disait-il, et à ses habitants qu'on doit l'infériorité où nous sommes par rapport à d'autres pays. » C'est encore lui qui disait : « Sont Espagnols ceux qui ne peuvent pas faire autrement. » Il est manifeste que le monarchisme de Canovas del Castillo, comme celui de ses successeurs au pouvoir, se nourrissait de pessimisme, qu'il tenait l'Espagnol pour un anormal politique, un mineur à qui il fallait un régime tutélaire, patriarcal si l'on veut. L'Espagnol ne devait pas toujours se contenter de cette *diminutio capitis*. Depuis quelques années, il n'était guère de monarchistes que de raison, sans programme pour le lendemain, seulement préoccupés de conserver les profits du régime dont ils étaient les privilégiés. Trop pris par les intrigues d'une application systématiquement frauduleuse du régime parlementaire, ils interprétèrent l'abstention populaire comme un consentement et ils s'entretinrent dans l'illusion qu'ils pourraient arrêter ou dévier l'évolution politique commencée aux Cortès de Cadix.

UNE RÉVOLUTION DE CENT ANS

Il est un fait de l'histoire de l'Espagne des plus symptomatiques : la durée de la guerre de reconquête sur les Arabes. Les Maures envahirent l'Espagne d'un seul bond; entraînés par leur élan, ils franchirent la muraille pyrénéenne et allèrent vers le Nord jusqu'à ce qu'ils rencontrassent à Poitiers l'armée de Charles Martel; ils se replièrent derrière la muraille protectrice et restèrent en Espagne durant huit siècles. M. Ortega y Gasset s'est étonné qu'on ait appelé reconquête « une chose qui dura huit cents ans ». A la vérité, il y eut, durant ces huit siècles, plus de marchandages et de trêves que de combats. Et cependant le mobile national était renforcé du mobile religieux. Ce fut tout de même une reconquête, mais au ralenti. L'Espagne a toujours vécu un peu au ralenti. Et il n'est pas tellement surprenant que la révolution commencée en 1812, aux Cortès de Cadix — provoquée par des divisions au sein de la famille royale et les ambitions de Napoléon, deux causes étrangères aux activités du peuple espagnol — ait duré jusqu'en 1931.

Les Cortès de Cadix marquent une cassure dans l'histoire

de l'Espagne; convoquées à la faveur d'un mouvement national — la Guerre d'Indépendance — elles furent nationalistes au sens strict du mot, en proclamant, au nom de la nation espagnole, une constitution qui mettait la souveraineté nationale au-dessus de la souveraineté royale. D'une façon plus ou moins confuse, intuitive si l'on veut, les constituants de 1812 opposèrent la souveraineté nationale, la Nation, à l'État monarchiste, patrimoine d'une dynastie. Mais la Constitution de 1812 fut le fait d'une élite, infime minorité dans le pays plusqu'insulaire; elle fut l'œuvre d'européisants, contre laquelle lutta, pendant plus d'un siècle, un traditionalisme que renforçait l'instinct de conservation des classes dirigeantes. Cette lutte fut le plus souvent un piétinement. Les révolutionnaires d'aujourd'hui rééditaient, il y a quelques semaines et presque dans les mêmes termes les arguments des Constituants de Cadix.

M. Melchor Fernandez Almagro a récemment tracé dans son intéressant ouvrage *Les origines du mouvement constitutionnel en Espagne*, la genèse de la révolution du 14 avril 1931. Les causes premières remontent à la fin du XVIIIe siècle, à l'époque où l'esprit de l'encyclopédie pénétra en Espagne. Le comte d'Aranda, premier ministre de Charles III, correspondait avec Voltaire. Mais la pénétration des idées françaises ne fut que superficielle, elle n'atteignit que les lettrés, quelques aristocrates et une petite partie du clergé. Le peuple resta plusqu'insulaire; étant donné son ignorance et sa misère, il était bien difficile de transformer les sujets du Roi en citoyens. « Les réformes — dit M. Melchor Fernandez Almagro — arrivaient au peuple comme des faveurs accordées par un tuteur généreux évidemment, mais peu décidé à accroître la capacité de son pupille. » Le traitement appliqué avait le défaut d'être externe. Il venait d'en haut et du dehors. Ce fut une époque de despotisme éclairé, formule que les classes dirigeantes ont prônées jusqu'à nos jours et qu'elles ont appliquée de bien des façons.

Lorsque la Révolution Française mit en pratique les idées de l'Encyclopédie, qu'elle proclama les Droits de l'homme et décapita Louis XVI, les encyclopédistes espagnols prirent peur et se montrèrent disposés à relever la muraille pyrénéenne

pour éviter la contagion révolutionnaire. Mais il est des épidémies auxquelles personne ne peut échapper. La dynastie se chargea inconsciemment de faire entrer en Espagne les idées de la Révolution sous leur aspect le plus équivoque, celui des armées de Napoléon. Des causes espagnoles et surtout dynastiques provoquèrent un mouvement auquel l'Espagne était mal préparée. Le destin voulut que l'Espagne retrouvât à la fois la conscience d'elle-même et le contact avec l'Europe dans des circonstances bien anormales. Les relations de causes à effets sont bien difficiles à établir. L'insubordination du prince des Asturies contre son père, le roi Charles IV, amena Napoléon en Espagne après avoir conduit la famille royale espagnole à la honteuse abdication de Bayonne; en installant son frère Joseph sur le trône d'Espagne, Napoléon provoqua la guerre d'Indépendance dont les Cortès de Cadix furent certainement l'événement capital puisqu'ils ouvrirent la crise de régime qui vient seulement de se terminer. C'est à Cadix et non à Bayonne que se joua le destin des Bourbons.

La guerre d'Indépendance fut le premier mouvement national que l'Espagne ait connu depuis la fin de la Reconquête. Ce fut d'abord une explosion de patriotisme instinctif, un peu une vendetta contre un envahisseur qui abusait volontiers des biens et des personnes et encore une lutte contre le Français hérétique et si l'on veut infidèle. Ce soulèvement se fit en faveur de la dynastie des Bourbons que Napoléon voulait supplanter; il eut donc un caractère monarchiste et religieux et cependant il fut l'occasion de battre en brèche la monarchie absolue qu'il tendait à défendre. Dès 1809, la Junte centrale — qui s'était constituée pour remplacer, en face du roi intrus, Joseph Bonaparte, Charles IV défaillant et son fils Ferdinand que Napoléon avait relégué au château de Valençay où il s'adonnait au double jeu d'envoyer des félicitations à l'Empereur pour chacune de ses victoires et d'exciter ses sujets à la résistance, — eut l'idée de convoquer les Cortès du royaume pour renforcer son action. La Junte centrale voulut que les Cortès du royaume fussent l'expression de la volonté nationale devant l'envahisseur. Les Cortès, qui n'étaient plus depuis Charles-Quint qu'un souvenir

historique, se trouvèrent investies de la plus haute autorité; elles pouvaient agir au nom de la nation, au moins autant qu'au nom du Roi en exil. C'est ce qu'elles firent. En se substituant au roi légitime — Ferdinand VII — les Cortès partagèrent avec la couronne la souveraineté nationale dont elles étaient par la force des choses la seule expression. Finalement l'abdication de Bayonne profita à la nation espagnole. C'est alors que la révolution espagnole commença. Les Cortès du royaume se transformèrent, à peine réunies, en Cortès constituantes.

Les Cortès se réunirent à Cadix que la défaite du général Dupont à Bailen, avait délivré de l'occupation, le 24 septembre 1810; elles se composaient de 97 ecclésiastiques, 8 nobles, 37 militaires, 16 professeurs, 60 avocats, 55 fonctionnaires, 15 propriétaires, 9 marins, 5 commerçants, 4 écrivains et 2 médecins; elles marquèrent l'avènement de la classe moyenne au pouvoir et leurs travaux s'orientèrent immédiatement vers la proclamation d'une constitution s'apparentant à la Constitution française de 1791. L'esprit de la Constitution de 1812 est tout entier dans le texte suivant : « La nation espagnole est libre et indépendante; elle n'est pas et ne peut pas être le patrimoine d'une famille, ni de personne. La souveraineté réside essentiellement dans la nation et par conséquent c'est à celle-ci qu'appartient exclusivement le droit de faire ses lois fondamentales. La nation est obligée de conserver et de protéger par des lois sages et justes la liberté, la propriété et tous les autres droits légitimes de ceux qui la composent. »

Ce qui valait contre Joseph Bonaparte valait également contre les Bourbons. La Constitution affirmait l'indépendance de la nation tout autant à l'égard de l'étranger qu'à l'égard de la dynastie reconnue nationale. Le droit divin était aboli et la monarchie absolue disparaissait avec lui. La légitimité des droits de la nation s'opposait à la légitimité dynastique. C'est autour de cela qu'on a bataillé en Espagne jusqu'au 14 avril 1931.

A peine la Constitution de 1812 fut-elle mise en vigueur que Napoléon rendit la liberté à Ferdinand VII. Le roi Joseph disparut de la scène espagnole et les Constituants de Cadix se trouvèrent en face du roi légitime. Dès son arrivée

en Espagne, Ferdinand VII déclara qu'il voulait faire le bonheur de « ses vassaux », et, quelques jours plus tard, il ferma les Cortès et commença à persécuter les Constituants : « Et tous purent se convaincre — écrit M. Melchor Fernandez Almagro — que l'Espagne n'avait pas gagné contre Napoléon la bataille de son indépendance; le roi seul avait sauvé son intérêt dynastique. »

La révolution, faite à la faveur de circonstances exceptionnelles, fut vaincue au moment même ou ces circonstances disparurent. Les Français emportèrent, sans le savoir, dans leurs bagages, les Constitutions de 1812, au moment où Ferdinand VII à qui ils venaient de rendre la liberté, rapportait en Espagne, dans ses bagages, le sceptre de la monarchie absolue. Et la nation espagnole, où était-elle? Qui la représentait? Les constituants, que la populace accompagnait au supplice en criant : « Vivent les chaînes », ou le roi? M. de Villaurrutia a répondu à cette question dans son livre *Ferdinand VII, roi constitutionnel.* « Le premier monarque qui a régné en Espagne par la grâce de Dieu et de la Constitution, brièvement et de mauvaise façon, fut Ferdinand VII le désiré, le plus populaire des rois qui aient gouverné la nation espagnole. Deux semaines après son retour en Espagne, Ferdinand VII se rendit compte que les régents et les députés libéraux, en qui le duc de San Carlos voyait de terribles lions, n'étaient en réalité que des gens de condition moutonnière qui, perturbés par l'atmosphère de Cadix, se donnaient des airs de conventionnels français, alors que si les Français avaient nourri leur popularité de haines populaires satisfaites dans le sang innocent de leurs rois, nos Jacobins sans racine dans le pays et sans autre auréole populaire que celle de Cadix, vivaient de la sève de la monarchie et de la force que leur prêtait le roi prisonnier. Ferdinand le désiré devait jouir de tous les prestiges et droits de la royauté dont les Juntes de régence et les Cortès n'avaient profité qu'à titre seulement représentatif et précaire et qu'elles prétendaient rendre beaucoup trop diminuées au monarque. »

En effet, le peuple engagé à fond dans la guerilla n'avait pas prêté grande attention aux délibérations de Cadix dont les échos n'étaient arrivés à lui qu'affaiblis et déformés;

il ne connaissait pas les Constituants et encore moins les idées que ceux-ci avaient appliquées. Les Constituants avaient légiféré pour le compte d'une petite minorité. Et cependant il allait devenir impossible de restaurer pour longtemps et impunément la monarchie absolue. Ferdinand VII était certainement plus près du peuple espagnol, que les intellectuels d'alors, c'est pourquoi il lui fut si facile de reprendre ce qu'il avait perdu durant son exil; mais les militaires vinrent vite troubler sa jouissance du pouvoir absolu. Les militaires mécontents apportèrent aux libéraux l'appui que ceux-ci ne pouvaient attendre du peuple. Le sabre des généraux de pronunciamientos, suivant une formule célèbre, servit alternativement à défendre les institutions et à les combattre. De 1814 à 1820, Ferdinand VII fut menacé par de nombreux pronunciamientos. Le général Lacy en Catalogne, le général Porlier en Galice, Mina en Navarre, le colonel Vidal à Valence, « se prononcèrent » pour la Constitution de 1812. La terreur blanche qui s'ensuivit n'empêcha pas d'autres conspirations. En 1820 le capitaine Riego fut plus heureux en Andalousie et son succès déclencha des soulèvements aux quatre coins de l'Espagne. « Et le Roi — écrit M. de Villaurrutia — dut capituler devant un pronunciamiento qui dut lui rappeler la révolte militaire, qui, douze ans auparavant, lui avait donné à Aranjuez la couronne arrachée à Charles IV. » La populace prit le parti des vainqueurs, montrant une versatilité dont elle donna bien d'autres preuves durant le XIXe siècle. Ferdinand VII céda, prêta serment de fidélité à la Constitution de 1812 et, bien qu'il fût décidé à ne pas le tenir, il signa une proclamation où il disait : « Marchons franchement et moi le premier dans la voie constitutionnelle. » Que pensait le pays? Un écrivain d'alors, Evaristo San Miguel, a dit : « Dire que la constitution répugne aux Espagnols et qu'elle est contraire à leurs us et coutumes, est aussi absurde que d'affirmer le contraire. La masse du peuple espagnol n'a aucune idée à ce sujet; ses us et coutumes n'ont d'autre sens que la satisfaction de ses nécessités. » Le peuple d'alors ne sentait pas le besoin d'être libre, non plus la privation de la liberté et il n'était nullement prédisposé à faire des sacrifices pour la conquérir. Mais sa docilité n'avait

pas la valeur d'une adhésion. Commentant les événements de 1820, M. de Villaurrutia a écrit : « Il faut reconnaître qu'il manquait à la monarchie restaurée en 1814 ce qui était essentiel dans l'ancienne dont elle aspirait à être la continuation ininterrompue, comme s'il était possible de supprimer les années écoulées et les événements survenus entre le moment où Ferdinand VII perdit la couronne à Bayonne et celui où il la reprit comme monarque absolu à Valence. Vaine tentative et erreur très grave qu'évita Canovas del Castillo lorsqu'il se chargea de continuer l'histoire de l'Espagne par le règne d'Alphonse XII qui, après six années de gouvernement populaire, devait être différent de celui d'Isabelle II. » Mais Alphonse XIII devait renouveler les erreurs de son aïeul, Ferdinand VII.

Le fait que les quatre années de la Guerre d'Indépendance avaient marqué l'éclipse de la monarchie de droit divin et l'avènement de la souveraineté populaire eut pour résultat une perte de prestige irrémédiable pour la couronne, que le populaire s'accoutuma à regarder irrévérencieusement. Il n'y avait jamais eu, pas plus sous les Autrichiens que sous les Bourbons, d'affection à la dynastie; à partir de Ferdinand VII, on note une désaffection qui a été en augmentant. La dynastie, à partir de cette époque, eut peu de défenseurs désintéressés.

Parlant des manifestations qui eurent lieu à Madrid en 1820, devant le palais royal, le marquis de Miraflores, contemporain de Ferdinand VII, a dit : « Nous assistâmes à cette manifestation qui sera éternellement célèbre dans nos annales. Par une de ces anomalies si fréquentes en Espagne, cet acte qui aurait, dans un autre pays, suffi à renverser le trône par suite de son avilissement, passa comme un fait vulgaire et ordinaire. » De 1820 à 1931, les émeutes, les algarades, les spasmes révolutionnaires, les pronunciamientos justifièrent souvent la réflexion du courtisan de Ferdinand VII et c'est ainsi que les monarchistes s'entretinrent dans une demi-sécurité, attitude paresseuse qui devait leur être fatale à la longue. Depuis la restauration de 1808 jusqu'à nos jours, la lutte engagée par Ferdinand VII contre la souveraineté populaire fut continue. Hier encore, les monarchistes parlaient de la consubstantialité de la dynastie et de l'Espagne et les libé-

raux des obstacles traditionnels — dynastiques — à la démocratisation de la monarchie espagnole. Depuis 1808, l'histoire de l'Espagne fut un recommencement. On peut sans solliciter les textes expliquer la révolution du 14 avril 1931 par les événements d'il y a un siècle. La permanence des causes amena la répétition des effets et l'usure lente, mais sûre, du régime monarchiste. La monarchie ne céda à la pression populaire souvent renforcée de la menace d'un pronunciamiento, que pour essayer des revanches au moyen d'autres pronunciamientos. Dans cette longue dispute où les marchandages abondèrent et où l'astuce et l'intrigue tenaient le plus souvent lieu de force et d'action, la monarchie s'avilit, comme disait le marquis de Miraflores, chaque jour un peu plus et ceux qui la soutenaient y perdirent leur enthousiasme, finissant par réagir non pas pour défendre une cause qu'ils croyaient perdue mais pour maintenir un ordre de choses dont ils étaient les profiteurs. Depuis plusieurs années, il n'y avait presque plus de monarchistes, mais seulement des conservateurs.

La révolution gagna insensiblement du terrain, celui que perdait la monarchie qui depuis une quinzaine d'années n'avait plus d'autre chance de durée que l'apathie du peuple, que son apparente docilité. C'était évidemment trop peu surtout si le Roi et les monarchistes ne comprenaient pas que le peuple souffrait silencieusement du malaise dont les intellectuels établissaient le diagnostic. Il pouvait suffire que le roi oubliât les enseignements du XIXe siècle et se complût à rechercher les occasions de restaurer le régime dont la déchéance datait de l'abdication de Bayonne.

DU PRONUNCIAMIENTO A LA RÉVOLUTION

La dernière étape révolutionnaire ne date pas du pronunciamiento du général Primo de Rivera, mais bien de celui qui avorta en mai 1917 et marqua le début du mouvement des Juntes militaires. De 1917 à 1931, l'armée exerça, plus ou moins tacitement d'accord avec le Roi, un contrôle de tous les instants sur les gouvernements et le Parlement. C'est alors que Antonio Maura s'exclamait : « Que ceux qui ne laissent

pas gouverner, gouvernent. » Les événements des dernières années sont trop récents pour qu'il soit nécessaire de les énumérer. L'armée qui prétendait sauver le pays faillit le perdre à Anoual et perdit une partie du prestige qui lui restait dans une nouvelle « reconquête » sur les Rifains. Plus que jamais on parla de responsabilités qu'on faisait remonter à la couronne. A la fiction décourageante du régime parlementaire vint s'ajouter l'irresponsabilité énervante de tous, des gouvernements et des militaires tout particulièrement. Le roi crut que ce chaos était favorable à ses desseins secrets, et, en août 1923, il pensa en profiter pour restaurer la monarchie absolue; il s'en ouvrit à Antonio Maura qui lui répondit : « A défaut de l'ordre que trace librement la raison, les faits gardent un enchaînement naturel qu'il n'est pas inoffensif de rompre. Les défaillances du pouvoir public ont suscité, en plus du désordre, des agissements irréguliers d'éléments qui avaient ou prenaient la représentation de l'armée. Il n'y a pas lieu de juger cette réalité; elle est indéniable et son action désorganisatrice et asphyxiante suffit à décourager l'opinion et à éloigner du gouvernement les hommes dignes de confiance. Il serait moins nocif que ceux qui se sont imposés dans des moments critiques, assumassent entièrement, sous leur responsabilité, la fonction gouvernementale. Quand bien même ils n'arriveraient pas à surmonter les difficultés ni même à se maintenir, il y aurait moins d'obstacles à une convalescence qui, en tout cas, ne peut consister qu'à faire sortir les Espagnols de leur abstention et les amener à prendre part à la vie politique. Si tout cela n'arrive pas à temps, ce sera que Dieu nous a abandonnés et rien ni personne ne nous sauvera. » Le diagnostic était sévère. Alphonse XIII hésita et laissa faire le général Primo de Rivera, dans l'espoir que la dictature militaire tournerait à son profit. On sait le résultat que donna ce remède héroïque. La dictature n'eut d'efficacité que contre les partis monarchistes qu'elle détruisit. On entendit le chef du parti conservateur, M. Sanchez Guerra, qui quelques années avant était un des plus fermes remparts du régime, dire : « Je ne suis pas républicain; mais je vous dis que s'il y a une chose difficile sous le régime monarchique constitutionnel, c'est d'être chef du gouverne-

ment. Celui qui accepte de l'être, engage, en prêtant serment devant le trône — et je donne une grande importance aux serments — sa loyauté, sa probité et son honneur; mais dans un pacte tacite qui se conclut alors il reçoit en échange l'assurance de la loyauté de celui qui reçut son serment et dont la probité et l'honneur se trouvent engagés. Il se fait ainsi un échange de confiance. Et moi je vous dis que j'ai perdu confiance en la confiance. » C'en était fini de ce qui restait de la mystique monarchiste. Des anciens ministres de la monarchie — M. de Romanones, MM. Cambo et Alba entre autres — parlèrent de république couronnée. La crise de confiance ne pouvait que s'accentuer et la poussée républicaine également. Les derniers monarchistes doctrinaires furent souvent, selon la phrase de M. Ossorio Gallardo, des monarchistes sans roi.

La révolution espagnole s'est faite en quarante-huit heures. Le 12 avril, les Espagnols déposèrent dans les urnes électorales les bulletins de vote qui donnèrent une majorité écrasante aux candidats républicains; l'élection des conseils municipaux — faite après huit années de vacances électorales — avait eu, dès le premier moment de la campagne, le caractère d'un plébiscite sur la question du régime. Le 13, la population des grandes villes se lança dans la rue pour manifester pacifiquement sa joie. Le dernier gouvernement royal fut du coup paralysé. Alphonse XIII eut la révélation de son impopularité; il se trouva brusquement en face d'une majorité hostile et d'une petite minorité dont les intérêts, liés à la monarchie, ne suffisaient pas à ranimer une ferveur dynastique depuis longtemps éteinte. La vague républicaine grossit d'heure en heure, le 14, tant à Madrid qu'en province où la république fut proclamée en plusieurs endroits dans la matinée; la vague déferla bientôt jusqu'aux portes du palais royal. Alphonse XIII comprit que toute résistance serait inutile et même provoquerait la colère populaire lorsqu'il apprit que le général Sanjurjo, commandant en chef de la garde civile, était en contact avec le comité révolutionnaire; il ne lui restait qu'à prendre le chemin de l'exil.

On eut, à l'étranger, l'impression d'un coup de théâtre, d'un changement de décor à vue. Et cependant ce n'était que

le dénouement inévitable d'un processus historique. S'il était facile depuis 1917 et tout particulièrement depuis le pronunciamiento de Primo de Rivera, de prévoir comment se terminerait la crise de régime ouverte durant la guerre européenne par le mouvement des Juntes militaires, on ne pouvait naturellement pas deviner la date de la révolution et encore moins le caractère qu'elle aurait. Au début de 1931 on se trouvait en face de quatre éventualités : rétablissement plus que problématique du *statu quo ante*, c'était la solution la plus paresseuse, donc la moins durable; une nouvelle dictature qui serait inévitablement violente et hasardeuse; la convocation de Cortès constituantes, qui préjugeait de la solution républicaine, enfin la révolution avec ses conséquences imprévisibles. La révolution, après la tentative du capitaine Galan qui provoqua la chute du ministère Berenguer, apparaissait comme l'aboutissement des expériences qui pourraient être faites. On vivait en Espagne, depuis des mois et même des années, dans la hantise de la révolution et il ne s'agissait plus que d'en limiter les effets surtout après l'échec de la dictature. Il n'y avait qu'au palais royal où l'on se fît illusion; ailleurs on fut longtemps dominé par la crainte que le changement de régime fût accompagné de bouleversements. Bien que ceux qui suivaient attentivement les événements d'Espagne eussent l'impression très nette que la crainte d'une explosion bolcheviste n'avait aucun fondement sérieux, il n'en restait pas moins que la destinée espagnole apparaissait trop problématique pour que l'on pût croire que la dernière étape d'une révolution au ralenti, dont il faut aller chercher l'origine aux Cortès de Cadix de 1812 — une révolution de cent ans — ne serait pas sanglante. Et cependant les révolutionnaires du 14 avril ne cassèrent pas même une vitre.

A la veille des élections du 12 avril, l'impopularité d'Alphonse XIII était le facteur le plus important de la crise; elle avait fini par s'étendre au régime monarchiste. La poussée républicaine ne venait pas seulement des militants républicains et socialistes, mais aussi et surtout des monarchistes désabusés. Il était plus qu'évident que M. Sanchez Guerra, par exemple, avait le plus rudement sapé les fondements du

trône. Il était manifeste que la masse du pays avait évolué rapidement en quelques mois; mais il était également certain que la crainte des débordements qui ont toujours accompagné les révolutions atténuait la poussée républicaine. D'autre part, les adversaires d'Alphonse XIII appréhendaient les conséquences d'un succès qu'ils devraient aux militaires. Expliquer une révolution n'est jamais chose facile; tout le monde y est acteur; pour ce qui est de la révolution espagnole, il est clair que les fautes commises par Alphonse XIII précipitèrent les événements beaucoup plus que l'audace des révolutionnaires. La dernière des explications de la révolution espagnole doit être cherchée au palais royal.

LE DERNIER ROI

On peut douter qu'Alphonse XIII ait connu le pays où il régna beaucoup mieux qu'on ne le connaissait hors d'Espagne. Et d'ailleurs y eut-il jamais une révolution dont une des causes ne puisse être trouvée dans les fautes commises par le monarque détrôné? Il en est des victoires révolutionnaires comme des militaires, le vainqueur doit son succès à l'exploitation heureuse des erreurs de son adversaire.

Alphonse XIII naquit roi constitutionnel, condition que son penchant au pouvoir personnel devait contrarier d'autant plus qu'il ne fut pas sérieusement combattu par ses conseillers. Un rideau de courtisans lui masqua, dès sa naissance, la véritable image de l'Espagne. Les ministres d'Alphonse XIII, à la seule exception d'Antonio Maura, ne lui dirent et ne firent que ce qui pouvait lui être agréable; ils partageaient tous, plus ou moins, l'opinion que M. Gabriel Maura a donné du peuple espagnol dans la phrase suivante : « Dans quelques occasions la gigantesque masse, habituellement insensible, s'est agitée avec des frémissements de mollusques gélatineux, qui, parce qu'ils étaient insolites, produisirent des effets disproportionnés à leur intensité, mais presque toujours aussi fugaces que le phénomène qui les avait causés. » Alphonse XIII ne semble pas avoir eu lui-même grande confiance dans le sens politique du peuple espagnol. Alphonse XIII trouva toujours et facilement des hommes politiques prêts à entrer

dans son jeu, qui avait pour but de donner le pouvoir à qui serait le plus docile à ses vues, et c'est ainsi que, durant la dictature, il aimait à dire que les hommes politiques bafoués et persécutés par le général Primo de Rivera, se battraient dans son antichambre à qui viendrait le premier se mettre à sa disposition.

Alphonse XIII régna en conflit larvé mais permanent avec la constitution, dès le jour de son couronnement. De l'héritage qui lui fut légué par Alphonse XII, lequel avait tiré profit des leçons de l'exil, il ne retint aucun des enseignements cependant si éloquents et nombreux, que lui donnaient les vicissitudes de sa dynastie depuis le commencement du XIXe siècle; il ne retint jamais le fait que depuis le début du siècle dernier, tous les rois, Charles IV, Ferdinand VII, la reine-gouvernante Marie-Christine, Isabelle II et son père, avaient été en exil et c'est à peine s'il se rendit compte, durant la dictature du général Primo de Rivera, que le pouvoir absolu ne pouvait être rétabli et précairement, qu'aux dépens du prestige royal. L'exemple de l'Italie ne lui servit non plus de rien.

On trouve dans le premier tome des *Mémoires* du comte de Romanones, publié durant la dictature de Primo de Rivera, un récit qui est à lui seul, une explication des récents événements. C'est celui du premier Conseil des ministres présidé par Alphonse XIII, le soir même de son couronnement; il venait de prêter serment, devant les Cortès, de respecter la Constitution de 1876. Cette constitution, rédigée par le restaurateur de la dynastie, Canovas del Castillo, ne laissait au roi que le « pouvoir modérateur », sage précaution que justifiait suffisamment le règne d'Isabelle II. M. de Romanones fut témoin de la scène, il était ministre pour la première fois :

« Lorsque nous croyions que la pénible et magnifique journée était terminée et que nous pourrions nous retirer, le roi, joyeux, satisfait, et, sans doute, désireux d'entrer dans l'exercice de ses fonctions, proposa de tenir immédiatement un conseil des ministres. La proposition n'enthousiasma pas Sagasta (alors chef du gouvernement); mais, comme il ne pouvait la repousser, nous passâmes dans la salle du Conseil qui est une des plus froides du palais, à tel

point que, lorsque le chauffage central n'était pas encore installé, on y gelait malgré le grand feu d'une cheminée monumentale.

» Le roi s'assit au bout de la table autour de laquelle les ministres prirent place. Après quelques mots de salutation de Sagasta, prononcés d'une voix sourde, le roi, comme s'il n'avait pas fait autre chose que présider des ministres, s'adressa au ministre de la Guerre, sur un ton impératif, et le soumit à un véritable interrogatoire sur les causes de la fermeture des académies militaires. Le général Weyler donna d'amples explications, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Le roi n'en fut pas satisfait et dit qu'on devait les ouvrir à nouveau. Le général Weyler répliqua avec une respectueuse énergie et lorsque la discussion prit un tour dangereux, Sagasta y mit fin en approuvant le roi. Le ministre de la Guerre fut vaincu.

» Après une courte pause, le roi prenant un texte de la Constitution, lut le huitième paragraphe de l'article 54 et dit : « Comme vous venez de l'entendre, la Constitution me donne le droit de concéder les honneurs, les titres nobiliaires et la grandesse et je vous préviens que je me réserve ce droit. » Le duc de Veragua, héritier d'un des plus illustres titres du royaume (c'était le descendant de Christophe Colomb) et libéral convaincu, demanda au roi la permission de lire le deuxième paragraphe de l'article 49 : « Aucune décision du roi ne peut être exécutée si elle n'est pas contresignée par un ministre. » Bien que la matière ne fût pas importante, ce bref dialogue posait une intéressante question de droit constitutionnel.

» Sagasta qui n'accordait pas grande importance aux honneurs, ne prêta pas attention aux paroles échangées entre le Roi et le ministre de la Marine. Ce fut regrettable car ce moment était propice pour délimiter les facultés du pouvoir modérateur. La fatigue de Sagasta, épuisé par la lourde journée, l'empêcha... La chaleur fut cause que Sagasta se désintéressa de la scène qui venait de se dérouler devant lui. Qui sait? S'il n'eût pas fait aussi chaud, le sort actuel de la Constitution aurait peut-être été autre. »

Et celui du roi.

Un autre passage des *Mémoires* de M. de Romanones est à retenir; faisant l'histoire d'une crise ministérielle qui mettait fin à une étape conservatrice, il écrit :

« Le parti conservateur pour se maintenir au pouvoir un peu plus de deux années, passa par cinq crises, avec quatre présidents du Conseil différents et soixante-cinq nouveaux ministres. Ce phénomène, digne de mention, fut la conséquence logique de la décomposition des partis et des initiatives du roi qui, désireux de trouver l'homme le plus idoine semblait prendre plaisir à changer les personnes en qui il déposait, plus ou moins complètement, sa confiance. »

On trouve dans ces deux citations les caractéristiques du règne d'Alphonse XIII : inclination invétérée au pouvoir personnel et utilisation des luttes entre les partis et leurs hommes, pour les user en s'en servant. Alphonse XIII marquait parfois son dédain pour le personnel politique de la monarchie, qui pouvait, à juste titre, faire valoir les services qu'il avait rendus à la dynastie tant à la mort d'Alphonse XII que durant la régence de la reine Marie-Christine. Ces hommes avaient tenu bon contre plusieurs bourrasques républicaines et su éviter la révolution au lendemain de la perte des dernières colonies américaines. A la longue, Alphonse XIII devait décourager ceux à qui il devait sa couronne.

Alphonse XIII n'osa pas satisfaire pleinement son penchant au pouvoir personnel, soit qu'il eût l'intuition du risque qu'il courrait en voulant rétablir la monarchie absolue, soit tout simplement par manque d'audace.

L'idée qu'il se faisait de la fonction royale écartait, pour lui, la possibilité d'un partage de la souveraineté avec le peuple. Pour expliquer le caractère d'Alphonse XIII, il faudrait aussi étudier les circonstances de la naissance du fils posthume d'Alphonse XII. Cette question de l'hérédité a d'ailleurs joué très récemment un rôle important, le prince des Asturies ne semblant pas en état d'assumer éventuellement la charge du pouvoir. Le populaire devait voir dans les manifestations d'une décadence physiologique la justification de sa désaffection à une dynastie qu'il n'avait jamais considérée comme étant intimement liée aux destins espagnols.

LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE

L'histoire continue. Les Espagnols ne se sont pas transformés en un jour. Un changement de régime — fût-il aussi justifié et prévu que celui qui se fit le 14 avril — ne change ni les hommes ni les choses. La deuxième république est l'héritière du règne d'Alphonse XIII; on ne peut pas renoncer aux héritages historiques. La république ne pouvait créer du jour au lendemain une situation économique nouvelle. Aux difficultés qui amenèrent la chute de la monarchie, s'ajoutent celles qui viennent d'un changement du personnel et des méthodes politiques. N'avons-nous pas vu renaître, en Russie, après une révolution des plus radicales et violentes, les caractères fondamentaux du peuple russe? L'accommodation à un régime, qui se base sur la responsabilité de tous et sur l'éducation politique du peuple, sera évidemment pénible. Le fait qu'il ne reste rien des valeurs politiques d'un long passé ne peut faciliter les premières années de la république. L'Espagne en était arrivée à très bien savoir ce dont elle ne voulait plus; il lui reste à savoir ce qu'elle veut. Et les délibérations des Cortès constituantes n'y suffiront certainement pas. Le seul pronostic qu'on puisse faire est que la réforme de l'Espagne sera fonction de son européisation, de la disparition de sa plusqu'insularité, car il semble bien que sa décadence était avant tout dans le fait qu'européenne malgré tout, elle n'avait pas su marcher à la cadence européenne.

LÉON ROLLIN

SOUVENIRS
SUR GEORGES CLEMENCEAU[1]

L'ENTENTE CORDIALE

Bien que se proclamant anticolonial, M. Clemenceau suivait attentivement le mouvement de notre expansion extérieure. Il me dit, en 1903 : « J'ai toujours pensé que notre politique extérieure n'avait chance d'aboutir à un résultat qu'à la condition de marcher d'accord avec l'Angleterre. Je l'ai dit et écrit. Mais je n'ai réussi qu'à provoquer des suspicions ridicules, celle, par exemple, m'accusant d'être vendu aux Anglais. Bien entendu je n'en persiste pas moins dans ma conviction. Nous devons faire le possible pour supprimer entre la Grande-Bretagne et la France toute cause de conflit, toute occasion de friction. Or ce sont surtout les questions coloniales qui engendrent, de part et d'autre, nos difficultés. C'est donc de ce côté qu'il convient de chercher des solutions satisfaisantes pour les deux pays. Il ne s'agit pas de céder quoi que ce soit aux Anglais, — pas plus que d'exiger d'eux des concessions où leur amour-propre et leurs intérêts risqueraient d'être froissés, — mais il doit y avoir, en dehors de cela, un *modus vivendi* qu'un homme au courant de ces questions (que moi, je ne connais guère) et d'esprit avisé peut trouver. Cet homme, à mon avis, et au vôtre aussi, sans doute, c'est Étienne dont l'autorité, en cette matière, est incontestable. Je le connais bien. Nous nous tutoyons, mais tant de choses nous

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet.

ont séparés que je ne le vois guère. Je sais que vous êtes de ses familiers. Parlez-lui de cela. Qu'il prenne, une par une, les questions à propos desquelles la France et l'Angleterre sont divisées et risquent de se heurter. C'est une œuvre patriotique à laquelle je le convie.

» S'il est consentant, qu'il mette ses idées sur le papier. La *Revue des Revues*, que dirige, à Londres, le fils de mon vieil ami Maxsé, insérera, son travail. Réussirons-nous? Je n'en sais rien, mais au moins aurons-nous apporté une contribution utile à la réalisation d'un projet profitable aux deux pays qui sont à la tête de la civilisation en Europe. »

Je vis M. Étienne qui accepta. Il se mit de suite à l'œuvre (Jacques Haussmann[1] et Jean-Louis Deloncle[2] tenaient la plume). La brochure fit sensation en France et en Angleterre, et parut le même jour en anglais et en français. Son succès fut tel que M. Étienne, arrivant à Londres, fut accueilli avec la plus grande faveur par le *Foreign Office*. Rien ne nous divise plus, lui dit le Premier, qui avait sur sa table la *Revue des Revues*.

A la Chambre des Communes, où il fut invité, on fit en quelque sorte à M. Étienne les honneurs de la séance.

Peu de jours après, M. Loubet, Président de la République, se rendait à Londres. On n'a pas oublié l'accueil particulièrement chaleureux qui lui fut fait. L'entente cordiale était conclue. Il n'est que juste de reconnaître que notre ministre des Affaires étrangères, M. Delcassé, en fut aussi le bon artisan.

Avant la parution de cette brochure je me suis trouvé dans une maison amie avec M. Étienne et l'Ambassadeur de Russie. Il fallait que celui-ci fût avisé au préalable afin d'éviter toute interprétation erronée de nos intentions qui aurait pu créer une équivoque dont se serait ému son gouvernement.

M. Eugène Étienne voulut bien s'en charger. Cependant il hésitait à aborder de suite la question avec l'Ambassadeur resté dans le fumoir. M. Clemenceau le poussa amicalement par les épaules et d'un geste gamin il simula un coup de pied :

— Vas-y! — lui dit-il, et, se tournant vers moi : — Voilà comme on parle aux ministres!

1. Directeur au Ministère des Colonies.
2. Conseiller d'État.

Dans la soirée je reconduisis M. Clemenceau à son domicile, rue Franklin :

— Notre projet est en bonne voie, — me dit-il. — L'Ambassadeur de Russie a très bien compris.

Anatole France avait assisté à la soirée et je m'étais entretenu avec lui.

— Qu'en pensez-vous? — me demanda M. Clemenceau.

— Comme causeur, je ne l'ai pas trouvé brillant. Il semble qu'il rature en parlant.

A MON RETOUR D'ABYSSINIE, JE SUIS ENVOYÉ EN INDOCHINE

J'avais terminé en 1908 ma double mission en Abyssinie auprès du Négus Ménélik (Convention du chemin de fer de Dirré-Daoua à Addis-Abbéba et traité de commerce.). Ne pouvant plus, en raison de la baisse des eaux, songer à gagner le Nil par son affluent le Sobat (voie du Soudan), je projetais de rentrer par les Aroussis, vaste région forestière inexplorée dans sa plus grande partie qui couvre tout l'Est éthiopien. J'avais de ce côté la perspective de constatations très intéressantes et de chasses superbes que devaient me faciliter les ordres du Négus. A un point désigné de ma route m'attendait une troupe d'indigènes : des hommes de haute taille, vigoureux, souples et court vêtus, armés d'arcs et de lances, traits réguliers, longs cheveux bouclés tombant sur les épaules, teint bronzé, physionomie franche, ouverte, intelligente. Nous convînmes de notre itinéraire : il me faudrait environ deux mois, sauf incident, pour atteindre la mer Rouge; mais l'homme propose...

Le lendemain, mon secrétaire, M. de Felcourt[1], assez mal en point depuis notre départ d'Addis-Abbéba, se déclarait hors d'état d'entreprendre une randonnée qui s'annonçait assez pénible. Il me fallait ou le laisser continuer seul sa route et, dans ce cas, dédoubler ma caravane, ce qui m'était impossible sans de grands retards, ou revenir avec lui, à petites journées, par le plus court tracé du futur chemin de fer, celui des Assabots. Ce que je fis.

Un peu avant Dirré-Daoua, un messager spécial envoyé

1. Aujourd'hui Ministre plénipotentiaire.

par notre consul au Harrar, mon ami M. Naggiar, me remit une lettre de M. Bordeaux, chef de cabinet du ministre des Colonies, M. Milliès-Lacroix, m'avisant qu'il était officiellement question de me confier le Gouvernement général de l'Indochine, devenu vacant par la nomination à la Légation de France à Bruxelles de M. Paul Beau.

De Dirré-Daoua, où je fis séjour, je m'empressai de répondre que j'étais très honoré de la proposition qui m'était faite, mais que, craignant pour la santé de madame Klobukowski, déjà très éprouvée en Extrême-Orient, je demandai qu'on voulut bien me permettre de réserver ma réponse.

J'avais d'autres motifs pour la différer. Ayant exercé successivement auprès de Paul Bert, résident général en Annam et au Tonkin, et de M. Constans, gouverneur général, les fonctions de Directeur du Cabinet et de Secrétaire général, je savais, par expérience, combien il était difficile d'appliquer un programme vraiment réformateur dans une colonie aussi éloignée et que prétendait diriger de Paris l'Administration centrale soumise à des influences ayant souvent en vue moins l'intérêt général que la satisfaction d'intérêts privés, lorsqu'elle n'était pas dominée par l'esprit de routine. Paul Bert lui-même, malgré sa grande autorité et bien que fortement appuyé par le président du Conseil, M. de Freycinet, s'était heurté à des obstacles dont il n'avait triomphé qu'en posant la question de cabinet. Il pensait judicieusement qu'il était nécessaire de réaliser en Indochine une œuvre d'adaptation et non pas de copier servilement les méthodes surannées et inadéquates de la métropole, l'administration étant faite pour le pays et non le pays pour l'administration.

Le régime fiscal, par exemple, lui apparaissait comme une monstruosité, et la comptabilité, avec son formalisme ridicule et ses paperasseries multiples, inutiles et coûteuses, lui semblait devoir subir de profondes modifications. Un commerçant, disait-il, sait, à un sou près, ce qu'il perd et ce qu'il gagne; il n'emploie que le personnel indispensable et le paie en proportion de ses services. Je ne veux pas instaurer dans un pays nouveau dont nous avons charge une administration qui dépense *un million pour empêcher qu'un centime ne s'égare.* A quoi le ministère répondait : vous violez le décret

général de la comptabilité de 1862. « C'est précisément ce que j'ai voulu, répliquait Paul Bert, votre décret n'est pas applicable ici. Je vous prie d'approuver mes projets d'organisation administrative dans leur principe et dans leurs conséquences. Je n'ai accepté de venir en Indochine qu'à la condition d'avoir la confiance amicale du Gouvernement. Sinon, inutile venir, impossible rester. »

Il eut gain de cause, mais après sa mort, quelle revanche de l'Administration et des sacro-saints règlements!

Pour M. Constans, député également, ancien ministre de l'Intérieur, qui, de retour de Pékin, n'était resté au Gouvernement général de l'Indochine qu'à la demande expresse du Gouvernement, on y mit encore moins de façons. Il n'était pas depuis quatre mois à Saïgon qu'à la faveur d'un changement de ministère et au moment où il commençait l'application des nouveaux décrets instituant un Gouvernement général et l'Union Indochinoise créée par M. Eugène Étienne, un télégramme ainsi conçu lui était adressé :

« Vous êtes invité à opter entre votre mandat de député et vos fonctions de Gouverneur général. Votre traitement est diminué de 100 000 francs. Le Secrétariat général de votre Gouvernement est supprimé. »

— Savez-vous, Klobu, ce que cela veut dire? — me demanda M. Constans après lecture du télégramme que je venais de déchiffrer. — Et bien c'est trois coups de pied au c...

Mais, comme il n'était pas homme à se laisser étrangler entre deux portes, il câbla :

« Je n'ai pas sollicité le poste que j'occupe et je ne quitterai le Gouvernement général qu'à l'expiration de ma mission qui est de six mois. A mon retour, je ferai juge le Parlement du procédé dont on se permet d'user vis-à-vis d'un député ancien membre du Gouvernement. »

Il télégraphia également aux Président du Conseil, de la Chambre des députés et aussi au Président de la République Sadi Carnot qui, par parenthèse, ne reçut jamais son télégramme.

On sait que ce rappel brutal eut une conséquence imprévue de ses auteurs, mais heureuse pour la République. Au ministère Floquet succéda le ministère Tirard, et M. Constans, de

nouveau ministre de l'Intérieur, fut le tombeur du Boulangisme.

Je ne cite ces précédents que pour démontrer combien le Gouvernement, avec les fluctuations de notre politique intérieure se répercutant sur nos affaires extérieures faisait la vie dure à ses représentants lointains et combien j'étais en droit d'appréhender que le poste pour lequel j'étais pressenti fût, pour moi, une sorte de lit de Procuste.

A mon arrivée à Marseille, des amis me saluèrent de l'appellation : « Mon cher Gouverneur général... »

— Que dites-vous là?

— Mais c'est ce qu'annoncent tous les journaux.

— Première nouvelle.

A Paris, je vis immédiatement M. Milliès-Lacroix, ministre des Colonies, M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, et le Président de la République, M. Fallières. Tous me complimentèrent sur l'heureuse issue de ma mission en Éthiopie. Chacun d'eux me parla de ma désignation probable en Indochine... Mais me dirent-ils :

— Allez voir M. Clemenceau.

Le Président du Conseil me reçut avec une particulière cordialité.

— D'abord, toutes mes félicitations. Nos affaires ont très bien marché en Éthiopie. Je vous envoie comme Gouverneur général en Indochine.

Comme je faisais un geste :

— Oui, je sais, vous avez écrit à Milliès-Lacroix que vous réserviez votre réponse, prétextant de la santé de madame Klobukowski; mais ce n'est là, de votre part, qu'une appréhension qui, je l'espère bien, ne se réalisera pas. Vous irez en Indochine. Nous avons besoin d'un homme d'initiative et de volonté dans cette colonie où tout va à vau-l'eau. Votre départ est urgent. A quelle date le prochain paquebot sur l'Extrême-Orient?

— Je pense pouvoir le prendre dans un mois.

— Je ne vous demande pas quand vous serez disposé à partir, mais la date du prochain paquebot.

— Dans quinze jours.

— C'est celui que vous prendrez.

J'objectai que mes bagages, voyageant par caravane, ne m'étaient pas encore parvenus.

— Ils vous rejoindront avec votre famille. C'est donc entendu. Vous partirez dans quinze jours.

Je rendis compte à M. Milliès-Lacroix et à M. Pichon de cette entrevue.

Quelques jours après, je revis M. Pichon. Je le trouvai inquiet, perplexe, — c'était assez son état habituel.

— Je suis fort ennuyé, — me dit-il . — Vous avez des adversaires. Depuis que votre nomination a été annoncée, et bien qu'elle ne soit pas encore officielle, j'ai reçu des lettres désobligeantes pour vous, où l'on vous qualifie d'étranger, de Polonais, que sais-je? M. Clemenceau en a reçu également. Vous feriez bien d'aller le voir.

Un quart d'heure après, j'étais place Beauvau. L'antichambre du Président pleine de monde. Je reconnus là des préfets, des conseillers d'État, des magistrats, des hommes politiques, des journalistes. Je fis passer ma carte et me disposais à prendre patience, quand la porte du cabinet présidentiel s'ouvrit brusquement. M. Clemenceau parut sur le seuil.

— Le Polonais, — dit-il d'une voix forte.

Je m'avançai au milieu des sourires. Le Président me serra amicalement la main et me fit entrer.

— Monsieur le Président, — commençai-je, — M. Pichon m'a conseillé de venir vous voir. Il paraît que...

M. Clemenceau m'interrompit :

— Je sais ce que vous allez me dire. Parlons d'autre chose.

— On vous a écrit, — repris-je, — qu'étant du côté paternel d'origine polonaise...

De nouveau le Président me coupa la parole :

— Mon cher ami, ne perdons pas notre temps en propos inutiles. Je sais qui vous êtes, cela suffit. Je vous estime et je vous aime et ils ne sont pas nombreux ceux à qui je puis dire cela. Assez donc sur ce sujet et continuez vos préparatifs le plus rapidement possible, car la situation devient de plus en plus grave en Indochine.

Je retournai donc chez moi, à Auxerre. Je n'y étais pas depuis quatre jours qu'un télégramme du ministère des Colonies me rappelait à Paris.

A l'instant où j'entrais dans son cabinet du Pavillon de Flore, M. Milliès-Lacroix se leva.

— Permettez, — dit-il... — une seconde...

Et il disparut derrière un paravent placé au fond, sur la droite et masquant une porte donnant directement sur un couloir...

— Ah! maintenant, partons. Le Président nous attend. Il est très mécontent des nouvelles qu'il reçoit d'Indochine.

Je lui emboîtai le pas et une fois en auto:

— Ce paravent, — me dit-il, — ne m'est pas seulement utile à moi, mais à d'autres... pour des motifs différents. Ah! ce ministère des Colonies!... Croiriez-vous qu'avant-hier, j'ai surpris là, aux aguets, l'un de mes fonctionnaires qui a des accointances dans le monde politique... parmi les adversaires du Cabinet, naturellement.

Introduits chez le Président, nous vîmes M. Clemenceau se lever précipitamment.

— Une seconde, je vous en prie... — et il disparut.

— C'est comme moi, — dit M. Milliès-Lacroix. — Ces maudites audiences...

— Je comprends, — dis-je en riant, — mais sans doute ce ne doit pas être pour cela seulement que j'ai été mandé d'urgence à Paris.

M. Clemenceau rentrait visiblement soulagé. A peine assis il s'écria sur un ton de voix irrité :

— Eh bien! il se passe de jolies choses en Indochine! La population refuse l'impôt. C'est la grève des contribuables, et pour de bonnes raisons. On a établi là-bas des monopoles d'alcool et de sel qui font gagner des mille et des cents à quelques individus. N'ont droit au sel, dans un pays où l'on vit surtout de poisson salé, que les consommateurs d'alcool! Vous ne buvez pas d'alcool, vous n'aurez pas de sel! ni de tabac, ni d'allumettes! On en est là. C'est incroyable. Les indigènes se révoltent, ils ont raison. Il n'y a plus d'administration en Indochine, il n'y a plus de justice. Vous entendez, — et, forçant la voix, — plus de justice! — Et, se tournant vers M. Milliès-Lacroix, dont la figure encadrée de favoris blancs et qu'éclairaient ses yeux d'un bleu pâle, avait une expression douce et candide :

— Ce n'est pas pour cet enfant que je dis cela. Il n'y est pour rien. Je tiens ces renseignements d'un inspecteur des Colonies que j'ai reçu hier. Klobukowski, vous aurez une rude besogne. Il vous faudra être énergique. Je compte sur vous.

— Eh bien! — me dit en sortant le ministre, — il n'était pas de trop mauvaise humeur, le patron; mais il est très monté, — et cela se conçoit, — contre les distilleries d'alcool et les bureaux de vente qui réalisent des bénéfices scandaleux, molestent et intoxiquent les indigènes. Nous allons préparer un programme en conséquence.

Peu après, je revis M. Clemenceau à la gare de l'Est. Il allait à Karlsbad faire sa cure annuelle contre la dilatation d'estomac dont il souffrait périodiquement.

— Bonne chance, — me dit-il. — Vous arriverez à Saïgon quand je serai de retour à Paris. Vous allez occuper un poste difficile. Vous avez les qualités qu'il faut : initiative, esprit de décision et connaissance du pays. Vous devez réussir. Et n'oubliez pas ma règle de politique coloniale : rien de plus que ce que nous avons, mais tout ce que nous avons.

Je réussis en effet. Les esprits surexcités s'apaisèrent. La désobéissance civile qui se manifestait par le refus de l'impôt cessa. Les attroupements d'indigènes devant les résidences se dissipèrent. Bref, le calme fut promptement rétabli. Il me suffit, pour cela, admirablement secondé par mes collaborateurs immédiats Picanon, Robin, Simoni, Groleau, Pasquier[1], de me conformer aux instructions que j'avais reçues de M. Milliès-Lacroix et de M. Clemenceau, c'est-à-dire de dénoncer les monopoles de l'alcool et du sel, causes de tout le mal. La mesure était efficace, mais elle déclencha contre moi une violente campagne de presse alimentée par les détenteurs des privilèges condamnés à disparaître. Je m'y attendais. La fabrication et la vente de l'alcool, commanditées par de grands établissements de crédit de Paris, rapportaient (et rapportent encore) de très gros bénéfices, de 45 à 50 p. 100, aux actionnaires et une fortune aux directeurs de cette entreprise d'insalubrité publique.

Deux ans plus tard, en 1910, je revins en mission en France. Au

1. Aujourd'hui Gouverneur général de l'Indochine.

cabinet Clemenceau avait succédé, à la présidence, M. Briand, et, aux Colonies, à M. Milliès-Lacroix, M. Trouillot, dont une lettre à Marseille me notifia que je venais, par décret, d'être désigné comme Commissaire du Gouvernement pour, suivant la formule consacrée, assister, au Parlement, le Ministre dans la discussion du budget des Colonies en ce qui concerne l'Indochine.

Un ami m'attendait à la gare de Lyon.

— Je vous suis envoyé, — me dit-il, — par M. Clemenceau. Trouillot vous est nettement hostile. Il faut le bousculer. Les partisans des monopoles sont acharnés contre vous. L'Inspecteur Picquié, envoyé en Indochine, est parti, non pour vous remplacer intérimairement, mais pour vous succéder. On ne se gêne pas pour le déclarer au Pavillon de Flore. Votre désignation comme Commissaire du Gouvernement est une chausse-trape. Trouillot a dit : « Klobukowski n'a jamais parlé devant les Chambres, il ne s'en tirera pas. » En un mot, on veut vous manœuvrer, ne vous laissez pas faire. Parlez ferme et agissez de même.

Je m'installai provisoirement au Pavillon de Flore, deuxième étage. Le ministère des Colonies était en voie de transfert rue Oudinot. Le directeur de mon Cabinet, M. Robin[1], m'accompagnait.

— Je devine, — me dit-il, — que l'atmosphère, ici, ne nous est pas bienveillante; mais j'ai beau chercher, parler avec l'un, avec l'autre, je ne distingue pas où sont et qui sont nos adversaires.

Nous montions, à ce moment, le large escalier du ministère. A côté de nous l'ascenseur s'évanouissait dans les étages inférieurs. On y perçut, l'instant d'une seconde, une vague silhouette :

— Notre adversaire, — répondis-je, — le voici!

— Qui donc?

— Peu importe! C'est l'être invisible et protéiforme : le Monopole!

Le lendemain de mon arrivée au ministère, M. Duprat, directeur du cabinet de M. Trouillot, me pria, par téléphone, de descendre à son bureau. Pensant être mandé par le ministre, dont j'attendais une fixation d'audience, je descendis

1. Aujourd'hui, Gouverneur général p. i. de l'Indochine.

aussitôt. Or, c'était M. Duprat lui-même qui désirait s'entretenir avec moi des affaires de l'Indochine. J'objectai :

— C'est le Ministre que je désire voir.

— Il vous recevra plus tard.

— Alors, je reviendrai plus tard.

Une heure après, je fus reçu par M. Trouillot, très froidement.

— Monsieur le Gouverneur général, je vous prie de me donner vos appréciations sur la situation de l'Indochine.

Cette attitude et cette question du ministre des Colonies me rappelèrent, à deux mots près, l'accueil de M. Delcassé à mon retour du Siam, dix ans auparavant. Je fis les mêmes réponses.

— Je vous ai écrit, Monsieur le Ministre, et n'ai rien à ajouter à mes rapports et télégrammes.

— Cependant, vous avez eu des difficultés, là-bas?

— En effet, notre situation y était fort compromise, il y a deux ans, mais, me conformant aux instructions du Gouvernement, j'ai pris les mesures nécessaires pour l'améliorer. Actuellement, tout va bien. Je vous en ai rendu compte. Si vous voulez bien me poser des questions précises, j'y répondrai.

— J'en ai beaucoup à vous poser. (*Un silence.*)

Contrairement à mon attente, pas un mot au sujet des monopoles.

— Nous nous reverrons, — ajouta M. Trouillot, — au surplus, vous vous expliquerez devant le Parlement.

— J'y compte bien, et je vous remercie de m'en fournir l'occasion.

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de me faire tenir, par mon directeur de Cabinet, une note résumant ce que vous comptez dire aux Chambres.

Je remis, le lendemain, à M. Duprat, la note demandée, très brève, dans laquelle, abordant la question des monopoles, je reproduisais en substance les instructions du ministère Clemenceau. J'indiquais le danger d'un changement de politique que semblait indiquer la nomination d'un intérimaire qu'on disait être l'homme des monopoles et qui, lui-même, à peine débarqué à Saïgon, m'appelait « son prédécesseur ».

Dans l'après-midi du même jour, je visitais à la *Dépêche Coloniale*, rue Saint-Georges, une exposition de peintures

coloniales, lorsqu'un garçon du journal vint me prévenir de la venue de M. Trouillot. J'allai à la rencontre du Ministre. Il paraissait ému.

— J'ai lu votre note, — me dit-il. — Il n'est pas possible que vous parliez dans le sens indiqué.

— Mes informations étant précises, je dirai la vérité.

— Nous ne pouvons pas causer librement ici. Venez avec moi.

Il me conduisit dans une brasserie voisine.

— Si vous devez parler comme vous en avez l'intention, mieux vaut, pour éviter de fâcheux incidents, que vous ne parliez pas.

— Alors pourquoi m'avoir nommé Commissaire du Gouvernement? Je n'avais pas demandé à l'être. Si vous voulez m'imposer silence, vous avez un moyen très simple : rapporter d'office ma désignation.

— Il ne saurait être question de cela.

L'affaire, pour l'instant, n'alla pas plus loin. La Chambre, pour cause de réélection, devait se séparer à quelques jours de là. Un discours interminable de M. François Deloncle, député de la Cochinchine et partisan des monopoles, fit désirer à tous la clôture du débat colonial. Je n'eus que deux mots à dire pour défendre mon personnel injustement critiqué par un député dont le nom m'échappe et dont le frère détenait à Hanoï le monopole des tabacs.

Restait le Sénat où l'intervention annoncée de M. Étienne Flandin promettait une discussion approfondie à laquelle, disait-on, prendrait part M. Milliès-Lacroix.

Entre temps je vis le Président de la République, M. Fallières, qui m'avait témoigné de l'intérêt à mon retour d'Éthiopie et à mon départ pour l'Indochine.

— Vous aurez, — me dit-il, — à prendre la parole au Sénat, assemblée traditionnellement courtoise et bienveillante. Retenez bien ceci : dites simplement ce que vous croirez devoir dire sans soulever de questions de personnes. Surtout n'ayez pas une attitude de défense. Dans une assemblée parlementaire, un fonctionnaire qui se défend est perdu. N'attaquez pas non plus.

J'attendis trois jours la séance où je devais siéger. A deux

reprises, M. Trouillot me conseilla de renoncer : « Vous voyez qu'à la Chambre tout s'est bien passé et que le budget des Colonies ne doit soulever aucun incident. Vos collègues, les gouverneurs généraux Augagneur et Merlin, précédemment nommés Commissaires du Gouvernement, se sont retirés. »

— Leur administration n'était pas en cause et leur abstention se conçoit parfaitement.

— La vôtre non plus n'est pas en cause. On ne parle plus de l'Indochine, ni des projets dont vous avez pris l'initiative...

— Pardon, l'initiative venait de votre prédécesseur.

— Soit. Mais vous avez éveillé l'attention de façon à rendre une discussion inévitable. Votre ami M. Flandin va m'interpeller, et, avant-hier, M. Clemenceau, passant dans la salle des conférences du Sénat, m'a dit : « Sera-t-il permis de parler de l'Indochine? »

Enfin, le 30 mars, je fus prévenu que, dans la matinée, le budget des Colonies viendrait en discussion. Au même moment, M. le président Briand m'aborda.

— Klobukowski, — me dit-il, — je compte bien que vous ne créerez pas d'incident. Je fais appel à votre tact. Il ne faudrait rien dire qui, pour une question de procédure, opposât l'ancien ministre des Colonies au nouveau. Ce serait lamentable.

Je répondis que ce que j'avais à dire ne passionnerait pas le débat.

En effet, après un discours très judicieux et véhément de M. Flandin et la réponse de M. Trouillot, qui, à ma grande surprise, abondant dans le sens de mon argumentation, consignée dans la note que je lui avais remise, élimina ainsi, et non sans habileté, toute possibilité de réfutation; et aussi après un long discours de M. de Lamarzelle qui fit le procès de l'administration indochinoise, je parlai pendant une demi-heure. D'abord interrompu par la droite, je n'eus ensuite qu'à me louer de l'attention que me prêta le Sénat qui m'approuva à l'unanimité (Voir à l'*Officiel* le compte rendu de la séance du 30 mars 1910).

J'avais, évidemment, tenu le langage qu'il fallait, car j'eus les félicitations du président du Sénat, M. Antonin Dubost, du rapporteur M. Cicéron et de nombreux sénateurs. M. Trouillot lui-même me dit d'un air contraint :

— Eh bien! j'espère que vous ne vous plaindrez pas : vous avez obtenu un succès parlementaire!

Je croyais en être quitte avec l'opposition qui m'avait été faite. Erreur. Les monopoleurs n'avaient pas désarmé. Ils tenaient à leur prébende et tentèrent une nouvelle offensive. M. Briand les remit au point en disant à leurs porte-parole :

— M. Klobukowski a été approuvé par le Sénat. Il repart pour l'Indochine.

Malgré cela, ils revinrent à la charge, cette fois indirectement. Le Résident supérieur titulaire de l'Annam, un ancien député, avait dû, avant ma nomination au Gouvernement général, retourner en France. Au moment des troubles, dans une échauffourée devant sa résidence, il avait eu un rôle déplorable. Un malheureux « nhaqué », rudement malmené dans un rassemblement, gisait inanimé sur le sol. Le Résident supérieur, très excité, s'était précipité à coups de canne sur ce pauvre homme à la grande indignation de l'assistance qui se composait, en plus des indigènes, d'un détachement d'infanterie coloniale.

Le fait m'avait été rapporté par M. le général Piel, commandant supérieur des troupes de l'Indochine, qui m'avait communiqué la relation de l'officier commandant le détachement. « J'ai vu, écrivait cet officier, les mandarins présents détourner la tête et cracher de dégoût. »

Bien entendu, je m'étais opposé au retour à Hué de ce singulier fonctionnaire, qui avait d'ailleurs été remplacé intérimairement et admirablement par un homme de tout repos, M. Groleau[1].

— M. Briand désire vous parler, — me dit un matin M. Trouillot. — Rendez-vous au Cabinet des Ministres de la Chambre des députés.

Je m'y trouvai avec M. le sénateur Flandin. « Il paraît, me dit le Président, que vous refusez la réintégration dans le corps administratif de l'Indochine de l'ancien Résident supérieur qui demande à retourner à son poste, à Hué? »

M. Trouillot commença un exposé qu'à ma prière il voulut bien interrompre pour me laisser la parole. Je donnai les

1. Aujourd'hui retraité comme Gouverneur, petit cousin du Maréchal Foch.

explications provoquées par le Président qui m'écouta avec une visible impatience.

— Je connais, moi aussi, — dit-il, — cet incident dont une enquête faite à la légère a certainement exagéré l'importance.

— Je vous demande pardon, Monsieur le Président. L'enquête qui a précédé mon arrivée en Indochine a consigné des témoignages très probants qui seront au besoin renouvelés. Je retiens entre autres celui de M. le général Piel que je viens de vous signaler. Je ne puis donc consentir au retour de l'ancien Résident supérieur.

M. Briand se leva brusquement, et, avec un geste de mécontentement, sans un mot, il quitta son cabinet.

Je pris congé du ministre des Colonies qui me parut assez satisfait de la tournure qu'avait prise l'entretien qu'il jugeait m'être peu favorable et je sortis avec M. Flandin lequel me dit :

— M. Briand est sujet à des revirements inattendus. Je le verrai demain et vous téléphonerai.

Le lendemain j'étais appelé boulevard Malesherbes, au domicile particulier du sénateur.

— Vous serez surpris, — fit M. Flandin, — moins que moi qui m'y attendais un peu. J'ai trouvé ce matin le Président tout à fait rasséréné. Il m'a dit que vous aviez eu une très bonne attitude et il vous donne raison.

Le deuxième pétard avait raté. Il en vint un troisième à la suite d'une interview dans le *Temps* par Pierre Mille, où j'exprimais mon étonnement des décisions fâcheuses que prenait à mon insu mon intérimaire, qui, sur la foi de communications lui faisant espérer ma succession, persistait à me tirer aux jambes en brimant les fonctionnaires qui avaient ma confiance et *surtout* les mandarins qui m'avaient secondé loyalement, notamment un homme très distingué, le Kham Sai Le-Hoan, délégué royal, à qui nous devions, pour une bonne part, la répression des troubles suscités par le chef pirate De-Tham responsable de l'attentat du 27 juin 1907 (tentative d'empoisonnement de la garnison française d'Hanoï).

Cette fois encore, M. Briand, que je vis à son ministère, me donna satisfaction, tout en m'invitant à ne plus souffler mot et à rallier Saïgon aussitôt que possible.

Avant de prendre le paquebot, je fis visite à M. le Président

de la République qui me complimenta sur mon intervention au Sénat.

— Ne croyez pas, — ajouta-t-il, — que vous avez bataille gagnée. Vous avez une meute à vos chausses et je crains que dans quelques mois...

M. Fallières ne se trompait pas. A peine de retour au Gouvernement général, j'eus la preuve que mon intérimaire, qui, par parenthèse, n'avait pas jugé bon de m'attendre, avait organisé de toutes pièces et dirigé contre mon administration les plus perfides manœuvres. Il avait accumulé un monceau de griefs sous lesquels je devais, à l'en croire, succomber. Je n'en retiendrai qu'un seul parce qu'il est drôle et caractérise la manière de cet inspecteur déçu dans ses ambitions.

— Ce qu'on peut reprocher à Klobukowski, — disait-il, — ce sont ses dépenses exagérées et purement somptuaires. Il a construit, et aux frais bien entendu de la princesse, à l'île de la Table, dans la baie d'Along, un rendez-vous de chasse, véritable palais, c'est un scandale. Je vais aller constater cela.

Il y fut, se faisant accompagner de l'un de mes officiers d'ordonnance, le capitaine Désabaÿe, qui, sachant à quoi s'en tenir sur le fameux château, riait sous cape en entendant son chef momentané s'indigner des prodigalités de son « prédécesseur ».

— Et cela pour la chasse! — clamait-il. — C'est insensé, je dirai plus, c'est criminel!

La canonnière du Gouverneur arriva le soir en baie d'Along. Malgré l'heure avancée, M. X... tint à descendre à terre. Un canot l'y conduisit.

— Et maintenant, — dit-il à Desabaÿe, — allons voir le château.

En cinq minutes de marche, il atteignit, en haut d'un monticule, une paillote annamite pourvue d'un lit, d'une table et de deux chaises.

— Où est le château? — demanda-t-il au capitaine.

— Le voici, Monsieur le Gouverneur général.

— Il n'y a pas d'autre installation?

— Pas que je sache.

— Mais alors, c'est une mystification! Pourquoi ne m'avoir pas prévenu?

— Vous ne m'avez rien demandé, — répliqua l'officier, qui avait peine à garder son sérieux devant la déconvenue de son chef. — Vous appeliez château ce que j'appelais, moi, paillote. Il y a malentendu.

— Quelle mauvaise plaisanterie! — s'écria M. X... exaspéré. — Retournons à bord.

— Mais il est tard. Peut-être voudrez-vous passer la nuit à terre. Il y a des draps.

— Moi, coucher dans ce nid à moustiques! Je n'y veux pas rester une seconde de plus.

M. X... avait tort. Il y avait dans « mon château », non seulement des draps, mais une moustiquaire confortable.

Autour de la cahute dédaignée, la forêt s'étendait profonde, pleine des bruits mystérieux dont la légende a fait « des voix ». A cinq cents mètres, une faible lueur, celle du pénitencier indigène, que surveillait le brave Pépin, ancien sous-officier d'artillerie, assisté de quelques miliciens et de son fidèle adjoint le nommé Curé. Sécurité parfaite, nuit calme, ciel criblé d'étoiles, température que rafraîchissait une légère brise marine. *Amica silentia lunæ.*

Et, le matin, s'il avait attendu, il se serait réveillé dans cette merveilleuse solitude, au chant des oiseaux, aux cris aigus des singes, aux bramements des cerfs amoureux saluant les premiers rayons du soleil. Mais M. X... n'était pas un amant de la nature, chasseur encore moins, car il avait manqué la proie qu'il visait, « le château ».

On ne reparla plus dans son entourage de l'Ile de la Table, d'où il avait fui, « honteux comme un renard... » Paix à ses cendres.

Je connus une période de tranquillité. Je crus un instant que les pronostics de M. Fallières ne se réaliseraient pas aussi tôt qu'il l'avait pensé. Une crise ministérielle qui se produisit ne m'inquiéta pas, le sympathique M. Jean Morel, qui s'occupait plus d'administration que de combinaisons de couloirs, ayant succédé aux Colonies à M. Trouillot.

Le programme des grands travaux d'utilité publique, dont j'avais établi le plan d'ensemble, avait été étudié et discuté en Conseil supérieur de l'Indochine et approuvé en principe par le Gouvernement. Il se montait en chiffre rond à environ

100 millions, que devait couvrir un emprunt pouvant être garanti par la Colonie grâce à une réduction prévue et justifiée de sa contribution militaire versée à la Métropole.

La question devant être soumise à l'examen du Parlement, je fus mandé à Paris pour assister le ministre dans la délibération qui devait s'ouvrir devant les Chambres.

Aussi, après la session d'octobre du Conseil supérieur, au cours de laquelle il fut constaté, sans la moindre divergence d'appréciation, que l'ordre le plus complet régnait dans toutes les provinces et qu'à l'intérieur comme à l'extérieur, aucune complication n'était à redouter, je pris mes dispositions en vue d'un prochain départ.

Je laissais derrière moi un intérimaire absolument sûr et averti sur toutes choses, que j'avais été autorisé à choisir, M. Paul Luce[1], ancien officier d'artillerie, qui avait tenu avec succès, en qualité de Gouverneur et de Résident supérieur, les postes les plus importants de l'Indochine, en Cochinchine, au Cambodge, au Laos, en Annam et au Tonkin. Je m'embarquai donc sans appréhension.

Mais, à Colombo, un télégramme m'avisa de la chute du Cabinet. Un ministère Monis venait aux affaires avec, aux Colonies, un député, M. Messimy.

A Marseille, je reçus le rapport sur les budgets locaux de l'Indochine. C'était, d'un bout à l'autre, un tissu de mensonges et de calomnies. Je fus stupéfait — on a des illusions à tout âge. — Mon premier mouvement, le bon, dont j'eus tort de me défier, fut de télégraphier à l'auteur de ce libelle diffamatoire qu'il en avait menti. Mais j'étais encore trop fonctionnaire pour en agir ainsi. Il me sembla plus correct d'opposer à la critique de parti pris la contradiction de bonne foi basée sur les faits.

M. Messimy, que je vis en arrivant, m'approuva.

En ma présence, il appela au téléphone notre ami commun, M. Eugène Étienne, ancien ministre, à ce moment au Palais-Bourbon.

— Allo! Klobukowski est dans mon cabinet. Il veut être entendu par la Commission du Budget. Il a raison. Il faut en finir avec ce..... qui nous..... (Ici quelques mots qui

1. Décédé le 12 janvier 1931.

m'auraient choqué s'ils n'avaient exprimé, à l'égard du rapporteur, un blâme énergique). Je conseille à Klobukowski de vous voir.

M. Étienne, sans me dissuader, me parut peu partisan de cette tactique. Fin limier parlementaire, il avait flairé un piège, et sans doute l'indignation téléphonique du ministre ne lui inspirait-elle qu'une médiocre confiance. Il ne se trompait pas, car, à peine entré à la Commission du Budget, je constatai l'absence du ministre des Colonies, absence qui fut commentée et interprétée comme un désaveu anticipé de ma conduite.

Deux séances furent consacrées à la réfutation du rapport qui n'était que la reproduction bâclée, — et en quel style! — des articles de la presse indochinoise dite « des monopoles » et aussi des dires et potins du « bon M. X... ».

Dès le début de mon audition, je me sentis isolé dans un milieu très spécial où j'aurais peine à faire prévaloir la simple vérité contre les assertions, si fausses qu'elles apparussent, d'un rapport parlementaire qui, chose incroyable, — je l'appris plus tard, — n'avait été ni lu ni approuvé par la Commission du Budget, dont il était censé exprimer officiellement l'opinion.

A la Commission des Affaires extérieures de la Chambre, je reçus un accueil très favorable. M. Paul Deschanel, qui la présidait, me dit en sortant :

— Vous avez pu vous apercevoir qu'ici nous n'avons pas de monsieur jouant les Fouquier-Tinville.

A la séance de la Chambre qui suivit, le rapporteur des budgets locaux renouvela en les aggravant ses diffamations que le ministre ponctua de félicitations pour « son intervention courageuse »!

M. Clemenceau me dit à ce propos :

— Vous avez été lâché par votre ministre. Mauvaise affaire. Il devait aller avec vous à la Commission du Budget. Devant la Chambre, il devait vous soutenir. Il n'a pas osé. Je l'ai rencontré au Sénat. Il guettait mon salut. Il l'attend encore.

On s'étonna devant un député de l'attitude du Ministre.

— Rien de surprenant, — dit-il. — Il avait été prévenu que, s'il prenait la défense du Gouverneur général, Jaurès monterait à la tribune!

Évidemment, c'était là une considération....

J'avais envoyé des témoins au rapporteur qui refusa de me rendre raison. A ce propos M. Clemenceau me dit :

— Je ne suis pas content de vous. Il y a des gens avec qui on ne se bat pas.

— Je ne pouvais, cependant...

— Laissez donc. Vous n'aviez rien d'autre à faire qu'à démontrer qu'on vous avait joué un tour de cochon. Vous l'aviez fait. Vous n'aviez donc qu'à en rester là. Regardez-moi! Je suis tombé sous la parole d'un homme qui, prétendant encercler l'Allemagne, n'avait rien préparé pour nous défendre et n'avait prévenu ni le ministre de la Guerre ni celui de la Marine. Après avoir dit ce que j'avais à dire, ai-je insisté? Non. On n'a plus entendu parler de moi.

— Un homme politique de votre envergure pouvait agir ainsi, mais moi, simple fonctionnaire...

— A plus forte raison deviez-vous, après avoir réfuté les attaques, dédaigner l'insulteur...

J'ai noté et je retrouve dans mes papiers la remarque que me fit M. Milliès-Lacroix, dont on connaît la haute probité et le bon sens.

— Vous n'auriez pas dû aller à la Commission du budget, — me dit-il. — Cela, c'est une gaffe. Dans les circonstances où vous étiez, vous ne pouviez qu'y être étranglé. Ce n'est pas à vous qu'on en avait, mais au ministère Clemenceau qui vous avait envoyé en Indochine avec l'instruction de supprimer les monopoles. Il y avait là un piège, et vous y êtes tombé. Dommage!

Pour en finir avec cet épisode de ma vie administrative et donner une idée de la dose de philosophie dont doit être cuirassé un fonctionnaire colonial sous la Troisième République, il me faut mentionner qu'après les incidents que je viens de rappeler, j'adressai, le 15 avril 1911 (j'en ai le double), une lettre au ministre des Colonies faisant observer que, ma défense ayant été étouffée, j'avais le devoir de reprendre un à un les griefs énumérés dans l'attaque. Je terminais ainsi :

Il importe pour le bon renom de l'avenir de l'Indochine que, visée depuis deux ans par une coalition de rancunes tenaces et d'appétits déçus, notre administration probe et consciencieuse, adversaire irré-

ductible des privilèges et, peut-être pour cela, diffamée sans mesure, ne soit pas condamnée sans avoir été entendue, dans les conditions mêmes où elle a été attaquée.

Je demandais, en conséquence, que, les critiques dirigées contre l'administration de l'Indochine ayant reçu le plus large publicité, il en fût fait de même pour la réponse, qui, en toute équité, devait être publiée au *Journal officiel de la République* comme l'avait été le rapport sur les budgets locaux de l'Indochine.

Étonnerai-je ceux qui me liront en disant qu'il ne me fut même pas accusé réception de ce document et qu'après mon départ les monopoles furent rétablis et consolidés?

. . . . . .

LE MINISTÈRE CAILLAUX ET LE CONGO BELGE

En Belgique depuis le milieu de 1911, j'eus vent, en 1912, bien après l'affaire d'Agadir, de certaines intrigues qui se nouaient à Bruxelles à propos du Congo Belge et dont les auteurs se disaient amis du Président du Conseil, notamment M. François Deloncle, député de Cochinchine, et M. de Fondère, négociant colonial.

Il s'agissait d'obtenir du Gouvernement royal son adhésion à un projet qui ne tendait à rien moins qu'à disposer librement du droit de préemption sur le Congo, concédé éventuellement à la France, mais à titre personnel et incessible.

Je vis à Paris Maurice Herbette, directeur du Cabinet du Ministre des Affaires étrangères, et le tins au courant de ce que je savais, m'étonnant que de telles négociations fussent engagées en dehors et à l'insu de la Légation de France.

— Voudriez-vous, — me dit Herbette, — répéter au ministre ce que vous venez de me dire?

— Je viens ici pour cela.

Un instant après, j'entrai chez M. de Selves qui m'écouta fort attentivement et sans surprise.

— Je sais bien d'autres choses, — me dit-il, et, ouvrant un tiroir à droite de son bureau, il prit une liasse de papiers : — Lisez cela, et vous serez fixé.

L'Allemagne, l'Espagne et l'Italie (rien que cela!) étaient en cause.

J'appris avec stupéfaction qu'à la première, il avait été proposé l'admission à la cote de Paris des titres d'emprunt de son chemin de fer de Bagdad, la Présidence de la dette ottomane, la cession d'une île dans l'Océan Indien, le droit de préemption de la France sur le Congo belge;

Qu'à la deuxième des satisfactions étaient assurées en contre-partie de son concours dans le sens d'une entente avec l'Allemagne;

Et qu'à la troisième, en échange de son appui dans le même sens, il était promis de lever les difficultés s'opposant à son entrée dans la mer Égée...

J'en savais assez, j'en savais trop et je retournai à Bruxelles.

Un mois après, le télégraphe apportait la nouvelle de la chute du ministère Caillaux. On n'a pas oublié ce qui s'était passé.

A la séance de la Commission des Affaires extérieures du Sénat, M. Clemenceau avait posé la question suivante : M. le Ministre des Affaires étrangères peut-il nous affirmer que les négociations concernant notre politique extérieure ont toujours eu lieu par son intermédiaire?

M. Caillaux se leva pour répondre :

— Ce n'est pas à vous, M. le Président, que je pose cette question, mais à M. le Ministre des Affaires étrangères, — dit M. Clemenceau.

M. de Selves répliqua d'une manière qui parut ambiguë à M. Clemenceau, lequel en témoigna en termes vifs son mécontentement.

Le ton de la discussion s'éleva aussitôt et ce fut au milieu d'une grande agitation que la séance prit fin[1]. Le soir même le Cabinet était virtuellement renversé.

Le lendemain de cette séance mémorable, je recevais un coup de téléphone du Quai d'Orsay : le Ministre vous demande.

Je partis de suite.

— Combien je regrette, — me dit M. de Selves, — que vous n'ayez pas été près de moi ces jours-ci. J'aurais pu prévenir une discussion qui ne devait pas s'engager ainsi. Si M. Clemenceau s'était contenté de ma réponse, j'aurais donné, en Conseil des Ministres tenu sous la présidence de M. Fallières, des explications que je ne pouvais produire devant la Commission.

1. Voir la *Vie orgueilleuse de Clemenceau*, par Georges Suarès.

La crise, évidemment, se déclenchait, mais dans d'autres conditions plus favorables à l'assainissement de notre politique. Au lieu de cela...

— Mais, — interrompis-je, — pourquoi n'avoir pas prévenu M. Clemenceau?

— Je n'y ai pas manqué, ou du moins j'ai essayé, mais cette communication n'a pas été faite, et M. Clemenceau, en présence d'une réponse qui laissait entendre, sans le dire expressément, que j'avais à me plaindre de certaines interventions, a cru que je me dérobais. D'où sa sortie et la chute du Cabinet.

. . . . . .

En dépit de ses préventions contre la politique coloniale, Clemenceau dut, au moment de la guerre, reconnaître combien étaient injustifiées les critiques dont il l'avait tant de fois accablée. Surtout lorsque, responsable de la défense nationale, il vit affluer des colonies qu'il avait voulut retrancher de notre patrimoine, les matières premières qui nous faisaient défaut et les hommes. Il n'avoua jamais s'être trompé. Il lui aurait fallu, pour cela, condamner toute une partie, la plus large peut-être, de son activité politique qu'avaient souvent égarée aussi bien ses animosités féroces que ses « béguins » exagérés.

D'esprit lucide et d'une logique tranchante, il forçait la conviction par une sorte de magnétisme du verbe et du geste; mais, extraordinairement impulsif, il subissait à son tour les entraînements d'un tempérament trop ardent qui ne se trouvait à l'aise que dans une atmosphère de lutte.

Lorsqu'il lui plaisait d'être aimable, il n'y avait pas d'homme plus séduisant. Il pouvait être également aussi désagréable que possible. Cela dépendait de l'heure, du moment, de l'état de son estomac. « Se dominer soi-même! » Combien de fois n'a-t-il pas dit et écrit cette sage formule. C'était sa grande préoccupation, car, sur ce point, il sentait sa faiblesse. On ne saurait dire qu'il a souvent réalisé cette maîtrise qu'en toute sincérité, il recommandait aux autres.

Je connais telles injustices que, vis-à-vis de soi, il se reprochait; mais, l'instant d'après, secouant l'épaule comme pour se débarrasser d'un fardeau gênant, il reprenait, sans s'abandonner aux regrets, sans s'arrêter à des appréhensions, sa

marche en avant. La vie pour lui était un duel dont l'issue était au plus fort. Comme sur le terrain, où, vingt fois, il s'était précipité contre un adversaire, tout son être tendu, il avait foncé dans la politique, indifférent aux risques, se donnant tout entier à l'action avec cette confiance en soi qui lui faisait dire : « Tant que je puis écrire, tant que je puis parler, et si je crois avoir raison, je me considère comme invincible. »

C'est vrai, c'était une force irrésistible cet homme que dirigeait une volonté opiniâtre et sans frein. Quels résultats n'eût-il pas obtenu s'il avait pu discipliner ses dons merveilleux! Mais n'aurait-il pas cessé d'être lui-même, d'être Clemenceau, s'il avait su dompter sa spontanéité dominatrice et marquée d'un personnalisme si aigu?

Il tenait en grande faveur notre cadre d'officiers, et convenait que beaucoup d'entre eux avaient trouvé aux colonies l'occasion d'augmenter leur endurance et leur valeur professionnelle, mais il lui manquait, pour être en état de les bien apprécier, d'avoir vécu avec eux, de leur vie patiente et méditative, école d'observation réfléchie et d'énergie s'exercant au moment opportun, où un Joffre par exemple avait puisé l'une de ses vertus : savoir attendre.

Voici un fait qui illustrera ma pensée mieux que tous commentaires :

Dans le commencement du mois d'août 1915, le général Foch me reçut à déjeuner à son quartier général de Cagny, près d'Amiens[1]. J'eus plaisir à l'entendre parler avec admiration du généralissime, dont il considérait la présence à la tête de nos armées comme indispensable :

— Pas un de nous, — disait-il avec force, — n'est de taille à le remplacer, et sa disparition, pour une cause quelconque, serait un désastre.

Et, se tournant vers le colonel Weygand :

— Ce qu'il y a de remarquable, c'est son cran. Nous l'avons vu, vous vous rappelez, lorsque, nous ayant réunis, il décida la reprise d'offensive, le 6 septembre.

Au moment où je prenais congé :

— Où allez-vous, maintenant? — me demanda-t-il.

Je répondis :

1. *Souvenirs de Belgique.* Bruxelles. Ed. L'éventail, 44, rue d'Aremberg.

— Je retourne à mon poste, au Havre.

— Non. Allez plutôt à Chantilly voir le général Joffre. Dites-lui de ma part qu'on veut lui enlever son commandement et que tout un travail se fait dans ce but. Il est urgent qu'il en soit averti.

Je me rendis à Paris. En passant, je m'arrêtai un instant au Ministère des Affaires étrangères, dans le bureau d'un collègue.

Tandis que j'écrivais une lettre, sur un coin de table, tournant le dos à la porte, j'entendis entrer un visiteur qui, après les banalités d'usage, dit ceci :

— Oui, mon cher; nous aurons bientôt de grands changements. Il ne pourra pas rester. Nous venons de lui enlever un officier auquel il tient beaucoup; d'autres suivront.

Et il ajouta quelques mots dans lesquels je perçus le nom du général Joffre.

Il me parut difficile de garder plus longtemps l'incognito. Je me levai et me trouvai en présence d'un monsieur fort bien, d'ailleurs, en tenue civile. Mon ami fit les présentations :

— M. X..., sous-intendant à l'État-major particulier du Ministre de la Guerre.

Je m'excusai d'avoir, à mon insu, entendu leur conversation :

— Si j'ai bien compris, — dis-je, — il serait question du départ probable du général en chef.

— En effet, — répondit M. X... — Il est grand temps de changer de tactique et de ne plus piétiner.

— Par qui, — questionnai-je, — pensez-vous que le général Joffre pourrait être remplacé?

M. X... hésita, et, répondant évasivement :

— Nous avons l'homme qu'il faut, et soyez assuré que sous une nouvelle direction la conduite des opérations va prendre une autre tournure.

Je me permis quelques objections :

— Un changement de commandement en pleine guerre ne serait-il pas mal vu par l'armée, par le pays même et par les Alliés qui ont confiance dans le général Joffre? L'ennemi lui-même ne tirerait-il pas parti du trouble que provoquerait inévitablement cette modification profonde survenant à l'improviste?

L'attitude de M. X... s'était modifiée. Il voyait un contra-

dicteur où, au début, il avait cru rencontrer quelqu'un de son avis. Visiblement il regrettait d'avoir trop parlé. Dans son regard surpris, je distinguai de la méfiance. Il regarda également mon ami qui souriait et, tout à coup, comme s'il avait frôlé un nid de guêpes, il balbutia quelques mots et après de rapides salutations, il sortit précipitamment.

— Eh bien! — me dit alors mon ami, très amusé par cette scène, — vous n'avez pas perdu votre temps. Avouez qu'on apprend dans mon bureau des choses intéressantes.

— Très intéressantes. Mais quelle est exactement la situation de cet intendant, qui dispose avec autant d'aisance du commandement des armées?

— C'est l'officier de confiance du général Galliéni.

Une heure après j'étais à Chantilly. J'informai le général Joffre de ce que m'avait chargé de lui dire le général Foch et aussi de ce que je venais d'entendre au quai d'Orsay.

Le général Joffre avait pâli et d'une voix basse, où se devinait une émotion contenue :

— Ah! Galliéni fait cela! Et pourtant il me serre la main!

CLEMENCEAU ET LE GÉNÉRAL JOFFRE

L'incident que je viens de rapporter n'était qu'un premier symptôme de la campagne sourde d'abord, vive et même violente ensuite, qui se manifesta contre le haut commandement au cours des années 1915 et 1916.

La période d'accalmie relative qui avait suivi la bataille de la Marne, période de ce qu'on appela la stabilisation du front et la guerre des tranchées, offrait un champ facile à la critique des impatients de l'arrière. « Pourvu qu'ils tiennent », disait un célèbre dessin de Forain.

Il faut convenir que, pour beaucoup, cette attitude expectante, dont la fin n'apparaissait pas, avait, à la longue, quelque chose d'angoissant. Bien peu, sauf sur le front, comprenaient que, dans l'attente de la reconstitution de nos effectifs et de notre matériel et de la venue de l'extérieur des renforts escomptés, la patience était la vertu indispensable, et que la victoire, comme on l'avait dit souvent, appartiendrait à celui qui aurait tenu un quart d'heure de plus.

Dans la presse, se faisaient jour des attaques préjudiciables

à la discipline et, par suite, démoralisantes, que la censure n'arrivait pas toujours à restreindre.

Je lisais avec peine des articles du grand patriote Clemenceau contre un chef militaire d'un mérite transcendant, et, dans l'intérêt de la défense nationale, je déplorais que ces deux éminentes personnalités, ces deux forces, fussent séparées au lieu d'être unies. Les choses en vinrent à ce point qu'au début de novembre 1916, je crus remplir un devoir en demandant à M. Clemenceau, auprès de qui j'avais assez facilement accès, les raisons de son animosité contre le généralissime. Il était, à ce moment, succédant à M. de Freycinet, président de la Commission de l'Armée du Sénat.

— Ce que je lui reproche, — me dit-il, — c'est sa manière de comprendre et de faire la guerre. Combien de temps durera son grignotage[1]? Et puis, comprend-on ce général en chef qui attend tout des événements!

J'objectai que c'était grâce à cette tactique qu'on avait évité les pires malheurs; que le grand mérite de Joffre était d'avoir gardé son sang-froid après les événements de Charleroi du 22 août; d'avoir ordonné méthodiquement une retraite défensive, tout en préparant (ses instructions du 25 août 1914 en font foi) le retour offensif de nos armées et le redressement invraisemblable de la Marne qu'il a poussé aussi loin et aussi vigoureusement que ses moyens matériels le lui ont permis.

— Songez, monsieur le Président, qu'au premier jour, les Français étaient *seuls* et qu'ils ont supporté *seuls* le choc de l'invasion; c'est grâce au sang-froid, à « l'estomac » du généralissime, à la vaillance de ses lieutenants et de nos troupes qu'elle a pu être enrayée. Il a su attendre... attendre la reconstitution de notre armée, de nos stocks de munitions et de matériel, et l'arrivée des renforts venant d'Angleterre.

M. Clemenceau m'écouta plus patiemment que je ne m'y attendais.

— Vous ne me persuadrez pas que « votre » Joffre ait fait et fasse tout ce qu'il faut. Que je le voie et je le lui dirai. Mais il se garde bien de me rendre la visite que je lui ai faite et qu'il me doit. Il est bien allé voir Freycinet, il peut bien, il me semble, venir voir Clemenceau.

1. Un mot que le maréchal Joffre a déclaré n'avoir jamais prononcé.

— Certes. Me permettez-vous de le lui dire?

— Oui.

Je vis le Général.

— C'est vrai, — me dit-il, — je dois une visite à M. Clemenceau, président de la Commission de l'Armée. C'est bien de sa faute si je ne la lui ai pas déjà faite. Le pouvais-je, alors que, dans son journal, il m'attaque, il critique mes actes, provoque l'indiscipline et dit pis que pendre du Président de la République et du Gouvernement? J'aurais eu l'air vraiment de lui demander grâce! Cependant, puisqu'il exprime le désir de me voir, j'irai.

M. Clemenceau m'avait indiqué que je le retrouverais au Sénat. Il était, en effet, lorsque j'y vins, à la Commission de l'Armée. Ayant rencontré, au bas de l'ascenseur, mon ami, M. le sénateur Flandin, je lui demandai de bien vouloir se charger pour le Président d'un mot que j'écrivis dans la salle d'attente du premier étage et ainsi conçu : « La visite aura lieu chez vous, tel jour, telle heure. »

Sur ce billet même, M. Clemenceau écrivit : « C'est entendu »; et il répétait le jour du rendez-vous, mais se trompait sur l'heure.

Sachant le rencontrer vers dix-huit heures, le même jour, rue Taitbout, à son journal, je m'y rendis. Je fus reçu immédiatement.

— Très bien, — me dit M. Clemenceau, — je l'attendrai, et prévenez-le que je vais lui servir un formidable paquet.

Je me permis de lui dire que j'augurais bien de cet entretien.

— Mais, je vous en prie, M. le Président, considérez qu'il n'existe entre vous et le général Joffre qu'une différence de tempérament qui ne devrait pas vous indisposer contre lui. Il est aussi calme que vous êtes vif. Il ne répond pas du tac au tac, ce n'est pas dans sa manière. Rien ne le trouble ni ne l'émeut; c'est à cela qu'il doit sa maîtrise. En présence d'une bonne nouvelle ou d'une mauvaise, il reste le même, ne bronche pas, mais son cerveau retient, étudie, juge et décide. Au point de vue politique, c'est un homme de votre école, un bon républicain, un citoyen modèle. Ne lui parlez pas, je vous en prie, comme à un adversaire. Vous êtes, pardonnez-moi de vous le dire, souvent déconcertant, même pour ceux, dont je

suis, que vous traitez avec bienveillance. Si je me prends pour exemple, c'est que je ne suis jamais sûr, quand je vous aborde, de la façon dont vous me répondrez.

M. Clemenceau m'avait laissé parler, ramassé dans son fauteuil, comme prêt à bondir, le regard dur et fixe. J'ai cru un instant qu'il allait se fâcher. Tout au contraire ses traits se détendirent.

— Que voulez-vous? — dit-il. — Il faut me prendre tel que je suis. Je suis un hystérique...

Et comme j'esquissais un geste :

— C'est comme cela, — continua-t-il. — Parfois, la nuit, je me réveille en sursaut... La boule, vous savez, la boule de l'hystérique, je l'ai... Elle va, elle vient, et impossible de me rendormir.

— Alors que faites-vous?

— J'avale un grand verre d'eau et ça passe...

Et, s'interrompant brusquement :

— Voyez le général et dites-lui, je vous le répète, qu'il peut s'attendre à un fameux paquet.

Je vis le général Joffre.

— Croyez bien, — me dit-il, — qu'il ne résultera rien de cette visite. Je connais M. Clemenceau beaucoup mieux qu'il ne me connaît. Déjà des amis communs lui ont spontanément parlé comme vous venez de le faire. Il a suspendu ses critiques un instant, mais peu de temps après il recommençait. Cette fois-ci il en sera de même : j'irai le voir. Le Président de la République, que j'ai prévenu, ne voit aucun inconvénient à cette visite et même il m'y engage.

L'entretien eut lieu où deux méthodes se sont affrontées, où deux tempéraments se heurtèrent, l'un prime-sautier, tout d'une pièce, de réactions soudaines, instantanées, si je puis dire; l'autre calme, reposé, sans réflexe apparent.

M. Clemenceau que je vis rue Franklin me dit :

— J'ai longuement conféré avec le général. Je lui ai dit tout ce que j'avais sur le cœur. Il restait impassible. Ça n'a pas eu l'air de le toucher beaucoup. Il est en bois. Au demeurant, c'est le plus honnête homme du monde et je lui confierais la République les yeux fermés. Mais je persiste à penser que, comme général, il n'est pas l'homme de la situation. A ce qu'on

lui dit, il ne répond rien. Ah! cependant, si. Il m'a répliqué : « Je ne peux pourtant pas vous communiquer mes plans... » Ses plans!...

— Me permettrez-vous de vous dire, M. le Président, que votre appréciation sur le général est un peu sommaire? Le général Foch ne pense pas comme vous. Il me disait récemment que, si le général Joffre disparaissait, ce serait un désastre et que personne n'était de taille à le remplacer.

— Parbleu, — s'écria M. Clemenceau, — si vous voyiez Castelnau, il vous tiendrait le même langage, parce que l'un craint que Foch ne remplace Joffre et l'autre que ce soit Castelnau.

Il me tardait de connaître l'impression du généralissime.

— M. Clemenceau ne m'a rien dit de sensationnel. Le « formidable paquet » s'est réduit à peu de chose : un nouvel article de l'*Homme Libre*. Il voudrait que je le consulte sur ce que je veux faire et que je lui communique mes plans. Comme si c'était possible!... A ce propos, il a ajouté (ceci vous fera plaisir) : « Nous avons une liaison possible par Klobukowski en qui tous deux nous avons confiance. »

J'interrompis :

— Cette suggestion m'honore, mais voilà un rôle qui ne me conviendrait guère.

— En résumé, — continua le général, — tout s'est passé convenablement, même amicalement. Mais cela ne servira de rien et les attaques recommenceront avant peu.

En effet...

Pour moi qui, à bien des points de vue, considère M. Clemenceau comme un surhomme, j'ai toujours estimé que c'est, de la part de cet être prestigieux, une faiblesse inconcevable d'avoir été injuste vis-à-vis du maréchal Joffre et d'avoir méconnu son grand caractère. Il semble, à lire son dernier livre dont tant de pages sont d'une si noble et si sereine inspiration, que la vraie guerre date seulement du jour où, lui, Clemenceau, en a pris la direction.

Et, cependant, sans la victoire de la Marne, un Foch aurait-il pu surgir ou même un Clemenceau?

A. KLOBUKOWSKI

LES RELIGIONS FÉTICHISTES DE L'AFRIQUE NOIRE[1]

Il nous faut, pour commencer, renier notre titre. Ce vieux mot de « fétichisme », mis en circulation au XVIIIe siècle par le président de Brosses, reste commode; il oppose assez nettement, dans l'esprit du grand public, ce fourmillement de petites religions panthéistes qui peuplent l'Afrique noire aux fortes constructions unitaires du Christianisme, de l'Islamisme ou du Bouddhisme; mais on sait aujourd'hui qu'il est trompeur au possible.

Il implique l'adoration d'une image pour elle-même; il exprime l'idolâtrie dans sa forme la plus accusée, il laisse entendre que les populations fétichistes n'ont aucune idée du suprasensible et que leur capacité religieuse se limite aux contours d'un objet matériel. Reconnaissons, au demeurant, qu'il a pour lui bien des apparences : en dehors des régions islamisées, il n'est guère de groupements africains sans « fétiches », sans statues de divinités plus ou moins symboliques, et « faire fétiche », c'est-à-dire lier les volontés surnaturelles par des sacrifices ou des pratiques minutieuses, est d'usage courant; il est certain, d'autre part, que nombre de fidèles ne voient pas au delà du symbole et s'adressent à lui non point comme à l'incarnation d'une puissance, mais comme à une puissance réelle et indépendante, — ce qui, n'est peut-être pas tout à fait spécial aux sectateurs du fétichisme.

1. L'article que nous publions ici appartient à la série d'études sur la situation actuelle des religions dans le Monde, dont nous avons entrepris la publication. Voir dans la livraison du 1er janvier 1928, *le Catholicisme romain*, par le R. P. Yves de la Brière; le 1er mai 1928, *la Religion orthodoxe en Russie*, par Charles Quénet; le 15 mars 1929, *le Bouddhisme*, par J. Przyluski; le 15 juillet 1929, *la Situation actuelle de l'Islam*, par Louis Massignon; le 15 mai 1930, *le Protestantisme dans le Monde*, par le pasteur John Viénot; le 1er juillet 1930, *Où en est le Judaïsme*, par le rabbin Maurice Liber; le 1er mars 1931, *le Parsisme*, par E. Benvéniste (N. D. L. R.).

Mais, pour peu qu'on pénètre au cœur de ces religions obscures, on ne tarde guère à s'apercevoir qu'elles sont, dans leur essence, fort éloignées de la pure idolâtrie. Le fétiche n'est vraiment que le support et le truchement de forces surnaturelles, qui existent en dehors de lui et qui lui survivent quand il vient à disparaître; on rencontre des fétiches abandonnés, parce que l'esprit qu'ils incarnaient s'est retiré d'eux ou que le féticheur qui les utilisait est mort : ils n'ont, en somme, nulle valeur par eux-mêmes.

Aussi a-t-on à peu près renoncé, dans les milieux africanistes, à se servir de ce terme insidieux. Le regretté Maurice Delafosse, l'homme du monde qui sans doute a vu le plus clair dans ce genre de questions, l'a remplacé par « animisme », indiquant par là que les religions de l'Afrique noire sont avant tout intéressées par le culte des esprits. M. Jules Brévié qui, depuis quelques mois, est gouverneur général de l'Afrique occidentale française et qui, depuis 1923, est l'auteur d'un fort beau livre intitulé *Islanisme contre Naturisme au Soudan français*, propose, après M. Réville, « naturisme », en partant de ce double fait que les populations non islamisées de l'Afrique noire demeurent relativement voisines de l'état de nature et qu'elles rapportent à l'homme la nature tout entière.

Animisme, naturisme, — les deux mots se valent. Ils offrent tous les deux l'avantage de restituer aux religions africaines leur tendance exacte, ce qui ne laisse pas d'être fort important.

***

Il y a donc un dogme animiste, et ce n'est pas là, autant qu'on serait tenté de le penser, forcer les termes. Il est vrai que nous ne trouvons ici rien qui, de près ou de loin, ressemble à une « église », ni même à une doctrine : les « variations » de l'animisme africain sont innombrables; par surcroît, les croyances de chaque groupement ne sont pas tout à fait immobiles; mais partout, et sans le moindre effort d'interprétation, on constate les mêmes croyances générales, qui attestent, entre autres témoignages, la persistante unité morale de la race noire.

Notons aussi que ce dogme n'est pas inclus dans des livres

révélés, — ce qui le rend malaisément accessible à nos recherches et lui a valu de passer longtemps à nos yeux pour amorphe et réduit à quelques affirmations saugrenues; mais il ne suit pas de là qu'il reste livré à la fantaisie des individus ou des chapelles : il est inscrit, comme sur l'airain, dans la mémoire merveilleusement fidèle des prêtres, des devins, des griots, des féticheurs, des multiples personnages qui jouent un rôle social ou religieux dans ces sociétés où la religion enveloppe tous les actes, et comme, le temps aidant, la confiance a fini par s'établir un peu partout entre le noir et les Européens de qualité, ce n'est plus une entreprise absurde qu'essayer de le ramener à quelques traits essentiels.

Fait assez inattendu, il est comme traversé d'un souffle de monothéisme, d'un souffle, il est vrai, qui s'arrête court. Il semble, en effet, jusqu'à plus ample informé, que tous les groupements aient la notion, plus ou moins confuse, d'un Dieu unique qui, directement ou non, a créé le monde. Son nom se retrouve dans tous les dialectes, avec deux racines dominantes, dont l'une (mba) signifierait créer, façonner (Ngambé, Nzambi, Nzame, Mbumbi, etc...), et l'autre (eza), puissance, autorité (Leza, Redja, Mwigezi, etc...). Mais son rôle se borne à l'acte initial de création; il a cessé une fois pour toutes de s'occuper des affaires humaines : la providence n'est pas son fait.

On comprend que cette indifférence détourne de lui les pensées des hommes. Sa personnalité reste imprécise, les quelques traditions qui tournent autour de son existence sont pauvres et fumeuses, on ne célèbre guère de cérémonies en son honneur, on ne lui élève pas de statues, on ne lui adresse pas de prières. C'est tout au plus si son nom apparaît dans certaines formules de souhaits, de serments ou de lamentations. Comme le remarque Maurice Delafosse, il s'agit là, en somme, d'une croyance d'ordre cosmogonique plutôt que d'ordre religieux.

Singulière conception, en tout cas, et qui prête aux hypothèses psychologiques les plus diverses. Faut-il y voir une influence du monothéisme islamique, qui s'est heurtée au bloc des croyances animistes et qui est demeurée toute superficielle, incomplète, abstraite et sans vie? Mais les régions

où elle est le plus nette, — les fourrés de la forêt dense, — sont précisément celles où l'Islam n'a pas du tout pénétré. Serait-elle, au contraire, le résidu d'une idée plus forte et plus franche, le témoin d'une religion originelle, progressivement anémiée dans une atmosphère de magie? C'est peu probable, et nul autre fait ne vient à l'appui d'une telle supposition. Pour sortir d'embarras, le R. P. Briault, qui a publié récemment un petit ouvrage, riche de substance, sur *le Polythéisme et le Fétichisme*, recourt à des nuances de sentiment qui élèveraient sensiblement le niveau moral de l'animisme africain : « Au rebours des esprits et des mânes qu'on peut appeler ou influencer par les pratiques de la magie, par des incantations et des conjurations, écrit-il, Dieu ne se prête à aucune contrainte humaine. Le sacrifice qu'on lui fait parfois est respectueux de son souverain vouloir, et l'acte par lequel le primitif va vers lui subordonne l'intérêt et le profit à un sentiment voisin de ce que nous appelons piété. » Peut-être convient-il d'être moins généreux et de regarder cette ébauche d'Être suprême comme le résultat d'un élan intellectuel à qui les forces ont manqué, comme la preuve d'une certaine infirmité de pensée, comme la marque d'une pauvre âme asservie aux caprices d'une nature féroce.

***

Cette nature, c'est uniquement par les esprits qu'elle assure son règne.

Esprits des phénomènes physiques, du ciel, des eaux, des plantes, des animaux, esprits des morts, — il semble bien qu'il y ait là, aux yeux des noirs d'Afrique, un type commun, et que tous soient au même titre des émanations et des agents de la divinité supérieure, revêtus une fois pour toutes de sa puissance et composés des mêmes éléments.

Nous touchons ici, on le devine, au point le plus délicat de cette analyse. Encore que nos informateurs indigènes soient en général plus entraînés qu'on ne pense à ce genre de spéculations et que tel vieux devin du Dahomey ou tel féticheur du Gabon soit fort capable de manier un vocabu-

laire psychologique de sa façon, on ne peut manquer de tenir compte de l'abîme qui sépare leurs habitudes de pensée des nôtres, et la moindre prudence interdit de fonder, sur de prétendues analogies, des systèmes trop arrêtés. Tout concorde, cependant, pour nous permettre de distinguer en chaque esprit deux forces, qui ont leur nom dans les différents dialectes. L'une est quelque chose comme un souffle vital, qui anime les êtres, mais qui n'a par elle-même aucune personnalité. C'est une parcelle de l'énergie universelle, qui passe d'un corps à l'autre, sans garder de ses divers séjours une empreinte appréciable. Elle n'a d'autre rôle que d'assurer la durée de la vie, et c'est en ce sens seulement qu'on la ménage, comme on soigne sa santé.

L'autre constitue ce qu'on a pu appeler « un esprit dynamique ou efficient » ou encore « un double », doué d'intelligence et de volonté, maître de l'être ou de l'objet qui lui sert de représentation matérielle. Il est personnel à cet être ou à cet objet, il a ses caractères individuels bien marqués, il gouverne le souffle vital, et quand la mort survient, c'est-à-dire quand le souffle vital quitte le corps, c'est que l'esprit dynamique a été vaincu par un autre esprit plus puissant. La mort apparaît ainsi dans tous les cas comme le produit d'une intervention spirituelle et la manifestation d'une volonté extérieure; la maladie, l'accident, la vieillesse même ne sont que des causes apparentes, des causes secondes; le véritable auteur est un esprit, qui a agi de son propre mouvement ou qui s'est fait l'instrument d'un vivant.

Mais, tandis que le souffle vital, perpétuellement réincarné, ne passe jamais dans une région suprasensible, l'esprit dynamique, libéré par la mort de l'individu, va grossir le nombre des forces surnaturelles qui interviennent constamment dans la vie des hommes. Il peut arriver qu'il se réincarne, lui aussi, mais c'est là un phénomène tout accidentel. Il garde intacts sa personnalité, son caractère, ses goûts et ses passions, avec cette nuance que, débarrassé de son enveloppe charnelle et allégé du souffle vital, il acquiert une sensibilité plus affinée et une puissance infiniment plus étendue. De sorte qu'on ne peut plus se dispenser de lui rendre un culte, si l'on veut éviter ses vengeances, qui sont cruelles.

Pour agir aisément sur sa volonté, on lui destine un objet matériel, où certains rites l'amènent à résider, et cet objet matériel — statue ou plus communément assemblage d'éléments hétéroclites, fourches de bois, pierres, peaux d'animaux, etc., — c'est le « fétiche ». Le fétiche, on le voit, n'est qu'un intermédiaire passager; c'est bel et bien à l'esprit que le culte s'adresse.

***

Bien que leur nature soit commune, les esprits des forces naturelles et les esprits des ancêtres ne se confondent pas en un même culte. Les noirs d'Afrique se sentent plus proches de ceux-ci que de ceux-là; sans doute parce que le passage par l'humanité a mieux préparé les mânes à comprendre les vœux des hommes, à témoigner plus d'indulgence pour leurs faiblesses. Il est même possible que le culte des ancêtres représente le fonds originel de ces religions animistes et que le culte des forces naturelles ou, comme on dit couramment, le culte des génies, soit en grande partie adventice. C'est, du moins, un fait que le culte des génies a pris plus d'importance chez les peuplades les plus influencées par l'extérieur; chez les autres, — au cœur de la forêt dense, par exemple, — il se réduit, selon le témoignage des meilleurs observateurs, à des manifestations sporadiques et des traditions inconsistantes, et c'est le culte des morts qui retient à peu près toute la capacité religieuse des groupements. Voyons donc comment ces deux cultes s'opposent et commençons par le culte des morts, puisqu'il paraît le plus expressif des tendances profondes de l'âme collective.

L'au-delà des animistes africains — sauf quelques rares exceptions qui s'expliquent sans doute par une contamination islamique — ne comporte ni enfer, ni paradis. Nulle reddition de comptes, nulle échelle de sanctions. Les différences de traitement correspondent simplement aux distinctions sociales d'origine terrestre : les chefs restent les chefs, le culte qu'on leur rend peut se prolonger, selon leur importance, pendant le cours d'une ou deux générations, — plus longtemps même si on leur attribue un rôle déterminé de fondateurs,

d'ancêtres, de chefs de lignée, — tandis que les petites gens, les enfants, les femmes, les esclaves, les étrangers, — le « commun des morts », comme dit le R. P. Briault — tombent vite dans l'oubli et mènent outre-tombe une existence tout à fait effacée. Mais, pour tous, grands et petits, bons ou méchants, ce séjour, qui ne réserve pas de châtiments, et qui ne laisse pas non plus espérer de récompenses, est d'une effrayante monotonie : on nous dit, avec quelques variations locales, mais en termes généralement imprécis, qu'il est sans lumière ni chaleur, qu'on s'y ennuie, qu'on y éprouve les mêmes besoins que les vivants, et que les vivants seuls, trop souvent oublieux de leurs devoirs et préoccupés de leurs intérêts immédiats, peuvent satisfaire ces besoins. Par là s'explique sans doute, soit dit en passant, la rareté du suicide chez les noirs qui demeurent attachés à ces croyances : on ne connaît guère d'autre suicide, notamment chez certaines races du moyen Congo, que le suicide par vengeance, qui permet à un homme de libérer son propre esprit des entraves corporelles et de venir ainsi plus facilement à bout de ses ennemis.

Dans cet état mi-matériel, mi-spirituel, les morts ont au moins la ressource de pouvoir aider les vivants, s'ils ont à se louer d'eux, et de les persécuter, s'ils sont délaissés. Ils les aident en les conseillant par des rêves, en leur indiquant les jours favorables pour la pêche ou la chasse, en les mettant en garde contre les dangers qui les menacent, en exerçant une influence heureuse sur les phénomènes atmosphériques, etc. Ils les punissent en répandant la maladie et la mort, en venant habiter le corps de certains animaux malfaisants, en multipliant les cas de possession.

Comment les contenter? Il convient avant tout, quand il s'agit d'un mort récent, de rechercher les causes de son décès, qui, nous l'avons vu, ne sont jamais des causes naturelles, et, le cas échéant, de châtier le coupable ou d'apaiser les esprits irrités. Toutes sortes de procédés d'enquête sont prévues à cet effet : autopsie, ordalies, divination, consultation du mort lui-même, qu'on promène à travers le village et qui est censé s'incliner dans la direction du maléficient qui a « mangé » son âme, etc. Procédure qui, avant notre

intervention, aboutissait assez souvent à des meurtres rituels et qui parvient encore, de temps en temps, à retrouver sa traditionnelle férocité.

Il est non moins nécessaire de faire au disparu des funérailles scrupuleusement conformes aux rites et de lui élever un tombeau décent. Sur ce point, les coutumes varient assez fortement d'une région à l'autre : pourtant, elles offrent toutes ce caractère commun de prévoir les besoins matériels du mort (aliments, armes et outils, etc.) et de préparer la transformation de l'homme en esprit.

Mais tout cela ne représente que les obligations immédiates : le culte des morts ne commence vraiment qu'après les funérailles, c'est-à-dire au moment où le mort, devenu esprit, peut entretenir avec sa famille ou le groupement social des relations régulières. Il consiste surtout en fêtes commémoratives, périodiques ou extraordinaires, spécialement destinées à l'âme des défunts ou consacrées aux ancêtres communs du village et de la tribu. Il ne se célèbre pas nécessairement à proximité de la tombe ou du cimetière : on admet, par exemple, que les esprits des ancêtres ont choisi pour résidence un arbre à quelque distance du village, et c'est au pied de cet arbre qu'on répand des libations, c'est à ses branches qu'on suspend des offrandes. Il dispose aussi d'autels en bois, en pierre ou en terre battue, qui se dressent dans un endroit public, s'il s'agit d'ancêtres protecteurs d'un groupement, ou s'abritent dans une partie de la case réservée à cette destination, s'il s'agit des ancêtres d'une simple famille. Souvent, l'autel supporte un reliquaire, où se trouvent les crânes des principaux défunts, des osselets, des cheveux, etc. Souvent aussi, des statuettes, dans l'ombre d'une chapelle funéraire, constituent toute une galerie d'ancêtres, gardée par une ou plusieurs autres statues qui sont accolées, la lance au poing, aux piliers de la porte.

Elles sont parfois informes, ces statuettes; mais leur défaut de ressemblance n'est que l'effet de la maladresse ou d'une excessive schématisation; tel est le cas pour les régions soudanaises, notamment, où l'art est plus dépourvu qu'ailleurs, non seulement d'habileté technique, mais de capacités réalistes. Partout où l'artisan est parvenu à dominer la matière,

on devine dans son effort une intention d'exactitude, un art de portrait, d'où l'émotion n'est pas absente, et certaines de ces figurines, — chez les Pahouins, par exemple — atteignent à la grâce émouvante d'une stèle antique. Elles sont, en tout cas, fort éloignées de ces déformations et de ces terrifiantes grimaces, à quoi des admirateurs plus enthousiastes qu'informés prétendent reconnaître le fin du fin de l'esthétique nègre.

C'est, en effet, un culte paisible et, si l'on peut dire, intime que ce culte des ancêtres. Même dans les régions où il prend le plus d'éclat, il n'est pas volontiers bruyant ni désordonné. Il use peu des chants et des danses; il préfère les agapes, qui sans doute tournent parfois en fâcheuses beuveries, mais qui, dans le principe, constituent une communion des vivants et des morts. Surtout, il n'intéresse qu'en de rares occasions un public étendu, il reste essentiellement familial, et c'est si vrai qu'il recourt généralement, pour la célébration de ses cérémonies, non point à des sacerdoces spécialisés, mais au père de famille lui-même.

On retrouve là un des traits les mieux marqués de l'âme nègre : son sens exceptionnel de la solidarité familiale. « Dans le monde visible, écrit fort justement Mgr Le Roy, le noir se serre autour de sa famille, qui a sur lui tous les droits; et, parvenue dans le monde invisible, cette même famille, sous forme de mânes, se perpétue dans une sorte de prolongement indéfini, qui relie les survivants au dernier mort et celui-ci à l'ancêtre primitif. » Conception à la fois misérable et touchante : dans un monde où le naturel et le surnaturel manquent également de douceur, morts et vivants se prêtent un mutuel appui, sous l'œil indifférent de la divinité.

***

Le culte des forces naturelles ou des génies est plus obscur pour nous que ce « mânisme » : d'abord parce qu'il est, dans mainte région, plus secret; ensuite parce qu'il paraît être, çà et là, en régression et ne subsiste plus qu'à l'état de survivances toutes formelles, ou bien parce qu'il est simplement surimposé au culte des ancêtres et demeure embryonnaire; peut-être, enfin, parce que beaucoup de ceux qui l'ont observé

ont succombé à la tentation de le rapprocher du polythéisme grec et, par là, ont perdu de vue son vrai sens.

On s'imagine trop volontiers que, dans ce panthéon africain, chacune des forces de la nature est représentée par un génie déterminé : le soleil, le vent, la pluie, etc... Grave erreur. L'expérience d'un homme de la savane soudanaise ou de la forêt équatoriale s'acquiert dans des conditions tout à fait différentes de la nôtre; il voit des éléments simples là où nous voyons des complexes, et inversement; il établit entre les phénomènes des relations qui nous échappent; il est noyé dans l'anthropocentrisme, il mêle continuellement le naturel et le surnaturel, et les différenciations qu'il opère dans le monde physique échappent le plus souvent à nos classements habituels. Il faut se dire, par ailleurs, que la variété des milieux naturels et l'isolement que subissent ou que s'imposent la plupart de ces peuplades, surtout dans la forêt, contribuent singulièrement à encombrer et brouiller cette mythologie.

Il apparaît, cependant, que certains de ces génies, en nombre très limité, sont communs à beaucoup de religions africaines et qu'ils occupent, en outre, une situation prépondérante. Les deux principaux sont le Ciel et la Terre. Le Ciel, divinité mâle, principe de bonté par excellence, ordonne la pluie et féconde le monde entier, mais il règne d'un peu haut, — de si haut que la pauvre imagination des noirs n'est point parvenue à lui donner une forme bien arrêtée. La Terre, divinité femelle, incarne à la fois la maternité, qui est liée dans l'âme des noirs à leur sentiment de la famille, et la fécondité, qui intéresse leurs préoccupations agricoles, et elle opère ainsi une sorte de liaison entre le culte des génies proprement dits et le culte des ancêtres; elle intervient dans la plupart des actes de la vie sociale, elle confère au sol un caractère divin, qui interdit les achats, les usurpations brutales, la propriété véritable, et ne permet, en principe, qu'une possession subordonnée à des rites compliqués; ainsi mêlée à la vie des hommes, elle prend une figure assez nettement dessinée, elle passe généralement pour difficile et sévère, elle est, notamment chez les Mossi, la grande divinité moralisatrice, justicière et vengeresse, l'ennemie inflexible des

parjures, elle dispose de châtiments redoutables, sécheresse, sauterelles, épidémies, épizooties, etc., et nul sacrifice n'est trop coûteux pour l'apaiser.

C'est de l'union de ces deux divinités que sont nées, semble-t-il, la plupart des autres. L'aîné de leurs enfants, en particulier, se retrouve sous le nom de Komo ou Koma chez toutes les tribus Mandés, sous le nom de Do chez les Senoufo, les Agni, Ashanti, etc.; participant à la fois de la nature mâle et de la nature femelle, il résume en sa personne les forces essentielles de la nature et prend en certaines régions une si large place qu'il crée comme une ébauche de monothéisme.

Dans son ombre s'agitent des génies d'importance toute locale, et d'existence plus ou moins durable : ceux des montagnes et des cavernes, ceux des rivières, qui entraînent les imprudents dans leur domaine aquatique et les réduisent en esclavage, ceux de la mer, qui sont les maîtres des poissons, ceux du tonnerre, dont les coups provoquent une mort infamante et dont les victimes sont laissées sans sépulture, le serpent arc-en-ciel, qui, en rampant, a creusé les vallées, le nain Wokolo des Bambara, noir et velu, dont on n'évite les flèches mortelles qu'en le saluant bien bas ou en lui sautant à la gorge, etc., etc. Citons encore les génies du lieu, qui protègent le pays, le village, la maison, les différentes parties de la maison, et les génies personnels à l'individu, qui naissent et disparaissent avec lui.

Si longue que cette liste puisse paraître, la variété des génies n'est pas infinie. Ils se ramènent à quelques types, faciles à reconnaître sous les divers attributs dont ils sont revêtus selon les régions. Surtout, ils sont de pouvoir et de rayonnement fort inégaux; certains d'entre eux n'ont guère que le nom, ils ne comptent pas auprès des génies centraux. Gardons-nous de croire, enfin, que tous les éléments naturels ont acquis dans l'Afrique noire une existence religieuse : il est curieux de constater, par exemple, que le Soleil et le Feu, dont les cultes ont laissé des traces en de nombreux points du pays, ne semblent aujourd'hui être l'objet d'aucun rite.

Malgré tout, ces relations avec les forces de la nature sont autrement difficiles que les relations avec les mânes. Les

génies sont, si l'on peut dire, d'une psychologie plus complexe et moins connue que les esprits des ancêtres; ils sont, dans l'ensemble, plus redoutables, et leurs actes intéressent la collectivité plus fréquemment que l'individu. Le père de famille n'y suffit plus : elles exigent l'organisation d'un sacerdoce permanent et spécialisé, l'entretien d'un véritable clergé.

Elles demandent aussi d'autres temples que l'habitation familiale : des bois sacrés ou des clairières dans la forêt, avec une enceinte de terre ou de branchages, quelques cases, des autels pour les sacrifices. C'est là que se dressent les fétiches : simples symboles où se combinent, sans aucun sens pour notre intelligence, les troncs fourchus, les boules assemblées, les cornes, les récipients, etc.; monticules vaguement anthropomorphes; statues humaines, animales ou composites, de formes plus arrêtées, mais assez peu nombreuses, représentant les génies les plus importants, comme le Ciel, la Terre, et le Fils aîné du Ciel et de la Terre.

Toujours pour les mêmes raisons de complexité et d'intérêt collectif, ce culte impose aux simples fidèles la nécessité d'une éducation religieuse, qui, dans la plupart des religions animistes, est étrangement poussée. Sait-on bien que ces sociétés, qui si longtemps nous ont paru informes, entretiennent de véritables écoles, abritées des regards, dans un coin de brousse ou de forêt, et que le cycle d'études, coupé à périodes fixes par des épreuves d'initiation, — nous dirions par des examens, — peut compter jusqu'à dix-huit années? Des prêtres, des vieillards du village, des moniteurs pris dans les classes supérieures y enseignent, généralement dans la soirée, les mystères de la religion, les danses rituelles, la musique sacrée, une langue secrète; ils entraînent les néophytes à l'endurance physique, les astreignent à la plus rigoureuse discipline. En maint endroit, dans le Bas-Dahomey, par exemple, une éducation analogue est réservée aux filles.

Quelles sont donc l'inspiration de ces croyances et l'intention profonde de ces pratiques? Elles proviennent probablement de cette autre tendance de l'âme noire, qui fait pendant au sentiment familial : les goûts ruraux, la préférence pour les occupations agricoles. La nature des génies, le choix de

leurs attributs, le détail et la saison des fêtes, semblent bien indiquer que nous sommes en présence d'un culte agraire. Il se trouve, par ailleurs, que ce culte des forces naturelles est peu accentué dans la forêt dense, — zone de chasse ou de simple récolte, — tandis qu'il prend tout son caractère dans la plupart des régions de savane, où la culture et l'élevage sédentaires accaparent l'activité des populations. Contre tant de menaces qui chargent le ciel inclément de l'Afrique intertropicale, il s'agit de protéger le pauvre « lougan » de mil ou de manioc; des génies, dont la capricieuse férocité se joue de la vie des paysans noirs, il faut obtenir qu'ils ne sèment pas à plaisir la misère et la faim : « Dieu, dit fort simplement une prière mossi, accepte une poule, et toi, aide-moi, afin que je jouisse de la santé, ainsi que mes femmes et mes enfants et toute ma maisonnée; et toi, aide-moi, afin que j'aie une récolte abondante. »

***

Telle est, dans son essence, la religion des noirs animistes. Mais on donnerait d'elle une image bien fausse, si l'on ne signalait tout ce qu'y ajoute la magie. Magie et religion sont ici mêlées au point de se confondre souvent; sorciers et féticheurs sont si voisins qu'il est fort malaisé de les distinguer.

La magie des noirs s'adresse, en principe, aux mêmes puissances que la religion; mais, tandis que la religion recherche leur protection par des moyens avoués et dans l'intérêt du groupement, la magie prétend leur imposer la volonté des hommes, et en vue de fins surtout individuelles. Délimitation assez théorique, il faut en convenir, et que l'esprit des fidèles n'aperçoit guère.

Les moindres manifestations de la magie consistent dans la fabrication des amulettes ou talismans, — ces « grigris » défensifs ou offensifs, innocents ou maléficients, dont aucun peuple ne fait un usage aussi abondant, — dans les pratiques, infiniment variées, de divination, dans la multiplication des interdits qui pèsent sur les individus ou les groupements et qui gênent d'invraisemblable façon tous les mouvements de la vie indigène. Le mal ne serait qu'à demi grave,

si cette science n'était prête à toutes les besognes et ne versait à tout bout de champ dans les entreprises criminelles : c'est de la magie que relèvent les jeteurs de sorts, les spécialistes de l'envoûtement, les « mangeurs d'âmes », les hommes-panthères ou les hommes-hyènes, — toute cette sombre armée de thaumaturges, plus malins que déments, qui entretient dans la terreur l'âme de l'Afrique.

Mais la magie, dans l'Afrique noire, ne se limite pas à des exercices isolés de sorcellerie : en ces pays, où la nature, même sous son aspect le plus généreux, est une dure marâtre, elle puise dans l'inquiétude des hommes une force d'expansion singulière, elle emprunte à leur instinct grégaire, à leur besoin d'association, des formes collectives dont l'ampleur surprend; elle est à l'origine de ces sociétés secrètes qui, depuis des siècles, valent à l'Afrique une sorte d'histoire occulte.

Ces sociétés secrètes, que nous commençons, heureusement, à connaître, ne se soucient pas, en général, de propager un dogme ou une morale : elles visent des objets étroitement utilitaires, elles se proposent « d'enchaîner » une puissance déterminée, et le même individu, intéressé à la soumission de plusieurs puissances à la fois, peut appartenir à plusieurs associations.

Un magicien, par des sacrifices et des offrandes, oblige la puissance en question à se détacher de l'énergie universelle, il se lie à elle par une communion, il ne fait plus avec elle qu'un seul et même être, et il l'amène à résider dans un symbole sur lequel on puisse agir. Autour de ce symbole et du magicien, l'association, à son tour, fait un acte de communion, et de là naît une famille nouvelle, qui se superpose aux familles naturelles. Chacun des sectateurs prend un nom nouveau, il revêt pour les cérémonies un travestissement, sous lequel disparaît sa forme humaine, il porte un masque qui achève de le transfigurer, il subit des épreuves d'initiation qui lui donnent l'impression de pénétrer dans un monde surnaturel et qui l'obligent au secret absolu : en somme, il change de personnalité, il n'est plus un homme, il est une parcelle de cette puissance — Nyama, Komo, Nya, Koré, Simo, Prodji, Nkimba, etc., — dont nul profane ne verra le symbole sans s'exposer à la mort.

Quant au but précis de ces sociétés, qui sont très nombreuses, nous ne pouvons encore que le soupçonner. Il semble bien qu'elles soient surtout, comme la religion proprement dite, animées de préoccupations agraires : leurs principales cérémonies sont célébrées à l'époque des semailles et des moissons, leurs danses expriment communément l'idée de fécondité, leurs travestissements et leurs masques évoquent les animaux nuisibles de la brousse et de la forêt, qu'il faut écarter des récoltes et des troupeaux. Mais on découvre aussi, chez certaines d'entre elles, quelque chose comme une organisation de contre-sorcellerie, — un ensemble de précautions policières contre les jeteurs de sorts et les mangeurs d'âmes. A l'occasion, elles interviennent, — et de façon fort efficace, car elles sont merveilleusement disciplinées et disposent même de grosses ressources pécuniaires, — dans les mouvements politiques et sociaux, elles provoquent et soutiennent des soulèvements, et elles sont pour beaucoup dans les révolutions dynastiques qui, au cours des siècles, ont ruiné les grands empires noirs.

***

A ne retenir que ce parasitisme et les déviations du sens religieux qu'il entraîne, on risquerait de juger sévèrement l'animisme africain et de prendre pour une légitime condamnation les diatribes traditionnelles sur les « horreurs, les méfaits, le visage repoussant » du fétichisme. Ce serait là commettre une faute d'intelligence et méconnaître des valeurs humaines d'autant plus appréciables qu'elles surgissent d'une humanité écrasée sous le pire destin.

Que la magie plonge des racines profondes dans l'animisme africain et que là, plus que partout ailleurs, elle se dépense en méfaits, ce n'est pas douteux. Que la religion, même en dehors de cette emprise magique, porte en elle une forte dose de férocité et soit responsable d'actes que notre sensibilité de civilisés estime monstrueux, c'est également certain. Mais il reste, de l'aveu même des missionnaires chrétiens qui l'ont observée sans parti pris, que cette religion n'est pas un absurde assemblage de rites barbares : dans la misère de son

isolement, elle trouve le moyen de s'alimenter à des sources nobles et elle n'est pas, en dépit de quelques apparences, une religion sans morale.

Rappelons-nous, par exemple, tout ce que la famille doit de solidité au culte des morts. Voilà qui, déjà, est d'une large portée morale. Mais il y a mieux : ces rites, dont la complication tend à nous masquer le vrai sens, placent, en fin de compte, les vivants sous le contrôle permanent des morts, ils leur font redouter des sanctions que d'autres peuples mettent dans la main d'une Divinité supérieure, et des sanctions immédiates, tangibles, autrement impressionnantes, pour des âmes frustes, que la crainte d'un jugement dernier et d'un enfer lointain.

Le culte des morts a d'autres effets encore, également heureux. Si le noir, au moins dans certaines régions, n'avait à penser qu'à sa propre subsistance, il est probable qu'il se laisserait aller à la plus magnifique paresse, car l'effort lui coûte et il sait se contenter de peu. Mais les morts sont là, qui attendent des offrandes, ils se vengent cruellement si on les néglige, et c'est bien souvent pour eux, pour eux seuls, qu'on se résigne à travailler. Ce sont eux qui empêchent leurs descendants de vivre au jour le jour, ce sont eux qui sauvent la race de la démoralisante inaction et du dépérissement.

A maints indices on reconnaît, d'ailleurs, autre chose qu'une moralité latente et, pour une bonne part, inconsciente. Dans ces écoles d'initiation qu'exige le culte des forces naturelles, on prévoit, à côté de l'éducation purement rituelle, un enseignement moral en forme; on prêche aux néophytes le respect envers les vieillards, l'obéissance et l'assistance envers tous les membres du groupement, l'application au travail collectif sans intérêt personnel, et l'on ne se contente pas de leçons théoriques : à jours fixes, des équipes de jeunes gens vont réparer la toiture chez un vieillard sans enfants, piocher le champ d'un malheureux, nettoyer les abords du village, etc... Il y a là une morale sociale d'une réelle élévation, et que pourrait envier mainte société de civilisation plus avancée.

Si nous nous laissions moins aveugler par nos propres habitudes, nous pourrions aussi nous convaincre que cette morale ne se limite pas à quelques impératifs sommaires.

Elle revêt parfois des formes qui nous surprennent, mais elle est partout, elle enveloppe, comme la religion elle-même, la vie des groupements et des individus, elle est capable de scrupules fort curieux et de nuances infiniment délicates. Nous voyons ces hommes et ces femmes étaler leur nudité, et nous nous empressons de leur prêter des mœurs tout animales : quelle erreur grossière! la pudeur peut fort bien s'accommoder de l'absence de vêtement, elle peut même l'exiger, et, chez telle peuplade du Dahomey, par exemple, si les jeunes filles sont tenues de porter la poitrine découverte, c'est pour que leur pureté éclate ainsi à tous les yeux. Il suffit, au reste, de séjourner quelque temps dans l'Afrique noire pour comprendre à quel point notre écorce d'habits fausse à cet égard nos idées et pour admettre la vérité de l'histoire d'Orberose, que conta jadis Anatole France.

On nous dépeint des scènes de divination, et nous crions à l'absurde; mais regardons-y de plus près : ces vieux hommes accroupis, qui lisent dans l'eau d'une calebasse ou les jeux de cauris, ne sont pas, en général, de simples répliques de nos fakirs forains ou de nos tireuses de cartes; ce sont des sages, entraînés à la méditation, et qui se servent de leur crédit pour apaiser les querelles, pour ramener la paix dans les familles, pour maintenir l'équilibre du corps social.

Nous assistons à des danses, dont les gestes symboliques nous semblent choquants; mais examinons avec attention les visages des spectateurs ou des acteurs : ils ne rient pas, ils ne frémissent pas de désirs impurs, ils sont empreints d'une gravité religieuse.

Nous nous étonnons des multiples interdictions qui gênent la vie individuelle ou sociale, des épreuves d'initiation et des retraites sévères que s'imposent les néophytes : mais ne conviendrait-il pas plutôt d'admirer, chez ces êtres que nous croyons asservis aux jouissances matérielles, cet appétit d'ascétisme et cette aptitude à la discipline intime?

Un des missionnaires qui ont le mieux pénétré cette moralité des religions animistes, le R. P. Aupiais, a récemment rapporté, du Dahomey et de la Côte d'Ivoire, des films cinématographiques qui ont précisément pour objet de la mettre en lumière : on y trouve, avec un cérémonialisme et

des raffinements liturgiques qui dénotent un puissant travail religieux, des traces évidentes de vie intérieure et de piété sincère, — en somme, une vraie religion et, mieux encore, la force et les nuances d'une sensibilité religieuse.

Simple effet de contrainte collective et de contagion, dira-t-on, ferveur qui disparaît dans l'isolement. Est-ce bien exact? Un écrivain de talent, François Valdi, a conté, sous forme de roman, l'histoire véridique de la Femme-Antilope, que son entourage croit possédée, qui, elle-même, s'estime dangereuse pour les siens et qui, spontanément, malgré l'Européen qui veut la sauver, se donne la mort. Sacrifice personnel, dont on trouverait d'autres exemples, et qui vaut bien le sacrifice d'Iphigénie ou le sacrifice d'Isaac, pour ne parler que de ceux-là.

« A travers la morale primitive, écrit le R. P. Briault, en dépit de ses lacunes et de ses erreurs, nous sentons que nous sommes en présence d'un homme et d'une conscience. » Son de cloche assez nouveau, mais qui semble bien être la voix de la vérité.

***

Ce ne sont là que des lueurs. Nous sommes loin de connaître autant qu'il conviendrait, et surtout nous sommes loin de comprendre à fond ces religions, dont l'aspect est assez souvent horrifique. On n'aura quelque chance d'y voir clair qu'en les abordant avec sympathie, sans parti pris de ravalement, sans pharisaïsme, — en les étudiant, non comme les divagations d'une race maudite, mais comme des institutions vraiment humaines et dignes de notre intérêt. Or, il importe au plus haut point d'être renseigné sur leur compte, car elles continuent de régner sur des millions d'Africains, et notre action est, pour une bonne part, liée à la leur.

Elles occupent, en gros, la zone de la Forêt dense et la plus grande partie de la savane tropicale, — soit toute la Nigritie depuis les abords du Niger jusqu'aux confins de l'Afrique australe. On a cru, pendant longtemps, qu'elles reculaient devant l'Islam : c'est tout le contraire qui se produit. L'Islam n'a guère touché, et depuis un temps assez récent, que les

populations noires qui vivent en bordure du désert ou de la côte orientale; il s'est infiltré, surtout par l'intermédiaire d'une race commerçante, les Dioula, en quelques points des rives du Golfe de Guinée; mais le bloc nigritien lui échappe, et rien ne fait prévoir que son expansion trouve, dans un avenir prochain, des conditions plus favorables. Bien mieux, on signale, en maint endroit, des régressions de l'Islam au bénéfice des religions locales.

Au demeurant, même dans les régions où il est officiellement acclimaté, l'Islam est comme étouffé sous une végétation de croyances et de pratiques animistes, on a peine à le reconnaître, on sent qu'il n'est pas le fruit du sol et qu'il s'accorde mal avec les préférences essentielles de l'âme noire.

Quand l'animisme perd du terrain, c'est donc pour faire place soit à un rationalisme prématuré, dont on devine tous les dangers, soit aux religions chrétiennes. Le catholicisme, en particulier, a réalisé en pays animiste des conquêtes appréciables, alors qu'il n'a rien gagné sur l'Islam : il est assez fortement installé au Sénégal, dans le Sine-Saloum et en Casamance, en quelques points du Soudan et de la Guinée, dans la basse Côte d'Ivoire et le bas Dahomey, au Cameroun et au Togo, au Gabon, dans le Congo belge et français. Sans doute cette avance serait-elle plus sensible encore, si la conversion n'entraînait l'abandon de certaines coutumes, comme la polygamie : ce n'est pas tant le dogme qui résiste que l'organisation sociale liée à la religion.

En tout cas, l'animisme a cessé d'être, aux yeux des gouvernements coloniaux, ce rempart de barbarie contre lequel ils ont un moment songé à lancer l'Islam. Désormais débarrassé par nos soins de certaines pratiques sanglantes qui n'étaient pas indispensables à son existence, il apparaît, d'un point de vue moral, au moins aussi fécond que l'Islam, et, d'un point de vue pratique, plus souple, plus accueillant, plus abordable, moins figé dans son orgueil et moins propice aux dangereuses fermentations. On sait de mieux en mieux que l'Afrique pourra vivre et reprendre vigueur sans que la mort immédiate des religions animistes soit le prix nécessaire de son relèvement.

GEORGES HARDY

COURANTS INTELLECTUELS EN ALLEMAGNE

La littérature allemande a, depuis la guerre, éprouvé de lourdes pertes : Frank Wedekind, dramaturge expert en l'art de manier audacieusement la satire; Rainer Maria Rilke, Max Scheler, le plus puissant des philosophes germaniques depuis Nietzsche, Hugo von Hofmannsthal, dont les poèmes, les essais, les œuvres théâtrales, ont déjà atteint dans notre littérature au rang des classiques; Franz Kafka, romancier dont les ouvrages — le *Château*, *Amérique*, le *Procès* — ont une certaine parenté intime avec ceux de Julien Green[1].

Sauf Kafka, lequel mourut jeune, aucun d'eux n'avait beaucoup dépassé la cinquantaine. On ne saurait mesurer les richesses qu'ils ont emportées avec eux, puisqu'ils nous ont quittés en plein épanouissement de leur production. D'autre part, Gerhart Hauptmann qui fut, au début du siècle, l'écrivain et le dramaturge allemand représentatif entre tous, se trouve aujourd'hui presque effacé; il offre le spectacle tragique de l'auteur vieilli qui a dévoré ses réserves sans

1. Les œuvres de Wedekind ont paru chez Georg Muller, à Munich, ainsi que sa biographie en trois volumes par Arthur Kutscher. Pour Rilke et Hofmannsthal, cf. *la Poésie autrichienne de Hofmannsthal à Rilke*, par Geneviève Bianquis. Les Presses Universitaires, Paris. — L'une des œuvres principales de Scheler : *Das Wesen der Sympathie und ihre Formen*, a été traduite en français (la Sympathie et ses Formes).

F. Cohen à Bonn et le *Neue Geist Verlag*, Leipzig, sont les éditeurs de Scheler, Kurt Wolff, à Munich, celui des romans de Kafka,

savoir les renouveler. Lui qui fut longtemps le centre de l'attention et de nos espoirs est aujourd'hui rejeté presque en marge, et chaque œuvre nouvelle ajoute une déception de plus.

Considéré du point de vue de la jeunesse littéraire, l'éclaircissement des rangs de la « vieille » génération ne constitue pas un malheur; les avant-gardes vivent de la négation ou des polémiques dirigées contre ceux que l'on nomme les *arrivés*, les *Maîtres*.

Il est des époques littéraires nettement marquées du sceau de la jeunesse, tel le *Sturm und Drang* vers 1770 avec Gœthe, Schiller, Herder, Lenz; tel encore vers 1800 le romantisme avec les frères Schlegel, Novalis, Tiecke, Schleiermacher. La jeunesse signifiait alors la conquête, l'expression de nouveaux modes de pensée et de sensations sans que fût, pour cela, abaissé le niveau intellectuel atteint et défendu par la génération, précédente. Aujourd'hui, alors que la vieille génération se trouve si sensiblement éclaircie, on eût pu supposer que la littérature allemande serait marquée avant tout de ce même sceau de jeunesse. C'est à cela que tendent tous ses efforts, mais le succès est médiocre.

Sans doute il y a foule de jeunes auteurs; sans doute les éditeurs cherchent à coups de tam-tam et de superlatifs ridicules à attirer sur eux l'attention du public. Peine perdue. La jeunesse littéraire ne maintient pas le niveau acquis; elle a commencé par le rabaisser. Pour elle la littérature est un sport, est un jeu que l'on doit pratiquer avec un certain allant, voire avec brio, mais elle élude toute discipline sportive. Elle se flatte de récolter des lauriers sans se soumettre au sévère entraînement qui en est la condition première. Nombreux sont ceux qui écrivent romans où pièces de théâtre en prévision de la traduction américaine et du film : les possibilités d'exploitation commerciale de l'œuvre sont supputées dès l'origine, au cours même de la création et lui donnent son caractère.

Ce sont là des cas extrêmes, mais qui ont une grande importance, car c'est précisément le genre de littérature allemande qui, à l'étranger, frappe le plus, et d'après lequel on la juge tout entière. Pourtant succès rapide et action pro-

fonde sont choses bien différentes. On l'a vu de Baudelaire à Mallarmé, Proust et Gide; en Allemagne, de Nietzsche à George, — bien que, dans certains cas isolés, Valéry, Rilke, Hofmannsthal, — les deux marchent de front.

Le commerce littéraire accru, la rapidité, due aux traductions, des échanges entre nations, ont leur bon côté, mais donnent lieu à bien des malentendus. En Amérique, Emil Ludwig passe pour le plus grand auteur allemand; en Angleterre c'est Leon Feuchtwanger... En France, le jugement des connaisseurs est plus sûr et plus juste; pourtant on est surpris de la valeur représentative accordée par exemple à des noms comme ceux de Stefan Zweig ou d'Emil Ludwig[1], En Allemagne, en revanche, les romans américains de Sinclair Lewis, Upton Sinclair, Theodore Dreiser, Hergesheimer et autres, sont prisés au-dessus de leur valeur réelle. La raison en est qu'avec les méthodes de propagande moderne, les succès littéraires s'obtiennent à l'encontre de la saine critique, et qu'une partie de la critique est d'ailleurs toujours du côté du succès. Ajoutez à cela qu'en Europe certaines tendances sont en quelque sorte standardisées chez les lecteurs : la preuve en est le développement des biographies romancées, pour ne prendre que cet exemple; André Maurois est aussi lu en Allemagne que l'est en France, Emil Ludwig[2].

Ainsi l'on est pris entre deux périls : considérer comme représentative d'une nation ou bien cette sorte de littérature facilement accessible qui ne présente plus que peu de caractéristiques nationales, ou bien telle autre catégorie à ce point nationale qu'on ne la saurait comprendre sans bien posséder au préalable une quantité d'éléments : histoire, folklore, particularités sociales, caractéristiques philosophiques, religieuses ou autres, ce qui ne va pas sans un certain effort.

1. Autre exemple amusant dans cet ordre d'idées. Il y eut au début du siècle dernier un philosophe allemand du nom de Krause, élève de Schelling. Il passa sans laisser de trace et son nom même est aujourd'hui complètement oublié. Mais ses enseignements enflammèrent l'Espagne : il y est encore de nos jours en grand honneur. Là-bas existe un « Krausisme », une littérature Krausiste, une recherche Krausiste; la philosophie allemande compte en Espagne une étoile de plus que chez nous : Leibnitz, Kant, Hegel, Fichte, Schelling, Krause...

2. Il va de soi que les traductions de Maurice Dekobra et de Victor Margueritte ont également un nombre considérable de lecteurs.

La génération des aînés de notre époque est représentée par les noms de Stefan George, Rudolf Borchardt, Rudolf Alexander, Schrœder, héritiers et gardiens de la culture humaniste, des valeurs traditionnelles nationales et de la conception du poète la plus élevée et la plus digne[1]. Pour eux, l'âme d'un peuple arrive dans l'âme de ses poètes à se comprendre et à s'exprimer; elle est éveillée par la production du poète. Le poète est le lieu géométrique des idées et des sentiments les plus forts, les plus tendus. L'œuvre poétique les concilie; elle éveille chez l'homme une plus haute conscience de lui-même, de sa nature et du sens de la vie. C'est ainsi que la poésie fait descendre le lecteur plus profondément en soi et en même temps l'élève au-dessus de lui-même; elle veut émouvoir le lecteur, pour donner à cette émotion une direction ethnique chez George, religieuse chez Schrœder, esthétique chez Borchardt. L'*Ethos* de George appelle un homme exemplaire parvenu au sommet de la culture une incarnation moderne de l'idéal chevaleresque provençal ou de l'adolescent helléno-germanique tel que le concevait Hoelderlin.

La pensée de l'élite contemporaine a, dès le début du siècle, déterminé de façon décisive l'activité de George. Et la renaissance de l'esprit allemand issu de l'esprit de la Grèce, (*Hellas notre éternel amour*) est, depuis Gœthe et Lessing, l'aspiration fondamentale de nombre de nos poètes les plus prisés[2]. L'éthique de George est sciemment, volontairement terrestre, sans *aura* transcendentale, sans participation au domaine de la spiritualité. L'humanisme de R. A. Schrœder a une base plus étendue que celui de George; tandis que chez celui-ci l'idéal grec a une valeur incontestable et durable, Schrœder attire aussi à lui la Rome antique; nous lui devons non seulement une traduction d'Homère dans la plus belle

1. Il ne peut être question ici des romanciers, cela nous entraînerait trop loin. Les noms de Thomas Mann, Heinrich Wassermann, Heinrich Mann, Hermann Hesse, etc., sont les plus connus. Je parle ici des tendances qui s'affirment plus nettement dans d'autres genres littéraires.

2. Lire dans *Approximations*, IV, de Charles du Bos (chez Roberto A. Corréa, Paris, 1930) les essais sur George et Hofmannsthal qui représentent ce qu'il y a de plus juste dans ce qui a été écrit sur les deux poètes. Une édition complète des œuvres de George paraît chez Georg Bondi, Berlin.

langue qui soit, mais aussi celle des *Bucoliques* et des *Géorgiques* de Virgile ainsi que des fragments de l'*Énéide*. Il a également traduit des vers d'Horace, et, de façon tout à fait admirable, le premier acte de *Bérénice* de Racine. Que l'antiquité soit pour l'Europe une éternelle, irremplaçable possession spirituelle, revivant en des renaissances sans cesse renouvelées et alimentant le génie des nations, ses filles — telle est l'inébranlable conviction de ceux pour qui la Mythique allemande se concentre à Weimar. Mais Schrœder n'est pas seulement un allemand humaniste pénétré de sollicitude pour le sort spirituel de son peuple; en lui brûle l'aspiration fondamentale vers la rédemption de l'*anima chritiana* assurée de sa part en un royaume autre que celui de ce monde. Nous devons à Schrœder toute une suite de poèmes religieux, parmi les plus beaux qui aient été composés en notre langue depuis Novalis[1]. Le réveil du sentiment religieux — protestant ou catholique — dans la poésie, est un symptôme qui vaut d'être remarqué dans notre littérature si sécularisée.

Rudolf Borchardt fait ressortir dans un essai, *le Poète et la Poétique*[2], la puissance irrationnelle du destin qui a conduit de grands poètes et qui d'après lui est en rapport avec la nature même du génie poétique : Eschyle, saturé de gloire, quitte Athènes pour aller mourir seul en Sicile; Euripide s'enfuit dans la solitude; Virgile donne l'ordre de détruire l'*Énéide*; Shakespeare, à l'apogée de sa carrière, se retire dans un petit village; Gœthe se sauve secrètement en Italie; Tolstoï brûle en un instant décisif les autels qu'il avait adorés dans le plein épanouissement de son talent; le Tasse voulut détruire son épopée; Racine se détourne du théâtre — et combien d'autres; ces moments de révulsion dans la vie semblent à Borchardt relever tout spécialement de l'*Homo sapiens, varietas poetica*. A son avis, le génie s'abat sur l'élu comme un coup du sort venant d'un domaine qui dépasse le rationnel. Ce point de vue est exactement opposé à celui de Paul Valéry, pour qui l'acte de création se produit en pleine

1. Volume récemment paru *Au milieu de la Vie*, Inselverlag, Leipzig, 1930. Dans le genre lyrique religieux, voir aussi *Hymnes à l'Église* de Gertrude Le Fort.

2. *Handlungen und Abhandlungen*. Éditions Horen, Berlin, 1930. Ses autres œuvres ont paru chez Ernst Rowohlt, Berlin.

connaissance, et qui n'éprouve que peu de respect pour les éléments irrationnels qu'il juge « impurs ». Chez Borchardt lui-même d'ailleurs la raison est trop prépondérante pour qu'il la sacrifie à la conception d'un génie animé de surréalisme : sa conception du poète est la même que celle des anciens, c'est celle du *Vates*. Il dit à ce propos : « Oubliez votre esthétique, oubliez votre intelligence, l'élément poétique ne leur est pas accessible. Peut-être l'art, la littérature le sont-ils. Mais si aujourd'hui la poétique se fraye un chemin au milieu de vous, elle demeure, comme aux jours de Solon et d'Amos, une intégrale où se trouvent contenues lois, religion, musique, et finalement la parole magique presque autant que la vie animée, — un *Tout est dans Tout*, une encyclopédie de l'Univers fondamentalement différente de l'encyclopédie scientifique du monde. Elle renaît à nouveau avec chaque génie poétique et a le désir de sortir de lui, de reprendre forme, de se fondre en elle comme aux temps révolus, sous la forme du Passé et de l'Avenir sans Présent. Elle est, comme jadis, la prédiction de l'avenir; en elle c'est l'avenir encore qui apparaît comme l'éternel jour de création, non pas, ainsi que l'affirment les littérateurs, sous forme de révolution politique, mais sous celle du retour des enfants de Dieu, vers Dieu, comme dans les jours anciens où le poète portait la couronne et le sceptre. Grâce à ce lien étrange et occulte qui rattache l'homme d'aujourd'hui à ses ancêtres les plus reculés, la poésie exerce, partout où elle trouve son médium dans une âme, des privilèges auxquels ne peut prétendre aucun autre acte intellectuel, auxquels n'atteint aucune autre manifestation spirituelle de l'homme. Elle joue en somme, cette « Poésie », le rôle du pont jeté entre le fini et l'infini ».

J'ai mentionné ces trois auteurs, non point pour analyser leur œuvre, mais pour indiquer l'état d'esprit, l'idéal ou la tendance d'où jaillit cette œuvre : force m'est de m'en tenir ici à une simple esquisse. George, Borchardt, Schrœder, représentent une tradition à la fois classique, universelle et allemande, faite de la croyance à la suprématie de la culture gréco-romaine, et aux réincarnations nationales d'un seul et même esprit poétique supranational. Cette tradition est, aujourd'hui, fort ébranlée en Allemagne; elle traverse une

crise dangereuse. Aussi est-il d'une double gravité que la génération de ces trois poètes ait été décimée par la mort : une garantie de stabilité plus grande dans le domaine intellectuel a ainsi disparu.

La génération qui commence n'a plus de goût pour les radicalismes ni les gestes exagérés, elle a le sens de la valeur de ce qui a été fait, de la continuité du processus spirituel, bien plus que la jeunesse avec ses recettes simplistes de régénération et de réforme universelle. La littérature allemande traverse une crise et vit en grande partie du sentiment même de cette crise. Il en est ainsi depuis la guerre.

Cela a même commencé avant. Dans une conférence sur Dostoïewski, André Gide a dit que la guerre n'a apporté dans le monde aucune idée nouvelle féconde — et il a bien raison. Cependant, dans l'ardente atmosphère de ces années-là, certaines pensées ont poussé comme dans une serre chaude, d'autres se sont recroquevillées ou ont été étouffées. Dès avant la guerre s'annonçait en Allemagne ce qui, tout de suite après, régna sous la dénomination d'*expressionnisme*, cet activisme éthico-politique, sorte d'état d'esprit de fraternité universelle, de sentimentalité sociale, de panthéisme lyrique.

Les volumes de vers de Franz Werfel (*l'Un l'Autre*; *l'Ami Mondial*) en témoignent, ainsi que ceux de Paul Zech (*le Nouveau Pathos, le Pont de fer*) et d'autres. Ils représentent une réaction contre ce que l'on nommait « esthétisme »; le Cœur, la Bonté et la Pitié, les vertus franciscaines, devaient une fois de plus prévaloir, et cela non point seulement à l'égard de l'individu, mais de la société humaine. Des tendances à la J.-J. Rousseau revirent le jour sous une forme modifiée. La conséquence fut la satire de la société dans plusieurs romans de Henrich Mann, notamment dans l'*Asservi* : mordante raillerie du manque d'esprit critique en politique et de l'opportunisme éthique chez le bourgeois allemand qui renonce aux responsabilités de la pensée personnelle, obéit aveuglément aux mots d'ordre venant d'un parti, cessant ainsi de contribuer à fixer son propre sort et celui du monde.

Un sentiment social puissant était à la base de cette littérature, — dont je citerai encore en passant quelques tenants : Fritz von Unruh, Ernst Toller, Johannes Becher, Walter

Hasenclever, Reinhold Sorge, René Schickele, etc., — elle se rangeait politiquement à gauche; elle affichait une absence de nationalisme, voire un anti-nationalisme aigu, rêvant de l'être humain « en soi » fondamentalement bon; elle déclarait que seules les déplorables circonstances extérieures empêchent de transformer le monde en un paradis de politique de progrès, de justice à la Salomon, de littérature radicale. Ils étaient indifférents, ou hostiles, à la tradition humaniste car ils prétendaient niveler par en bas leur idéal de culture; la littérature allemande, ses héritiers et continuateurs étaient, d'après eux, à tendances aristocratiques, elle considérait l'humanisme comme un but national : les peuples qui se sentent les héritiers de la culture gréco-romaine prétendent chacun en être l'héritier le plus pur et le plus légitime, d'où ils tirent la justification d'une hégémonie intellectuelle, or il ne doit plus y avoir d'hégémonie. Voici comment on raisonnait. La génération qui se trouvait au pinacle en 1914, nous a, malgré son idéal de culture, malgré sa phraséologie tirée de l'*Hellas* et de Weimar, amené la guerre. L'élite cultivée était inféodée à l'humanisme, non à l'humanité; cependant l'humanisme est stérile puisqu'il n'est plus capable de conférer une force dirigeante. Mais l'esprit *doit* tout régler : donc il doit s'adapter à la politique. Dans le champ de la politique il peut servir la justice, le progrès, la république. Henrich Mann, quoiqu'il approchât de la cinquantaine, fut le plus énergique champion de cet activisme littéraire; il est un fervent admirateur de Zola, parce que dans le procès Dreyfus celui-ci, inspiré par sa conscience, se dressa contre le règne de la force. Dans son volume d'essais intitulé : *Sept années* (*chronique des Pensées et de Faits de 1921-28*)[1] il écrit :

« Qu'importait à la société la formation intellectuelle d'avant-guerre, cette « Kultur », privilège qu'avaient à la bouche quelques milliers de snobs « champions de la culture », d'une culture qu'ils n'entendaient communiquer à personne. Cette « Kultur »-là n'a pas favorisé l'évolution politique du pays, elle a plutôt contribué à l'empêcher, elle était opposée à sa démocratisation. Cela suffit à la juger. »

Action politique des intellectuels — tel fut alors le mot

1. Éditions Paul Zsolnay, Vienne.

d'ordre général. Les poètes des générations antérieures avaient fait abstraction de toute politique : on en concluait qu'ils avaient été incapables d'empêcher la guerre; ils se soumettaient à la puissance au lieu de se dresser contre elle. Il importait donc que l'Allemand politiquement ignorant ou incompétent fût instruit par ses poètes et ses écrivains jusqu'à ce qu'il eût atteint sa « majorité » politique. Le bouc émissaire, indispensable en politique, on l'avait : c'était tout le passé et d'abord les vieilles générations. Ici, un peu tard sans doute, la critique pouvait intervenir. La jeunesse fut enthousiasmée. Déchaîné, le complexe d'Œdipe fit rage. Jamais, dans les tragédies, tant de pères ne furent assassinés par leurs fils. La vieillesse en soi était mauvaise, la jeunesse était bonne, car les vieux incarnaient d'un bout à l'autre les principes d'autoritarisme, chauvinisme, militarisme, antisocialisme. Ils étaient bornés et archiréactionnaires; les jeunes étaient pacifistes, internationalistes, nobles, justes, débordants des meilleures intentions, ardemment portés à l'amour sous les formes les plus diverses, choses que les vieux, à leur tour se refusaient à admettre. Les vieux avaient un respect excessif pour l'uniforme de général; pour les jeunes tout porteur d'uniforme était un suppôt de Satan.

La politique, telle que la voulait Henrich Mann chez les hommes de lettres, était quelque chose d'essentiellement différent d'une explosion de sentiments désordonnés — haine contre tout ce qui se rattachait à l'époque d'avant-guerre, exaltation pour le bien tel que le formulent les programmes révolutionnaires. Politique devait signifier démocratisation, création d'une idéologie démocratique, « dictature de la raison ». Mais l'atmosphère était chargée de passion — elle l'est encore. Le mouvement hitlérien en est un symptôme et, après les élections du 14 septembre 1930, ce fut Thomas Mann, le plus représentatif des romanciers allemands, qui, dans un *Appel à la Raison*[1] voulut opposer une digue à l'envahissement de forces irraisonnées dans la vie politique. Avant lui déjà, Ernest-Robert Curtius, en un article intitulé *Retour à la Raison*[2] avait demandé une réaction :

1. S. Fischer, éditeur, Berlin, 1930.
2. *Nouvelle Revue suisse*, septembre 1927.

« Nous devons rapprendre l'art de diriger nos états émotifs grâce à une volonté intellectuelle. Nous avons besoin, plus que de toute autre, de cette force virile d'ordre et de construction. Elle seule peut nous donner une attitude inébranlable dans l'anarchie intellectuelle de notre époque et nous inspirer un langage qui sera partout compris... Intellectualité et aristocratisme se commandent. L'état d'anarchie des intellectuels d'Europe n'est autre chose que l'invasion de la démocratie dans le domaine spirituel. Notre état d'âme est du parlementarisme appliqué. Quelques douzaines, voire quelques centaines de philosophies, d'esthétiques, d'hygiènes, se combattent dans l'arène de l'opinion publique. Celui qui crie le plus fort est celui que l'on écoute. Les extrémistes se donnent des airs importants et usent d'intimidation envers les partis moyens. La session prend fin dans le tumulte. Restent le dégoût et l'indifférence. »

Heinrich Mann et E. R. Curtius font l'un et l'autre, on le voit, appel à la raison; mais il s'agit de deux aspects différents de la raison. Curtius la conçoit plus pure, non pas en fonction immédiate de la politique, mais dans le sens d'une valeur d'ordre intellectuel hiérarchisée, ultime preuve de la connaissance; la raison de H. Mann n'est que l'interprète de formules de foi démocratiques et optimistes qui doivent *a priori* avoir cours.

L'expressionnisme n'a créé aucune idéologie; son unité était dans la tendance générale, dans un état d'âme. Sa base est la haine. Citons encore Heinrich Mann :

« Ils n'avaient pas appris à aimer dans leurs années les plus sensibles, mais à haïr. Tel est le fond de la question. Leur amour de l'humanité, leur amour universel, leur amour de Dieu, n'étaient que des concepts dont ils s'armaient contre la haine qui les dévorait. Les vieux avaient menti, trompé — eux voulaient être absolument véridiques. »

Ils voulaient être véridiques : ils le furent sans retenue. Ils aspiraient à de nouvelles formules d'art, mais ils firent seulement sauter les anciennes et restèrent sans formules. Leurs bouches invoquaient sans cesse le postulat de l'esprit, et ils restèrent aveugles devant l'esprit. La réaction contre ces lyrismes subjectifs et sans loi ne tarda pas : on l'appelle, en tant que tendance d'art, « le nouveau réalisme ».

A la place du sentiment doit régner la raison, à la place de la fantaisie un sobre réalisme, à la place de la psychologie la sociologie. L'art doit devenir le véhicule qui servira non pas seulement à reconnaître et à représenter les conditions sociales, mais à les *modifier*. La moindre bribe de vie réelle acquiert plus d'importance que la fantaisie créatrice : l'écrivain devient une sorte de *reporter*. Les expressionnistes étaient surtout poètes et dramaturges, les sociologues du « nouveau réalisme » sont avant tout des critiques et des romanciers[1].

Le roman, en manière de reportage, mais pimenté de « tendance » — tel est le nouveau credo. « L'art n'importe plus de nos jours », écrit un champion de la jeune génération. L'art est pour elle en quelque sorte un luxe que l'on ne peut plus s'offrir, à tout le moins tant qu'il y aura encore des classes « d'exploiteurs » et d' « exploités ». On voit combien cette couche d'intellectuels se rattache étroitement aux préceptes de Karl Marx : elle se déclare en faveur du matérialisme historique, l'homme et ses idéologies ne sont que produits ou dérivés de sa situation historique et économique. On possède l'esprit de sa classe, celui dont les conclusions se peuvent clairement déduire, et l'on n'en a pas d'autre. Ou alors peut-être est-ce un divertissement libre, n'entraînant aucune obligation : de l' « esthétisme ».

A l'esthétisme on déclare la guerre : c'est un état d'esprit typiquement bourgeois, et ce qui est bourgeois est *a priori* méprisable : mesquin, réactionnaire, menteur, esclave attaché à la morale du veau d'or. Le bourgeois n'a pas compris l'appel de l'heure. Il ne possède pas de conscience sociale. Il s'agit, aujourd'hui, avant tout, de « révolutionner » la société, de miner l'idéologie — capitaliste — prévalente. Les forces sont à l'œuvre.

Deux livres surtout s'inspirent de cette conviction : *Idéologie et Utopie*[1] de Karl Mannheim et *Capitalisme et Belles Lettres* de Bernard von Brentano[2].

1. Citons Ernst Glaeser, Erich Kästner, Siegfried Kracauer, Ludwig Renn, Wolfgang Weyrauch, Hermann Kesten, etc. L'Anthologie 24 *Conteurs Allemands* en donne un bon aperçu (édition G. Kiepenheuer, Berlin où ont également paru les œuvres de chacun d'eux).

2. F. Cohen, éditeur, Bonn, 1929.

3. Ernst Rowohlt, éditeur, Berlin, 1930.

Je m'empresse d'ajouter que des deux, Mannheim est de beaucoup le plus intéressant. Brentano se complaît dans l'emploi populaire, voire démagogique, des sentences sur la situation actuelle de la littérature tirées du *Manifeste communiste*. Mannheim, lui, découvre que l'humanité a jusqu'à présent mis sa foi dans des révélations, des évaluations spirituelles conformes à une morale ou à une phraséologie de raison. Tout cela a subi des transformations, il n'existe donc plus de vérités éternelles, mais seulement des vérités propres à chaque époque. Les facteurs spirituels sont démasqués comme n'étant qu'utopie et idéologie; l'homme moderne les soumet à l'épreuve de leur signification profonde : il peut s'expliquer les causes de leur genèse — c'en est fait de leur auréole! C'est le torpillage de l'idéalisme tel que le conçurent Platon et la philosophie classique allemande, la négation de l'esprit religieux (utopie : Dieu est une création issue de l'aspiration humaine vers le salut) : l'un comme l'autre ne sont que tendances surannées de l'esprit. Démasqué le caractère fictif de l'âme! Que reste-t-il après cet « effondrement des diverses transcendances de l'être »? La « détermination de la relativité de tous ces éléments sur le terrain plat de l'économie sociale ». Nous n'avons plus la naïveté de croire à la valeur intrinsèque d'une « utopie » — dans le spirituel, ceci s'appelle nihilisme : Nietzsche avait prédit ce mouvement voici cinquante ans déjà.

Brentano est une intelligence beaucoup plus simpliste. Il s'en prend à des représentants célèbres de la littérature allemande actuelle à cause de leur entière ignorance des problèmes qui se posent aujourd'hui. Cette littérature passe à côté de la « Science », c'est-à-dire du communisme; elle ne dépeint pas les conditions réelles de la société capitaliste, à la manière de Zola, pour contribuer à amener un plus juste équilibre. Et pour achever le tableau, voici Alfred Doeblin, auteur du roman *Berlin-Alexander-Platz*; il nous annonce que l'intellectuel, sans se laisser accaparer par aucun parti politique, doit cependant faire siennes les idées de liberté des socialistes à cause de leur caractère utopique et humain[1].

1. Alfred Doeblin, *Savoir et changer*. Éditions S. Fischer, Berlin, 1931.

Les idées politiques de gauche ont gagné un fort contingent d'intellectuels. Des revues comme la *Weltbühne* et *Das Tagebuch*, moins extrémiste, paraissant toutes deux à Berlin, en vivent. Piscator, l'un des plus importants directeurs de théâtre, fait de la scène un centre de propagande et de provocation. Il importe de dire ici qu'une grande partie des intellectuels juifs puisent directement ou indirectement leurs inspirations à Moscou. Il se peut que leur atavisme oriental y soit pour quelque chose; ils inclinent plus volontiers vers l'Orient que vers l'Occident qui leur paraît réactionnaire et périmé. Comment d'ailleurs ceux qui ne sont pour la plupart que des nouveaux venus auraient-ils dans le sang la tradition et l'histoire de leur nouvelle patrie?

Aussi bien ont-ils peur des nationalistes : à ses débuts le parti Hitler afficha comme point capital de son programme un violent antisémitisme et il est encore aujourd'hui passablement hostile aux Juifs. Il y a cependant des Juifs nationalistes, mais parmi les intellectuels ils sont en petit nombre. Le problème sémite joue à l'heure actuelle un rôle important en Allemagne, en corrélation avec les questions mentionnées plus haut; les cercles de droite reprochent aux Juifs leur « Critique dissolvante », leur instabilité dans les affaires de l'État, car ils sont dépourvus du sentiment national, du sens de l'histoire de l'Allemagne, et même de ce qui touche à l'entité allemande. D'autre part, la plupart des Juifs s'occupent tout spécialement de sociologie, de la lutte intellectuelle dans le bouleversement social, dont ils soutiennent la nécessité avec une ardeur et une foi toutes messianiques. « Révolution de l'Esprit », « Révolution du Cœur », telle est leur pensée fréquemment exprimée, celle qui doit, petit à petit, ébranler le système capitaliste existant.

Je nommerai encore parmi les écrivains les plus marquants de cette tendance : Kurt Tucholsky, Siegfried Kracauer, Walter Benjamin, Walter Mehring, etc. Il serait néanmoins injuste de croire cette tendance réservée aux seuls Juifs; ceux-ci se placent seulement parmi les pionniers et les porte-parole les plus doués. Ils représentent une force, car ils possèdent des moyens de propagande illimités — journaux, revues, maisons d'éditions, théâtres.

Les sociologues se consacrent exclusivement aux phénomènes de la collectivité; ils sont opposés à l'individualisme, à l'esthétique, à la psychologie, à la religion, à la métaphysique : c'est de cette attitude d'opposants qu'ils tirent leur force dans la polémique. Ils déclarent dialectique leur procédé dont ils prennent la conception chez Marx, qui lui-même la tient de Hegel. En prenant le contre-pied du système existant, ils entendent en triompher, préparer et amener le si souhaitable système de l'avenir. Les manifestes précèdent toujours les actes. Le roman antipsychologique, par exemple, n'est pas encore en pleine floraison; le meilleur exemple serait sans doute ce *Berlin-Alexander-Platz* d'Alfred Doeblin, où l'ensemble du prolétariat berlinois tient autant de place que le héros Franz Biberkopf. Bert Brencht est sans conteste l'auteur dramatique qui s'affirme le plus fortement (*Dreigroschenoper-Mann ist Mann*). Les champions de ce mouvement au théâtre sont, chez les critiques, Herbert Ihering, du *Berliner-Börsen-courier*, et parmi les directeurs Erwin Piscator. Il existe aussi toute une catégorie de chansons d'agitation, souvent très spirituelles et mordantes, intitulées *Poésies de tous les jours et à tous les usages* dont les auteurs principaux sont Kurt Tucholsky (sous les pseudonymes Théobald Tiger, Peter Panter, etc., dans la *Weltbühne*), Erich Kästner[1], Walter Mehring[2].

Parmi les intellectuels de cette catégorie règne la conviction que nous sommes sortis de l'âge de l'individualisme. L'homme n'est plus à leurs yeux « l'animal métaphysique », mais « l'homo œconomicus ». L'idée de justice économique est leur plus fort stimulant. Sa réalisation leur apparaît comme le seul progrès désirable. Aussi contraignent-ils chacun à la « décision », pour ou contre. Les adversaires sont flétris comme des réactionnaires aveugles, représentant un point de vue périmé. L'Europe Occidentale offre peu d'intérêt à ces intellectuels plus volontiers tournés vers la Russie et les États-Unis. Étant donné qu'aujourd'hui il ne pénètre

1. *Un cœur à la mesure*; *Bruit dans le Miroir*, Deutsche Verlaganstalt, Stuttgart.

2. *Poésies*; *Chansons*; *l'Arche de Noé*, S. Fischer, Berlin.

en Allemagne que relativement peu de littérature russe[1], le roman américain a beaucoup de succès : Upton Sinclair, Sinclair Lewis, Théodore Dreiser, Josef Hergesheimer, Jack London, etc. Le fait n'est pas sans intérêt; le roman américain est proche parent du reportage, il dépeint des situations, sa psychologie est simpliste, ses prétentions esthétiques modestes. Il s'inspire plus du collectif que de l'individuel, car on ne peut plus guère parler, en Amérique, de l'individualisme tel que nous le concevons. Désireux de se soustraire à leur individualisme inné, les collectivistes allemands succombent d'autant plus aisément à l'attrait de l'Amérique et de la Russie, dans lesquelles ils voient les plus formidables puissances de l'histoire contemporaine, appelées toutes deux à dominer l'évolution mondiale de l'avenir.

L'Allemand est foncièrement individualiste, au point d'en souffrir souvent. « Excentrique » ou « original » sont des termes propres à désigner l'homme individualiste jusqu'aux confins du spleen, tel que, notamment, le dépeint toujours Jean Paul. Il existe dans le Reich quelque 25 partis politiques, fondés sur la religion, l'eugénisme, la philosophie de l'univers, la psychologie, etc. On ne compte plus les particularismes. La soumission moutonnière si violemment flagellée par Nietzsche apparaît comme un contrepoids à l'individualisme excessif. D'où le rôle formidable que jouait l'armée : dans le rang l'individualiste se sentait délivré de son mal secret, il devenait simple. Il comprenait les autres, avait les mêmes réactions qu'eux, il était compris. Là se trouvait éliminée toute complication humaine et subsistait seule celle de l'armée, dont l'organisation s'entendait de main de maître à absorber toute « objectivité », toute entité spirituelle. La résultante de la guerre, la mobilisation totale, amena un formidable accroissement de l'esprit collectif. (Ce mot du Kaiser : « Je ne connais plus de partis, il n'y a plus que des Allemands ».) Balayées les différences sociales et intellectuelles de jadis — dans l'armée prévalait une tout autre ordonnance. On n'y vivait plus à part, pour soi seul, mais au sein de grandes unités. Le front n'était pas l'endroit propice pour établir des différences intellectuelles ou spiri-

1. L'éditeur Malik, à Berlin, publie des traductions d'auteurs russes modernes.

tuelles. Le collectivisme n'y était pas une utopie, un rêve politique ou social, mais une surprise soudaine et, pour le plus grand nombre, heureuse.

De ce point de vue, on comprend le succès des romans de guerre. Renn, Erich Maria Remarque, Georg von Vring, et autres concrétisent l'évocation des sentiments, des pensées, des événements communs à tous, du type général dans l'individu. La communauté et la camaraderie d'alors ne tardèrent pas, après la guerre, à se dénouer, à faire place aux intérêts et aux efforts particuliers selon la situation sociale, la profession, la famille. Au bout de peu d'années leur disparition fut ressentie comme une perte douloureuse. La littérature vint les sauver de l'oubli, aussi n'est-elle pas sans contenir à cet égard une pointe de romantisme sentimental. Erich Maria Remarque décrit dans son second livre, *le Chemin du Retour*[1], la rentrée au foyer de ceux qui furent appelés à dix-sept ans. Dépaysés dans la vie bourgeoise, les survivants de la même compagnie se réunissent chaque soir; leur sentiment d'appartenir à un *tout* est la force réelle la plus impérieuse de leur existence. Ils se sentent séparés, comme par un abîme, de ceux qui ne furent pas au front; les conceptions, les opinions et les intérêts des gens restés à l'arrière leur paraissent mesquins, étriqués, égoïstes. Le héros, qui est un instituteur, trouve que cela n'a pas de sens d'être obligé d'enseigner aux enfants l'élémentaire table de multiplication, tandis que des souvenirs des grands événements de la guerre le poursuivent, le torturent jusque dans ses rêves. Et pourtant, peu à peu, dans la paix, se relâche la communauté ramenée du champ de bataille; la vie est plus forte que le souvenir; l'un se marie, l'autre s'établit marchand de spiritueux, le troisième s'en va, le quatrième se fait envoyer au bagne pour crime passionnel, le cinquième achète un manège de chevaux de bois et déambule de foire en foire, deux se suicident... et le héros qui avait cru que sortirait des flots de sang de la guerre une union entre les hommes, se voit repoussé vers la solitude. Malgré tout il veut voir dans ce que l'action a d'impératif un avenir meilleur en soi. « Ce ne sera pas l'accomplissement dont nous

1. Propyläen Verlag, Berlin, 1931.

rêvions en notre jeunesse et que nous avons attendu durant les années passées au loin. Ce sera un chemin comme les autres, les pierres alternant avec les endroits meilleurs... une route de labeur. Je serai seul. Peut-être rencontrerai-je de temps à autre quelqu'un pour faire un bout de chemin avec moi; mais non pour toujours. »

L'invasion de la politique dans l'esprit allemand s'étend aujourd'hui très loin; il règne une brûlante atmosphère d'analyse, de critique réciproque et de polémique. Chaque position est défendue et attaquée avec la dernière passion. Les antithèses Russie-Europe, collectivisme-individualisme, nationalisme-européanisme, masse-élite, thomisme-néo-protestantisme, vitalisme-métaphysique, sont aujourd'hui des positions défendues avec une ardeur passionnée et chaque terme réclame un caractère d'absolu. Ce qu'il y a là de vraiment intéressant ce sont moins les thèses pour lesquelles on se bat, que les méthodes, les procédés intellectuels dont on use. Un point de vue étroit est défendu avec une débauche d'intelligence; mais toute cette intelligence ne s'applique pas aux prémisses qui en sont l'origine. Il n'existe pas de fondement philosophique uniforme aux spéculations actuelles : l'*Anthropologie Philosophique* que projetait d'écrire Max Scheler eût été précieuse. L'heure est propice aux mythologies des sectes.

Le national-socialisme est un mouvement qu'il n'est guère possible de définir intellectuellement. Ses chefs travaillent avec les moyens bien simples de la psychologie des masses, ils font appel plutôt à l'émotivité qu'à la raison. Ce qu'ils veulent est moins clair que ce qu'ils ne veulent pas; leur force réside dans la négation du régime actuel. Ainsi la masse des mécontents de tous les camps a volé vers eux. Les concepts de base sont encore à l'état embryonnaire[1].

Un autre groupe de nationalistes est, sur ce point, plus avancé : c'est celui qui entoure Ernst Jünger (Friedrich Hielscher, Franz Schauwecker, W. von Schramm, A. E. Günther, Ernest von Salomon). Leur organe est *Nein und Ja*[2]. Jünger leur chef a été un officier d'une bravoure et

1. Cf. à ce sujet l'étude polémique de Walter Oehne, *le Troisième Reich est-il en marche?* Éditions Ernst Rowohlt, Berlin, 1930.
2. Éditions Frundsberg, Berlin.

d'une valeur légendaires. Pour lui comme pour ses partisans, la guerre fut un facteur décisif. Sur une époque de civilisation raisonneuse qui croyait à des idéaux humanitaires générateurs de progrès, à la sécurité bourgeoise, la guerre s'est abattue avec la violence d'un élément. Elle a amené un renversement des valeurs humaines : d'emblée l'homme héroïque se plaçait sur le champ de bataille au rang qui lui revenait.

Du point de vue du progrès et de la civilisation, la guerre a été dépourvue de sens. Jünger, cependant, nie ce prétendu non-sens; le héros est empreint de signification et possède seul la grandeur voulue pour éprouver et reconnaître le sens de l'événement surhumain. Jünger annihile l'idéal des progressistes par une simple allusion à Bouvard et Pécuchet — il les tourne en ridicule. D'avoir vécu la guerre[1] a fortifié son sentiment de l'attraction vers l'élémentaire, en comparaison duquel la civilisation n'est qu'une couche mince pareille à la glace sur un grand fleuve. C'est ainsi qu'il comprit du fait de la vie la « plus profonde Allemagne » à quoi tout se ramène pour lui : celle-ci n'existe ni sous forme d'État ni sous forme d'utopie doctrinaire, mais seulement au tréfonds de l'âme du plus courageux guerrier comme une primitive faculté d'amour, comme une foi. C'est le type humain du héros qui est appelé à nouveau à donner la mesure, étant donné qu'il possède des proportions mythiques, et représente ainsi quelque chose de durable dans la mobilité des époques qui vont se désagrégeant avec leurs idéaux mortels. Le sentiment « National » est pour Jünger la source même de toutes les grandes vertus viriles nécessaires à l'édification hiérarchique de l'État. La base profonde de son enseignement est mystique, mais, tout comme les mystiques d'autrefois, il exige en même temps, la plus absolue raison. Il ne commence pas, comme la plupart des politiciens, par l'énoncé d'un programme, mais par l'assemblage et la formation d'un type humain homogène selon la constitution intérieure. Tel est avant tout son programme. Son nationalisme est surtout de nature intime, toute extériorisation politique passe à l'arrière-

1. *Sous l'orage d'acier*. Cf. aussi le livre *Guerre et guerriers*, Éditions Junker et Dünnhaupt, Berlin, 1931, dans lequel sont aussi des articles de son groupe.

plan : ce n'est pas un nationalisme vrai, celui qui trouve sa force vitale d'abord en s'opposant à d'autres pays. Ajoutez à cela que Jünger et les siens s'entendraient infiniment mieux avec d'anciens combattants français ou anglais qu'avec des Allemands fonctionnaires de partis ou journalistes.

L'individualisme humanitaire n'est pas, à l'heure actuelle, le moyen d'action le plus effectif contre le développement des idées collectivistes; il y faut plutôt, comme le pratique Jünger, la formation de communautés peu nombreuses, mais actives — des élites — qui ne font que refléter sous une autre forme, beaucoup plus élevée, l'esprit collectif. L'aristocratie elle-même n'était-elle pas déjà une collectivité internationale? L'idée de l'élite s'affirme en Allemagne depuis des années comme une tendance foncièrement européenne; elle se rattache à la tradition de culture humaniste qui veut incorporer le nationalisme à l'européanisme, et réaliser le type moderne de « l'honnête homme ».

Hofmannsthal a créé le mot d'ordre de la *révolution conservatrice*[1] appelée à se réaliser avec une force grandissante. Mais il ne faut pas entendre la chose dans le sens d'un essai tendant au réveil des idées anciennes, sous leur aspect périmé il faut y voir une affirmation de la tradition européenne en tant que source d'inspiration, permettant de résoudre les problèmes modernes par des moyens modernes. Ce genre de conservatisme n'a rien à voir avec le romantisme, ni avec la simple *laudatio temporis acti*. Ses représentants sont trop dépouillés d'illusions pour ne pas savoir que les conditions modernes de la connaissance ne sauraient être uniquement influencées ou modifiées par une accumulation de réminiscences. Ils savent cependant qu'il importe, au cours des vicissitudes de l'histoire, de préserver certaines valeurs intellectuelles et morales irremplaçables, dont l'abandon équivaudrait à l'abandon de nous-mêmes et de la signification de l'Europe dans le monde.

Il me faut citer ici trois des propagandistes les plus connus de l'idée de l'*Élite* : le prince Karl Anton Rohan qui a fondé

1. *La littérature, terrain spirituel de la Nation*, Bremer Presse, Munich, 1927.

le *Kulturbund*[1], afin de provoquer parmi les chefs spirituels une communauté de vues; le comte Hermann-Kalergi, initiateur du mouvement pan-européen; le comte Hermann Keyserling qui fait en quelque sorte figure de psycho-analyste des peuples.

Nombre de livres sont consacrés à des tendances semblables ou issus d'intentions analogues : *Nouvelle Aristocratie* de Bruno Gœtz[2]; *Nids de Guêpes* par Oscar A. H. Schmitz[3]; *Culture déloyale* par Gustav Steinbömer[4]; *le Règne des Inférieurs* par Edgar Jung[5]; les *Essais* d'Otto Flake dans la *Neue Rundschau*. Il convient de rappeler l'attitude de Stefan George et de son groupe. Au même ordre d'idées se rattache aussi *le Soulèvement des masses*[6], le dernier livre du philosophe espagnol José Ortega y Gasset, qui commande un noyau de lecteurs attentifs en Allemagne. Signalons encore une femme remarquable, Annette Kolb, qui agit et écrit animée d'un sentiment purement européen : le problème franco-allemand est au centre de sa pensée, elle est l'ardente championne d'une meilleure compréhension réciproque[7].

Pour différentes que soient les personnalités et les méthodes de ces chefs spirituels politiques, le but qu'ils poursuivent est semblable : former des groupes intellectuels actifs, un état-major général de l'esprit qui insufflerait une nouvelle force vitale aux plus hautes valeurs de l'Europe, et dont les éléments de base personnels existent déjà. Pour eux, la question de nationalité ne joue pas le rôle principal. Rohan, Coudenhove, Keyserling, Ortega, ne sont pas des Allemands — quoiqu'ils sachent bien que les idées ont besoin de l'intermédiaire national pour s'animer. D'autre part, ils ne tendent pas à un internationalisme social uniforme. Les quatre hommes que je viens de nommer sont portés par un patriotisme nouveau : l'*Europe*.

1. Le Kulturbund publie à Berlin l'*Europäische Revue* sous la direction de Max Clauss.
2. Éditions Otto Reichel, Darmstadt, 1931.
3. Ed. Musarion Munich.
4. Niels Kampmann Edt. Heidelberg, 1930.
5. Éditions de la *Neue Rundschau*, Berlin, 1930
6. *Deutsche Verlagsanstalt*, Stuttgart, 1931.
7. Annette Kolb, *Briand*; *Petite Fanfare*, 1931. Éditions Ernst Rowohlt, Berlin.

Ils jugent que le nationalisme, tel que le cultivait le XIXe siècle n'est qu'un régionalisme, une manière de voir digne de respect, mais, de par son exclusivisme même, rétrograde, ne répondant plus à l'état de choses actuel. L'Europe existe depuis longtemps, et aussi une pensée européenne : ce qui n'a pas existé jusqu'à maintenant, c'est la *volonté* européenne. Ce qui a suscité l'éveil de cette volonté, c'est la conscience du danger que court dans le monde notre petit continent pris entre les colosses Russie et Amérique... et menacé bientôt aussi peut-être par le réveil de l'Asie. (L'essai de Paul Valéry : *la Crise de l'Esprit* a mis en lumière le problème fondamental de notre époque.) La terre est devenue bien petite, il n'est aujourd'hui plus guère possible de ne pas penser en fonction de la solidarité mondiale. Considérées du point de vue de cette solidarité, les dissensions inter-européennes apparaissent comme une querelle de famille, qui a pour conséquence une diminution de notre valeur, de notre prestige dans le monde. Nous avons déjà perdu la suprématie politique et économique. Toute notre force réside désormais dans le domaine spirituel : nous faut-il encore abandonner la position qui s'appuie sur elle? Question que nous ne posons pas de nous-mêmes mais qui nous est posée.

L'élément national ne constitue plus un absolu : on reconnaît aujourd'hui sa signification fonctionnelle dans la communauté d'existence des peuples. Ceux-ci commencent à se considérer les uns par rapport aux autres. On fait ressortir les différences de nature et dans la conception de soi-même (*Analyse spectrale de l'Europe*, de Keyserling; *Dieu est-il Français?* de Sieburg; *France*, de E. R. Curtius) pour reconnaître aussitôt la commune subordination à un principe supérieur. Ce principe n'est plus immédiatement *l'humanité*. L'humanité, autrefois, cela voulait dire tout juste l'Europe; l'humanité n'est plus aujourd'hui très disposée à nous laisser passer pour des êtres supérieurs. Dans le domaine de la pensée les peuples européens sont apparentés de très près, si différentes que puissent être les formes *nationales* de pensée et de méthode. Les difficultés réelles résident dans le domaine du sentiment, mais peut-être sera-t-il possible, en pénétrant les formes spéciales du sentiment, d'arriver à quelque chose.

L'idée« européenne » existe, elle est belle et bonne, on peut l'admettre tranquillement et la discuter à loisir. Mais elle n'est pas portée par un élan irrésistible. Elle n'a pas encore inspiré de *Marseillaise* — rien que des essais et des commentaires philosophiques. Keyserling et Coudenhove entreprennent, en s'y donnant tout entiers, de mobiliser les passions au service de cette idée. Il ne suffit pas qu'une pensée soit *juste*, neuve, ou intéressante, pour qu'elle se développe pleinement, il faut qu'elle prenne vite. Le sang des martyrs donna la vie sur la terre à l'idéal chrétien. L'idée européenne n'a pas encore de martyrs : elle a ses prophètes, ses protagonistes. Et aussi ses fidèles, dont le courage ne se laisse pas paralyser par les fluctuations politiques, car il s'agit ici de quelque chose de plus, et de plus élevé que la politique et la solidarité économique qui sont cependant en cause elle aussi. Tout se tient, nous le savons désormais. Il importe que nous fassions concorder notre action avec cette conviction.

MAX RYCHNER

(Traduit de l'allemand par M. D'HONFROI.)

L'ORGANISATION CORPORATIVE DES BEAUX-ARTS EN ITALIE

L'organisation corporative établie par le Fascisme en Italie a été étendue aussi au domaine intellectuel de l'Art et de la Science.

Une telle organisation constitue, peut-être, l'expression la plus originale du syndicalisme fasciste, dans lequel toutes les forces de la production trouvent leur place, non seulement pour y représenter des intérêts matériels, mais surtout la valeur morale et politique de tous les éléments dont se compose la Nation.

La charte du travail, document essentiel pour l'intelligence de l'ordre syndical et du nouveau système économique apporté par le Fascisme, précise la fonction des Syndicats professionnels et artistiques dans une forme qui vaut d'être rappelée.

Tous ceux qui exercent une libre profession ou un art, prêtent leur concours, au moyen de leurs représentants, à la défense des intérêts de l'Art et de la Science, aux perfectionnements de la production et à la conquête des buts de haute moralité visés par l'organisation corporative.

Il apparaît clairement que l'action des syndicats intellectuels ne se limite point à la défense des intérêts de classe, intérêts, du reste, qui sont essentiellement de caractère moral.

La Confédération des Intellectuels a pour tâche d'administrer l'intelligence de la vie que le Fascisme considère comme

l'élément essentiel du peuple italien, de la transformer en réalité et en activité.

Il s'agit de coordonner cet intérêt à toutes les autres manifestations de la vie nationale, de lui donner une continuité pratique, de l'adapter à toutes les nécessités et surtout de le mettre en valeur de façon à en faire une force vraie et agissante du pays.

Les premières tentatives pour organiser les professionnels et les artistes remontent aux années 1922-23-24.

On fonda alors une Corporation des Professionnels intellectuels, une Corporation Sanitaire, une autre de l'École et un Syndicat des Journalistes.

Ces premières démarches furent dictées par le désir d'introduire dans la vie et dans l'activité de l'État certaines classes que leur sentiment exagéré d'individualisme et d'intellectualisme avait isolées du grand mouvement créé par le Fascisme et qui avait réveillé et renouvelé le sentiment patriotique italien.

Plus tard l'organisation syndicale s'est perfectionnée et la loi 3 avril 1926 lui donna une forme légale, en en faisant la base même de la vie nationale.

A ce moment les Syndicats professionnels et artistiques se réunirent en Fédération et donnèrent leur adhésion à la Confédération nationale des Syndicats des Travailleurs dont ils adoptèrent le principe.

Vers l'année 1928 la Fédération des syndicats professionnels et artistiques fut détachée de la Confédération des Travailleurs, reconnue comme une Fédération indépendante et dotée de représentants complètement autonomes et spécialisés dans ces éléments si importants de la production : les arts, la science, la technique, que l'ancienne distinction des classes avait toujours ignorés ou négligés.

La Confédération des Intellectuels se compose de 21 syndicats nationaux de classe :

1. Auteurs et écrivains.
2. Avocats et avoués.
3. Beaux-Arts.
4. Chimistes.
5. Docteurs en économie et commerce.

6. Pharmaciens.
7. Géomètres.
8. Journalistes.
9. Ingénieurs.
10. Professeurs privés.
11. Médecins.
12. Musiciens.
13. Notaires.
14. Accoucheurs.
15. Fondés de pouvoir.
16. Experts commerciaux.
17. Experts industriels.
18. Experts agricoles.
19. Comptables.
20. Vétérinaires.
21. Architectes.

Un autre syndicat est en train de se former, celui des infirmières diplômées, et à la Fédération ont aussi adhéré l'Association Nationale des Inventeurs et l'Association Nationale des Sociétés et des Syndicats des femmes professionnelles et artistes.

On peut dire donc que toutes les activités professionnelles et artistiques sont représentées dans cette Confédération qui réunit les meilleures forces spirituelles, techniques, créatrices de la Nation et qui s'occupe de l'assistance à ses membres, de la défense de la production artistique et de l'activité professionnelle, des intérêts des différentes catégories, de la prévoyance et en outre de l'organisation et de la gestion de centres de culture corporative et des écoles syndicales.

On entend par centre de culture corporative des écoles destinées à vulgariser les nouveaux principes de l'organisation de l'État italien et à former des directeurs pour les écoles syndicales. On y désigne également des fondés de pouvoir pour la propagande et l'instruction populaire qui a pour but de donner aux masses des sentiments de haute moralité, tout en développant chez elles l'instruction et le goût artistique.

Il est bon ici de rappeler l'exclusion de toute Association syndicale, de tous les employés de l'État ou des Administration publiques en général, auxquels cette forme d'association est strictement défendue.

En ce qui concerne la musique, l'organisation corporative se divise en deux grandes branches : les Sociétés Théâtrales et les Sociétés de Concerts.

Pour les Sociétés Théâtrales il existe un groupe qui s'appelle

Fédération des Institutions lyriques, comprenant les représentants des théâtres d'opéra. Elle est comprise dans la Fédération du théâtre qui, outre les représentants des théâtres d'opéra, comprend ceux des théâtres d'opérette et de variétés, des cinémas et des autres arts subsidiaires. En face de cette organisation se trouvent les différents Syndicats des ouvriers du théâtre : Orchestre, Chœurs, Décorateurs, etc., en partie compris dans le Syndicat des Musiciens.

Du côté des Sociétés de Concerts, nous avons aussi le Syndicat choral, le Syndicat orchestral et l'Association Nationale des Sociétés de Concerts qui groupe toutes les Sociétés et institutions de Concert.

Finalement — et tout récemment — a été créé le Conseil de la Corporation des spectacles qui groupe les représentants de toutes les catégories d'employés et d'employeurs.

La Fédération du Théâtre contient des éléments qu'il n'est pas facile de mettre d'accord. En effet les cinémas et les théâtres plutôt que des associés sont des concurrents, auxquels il est assez difficile d'imposer un amour mutuel.

De même entre directeurs de théâtres et fournisseurs existent souvent des intérêts opposés.

Néanmoins la conception tendant à réunir tout ce qui dans les formes les plus variées est nécessaire à l'activité du théâtre, est une conception juste, car elle s'efforce de faire comprendre que la coopération loyale de toutes les forces est dans cette matière, comme dans bien d'autres, un élément indispensable au succès général.

Quant aux concerts, l'Association Nationale des Institutions et Sociétés de Concert, qui représente les employeurs, n'est que la transformation de l'Union Nationale des Concerts, créée en 1929 par l'Académie de S. Cecilia.

Celle-ci avait compris depuis longtemps la nécessité d'une pareille union, qui a pour but d'obtenir pour tous des avantages d'un ordre général; économie, échanges; et en outre des avantages particuliers très importants.

Il est en effet bien plus facile de décider un grand artiste à accepter un engagement cumulatif qui lui permettra, par une bonne organisation, de donner plusieurs concerts en un court laps de temps. Dans ce cas l'artiste accepte un cachet plus

modeste qui permet alors aux nombreuses petites villes, qui s'intéressent à la musique, mais n'ont à leur disposition que de maigres ressources, d'entendre des artistes que, réduites à leurs seuls moyens, elles n'auraient jamais pu attirer.

Lorsqu'on commença à appliquer un régime corporatif, l'Union transformée devint l'Association susmentionnée et on fit un pas en avant en essayant de constituer un Comité National de Concerts composé d'un nombre égal d'employés et d'employeurs, sous la présidence d'une personnalité désignée par le Ministère des Corporations.

Mais ce Comité a été absorbé par le Conseil de la Corporation, organe plus vaste et muni de pouvoirs concédés par la loi.

Aux termes de la nouvelle loi, cette Fédération, comme les autres Fédérations et Syndicats, désigne ses représentants à la Chambre des Députés, occupe des sièges dans le Conseil National des Corporations et dans toutes les corporations où elle peut être intéressée (comme la Corporation du Théâtre, etc.), dans les Conseils provinciaux de l'économie corporative; elle désigne des membres dans les Conseils consultatifs municipaux, prépare les travaux des instituts, organise les congrès nationaux et internationaux qui intéressent d'une façon quelconque le travail intellectuel ou quelques-uns des organes qui en relèvent, par exemple le Conseil de la Société des auteurs, l'Institut International de Coopération intellectuelle, le Bureau International du Travail.

Actuellement on peut dire que la presque totalité des professionnels et artistes est inscrite dans un syndicat.

Le nombre des inscrits était en 1930 de 94 120; il arrivera cette année à 130 000 environ, car à mesure qu'apparaissent plus clairement les avantages de l'organisation syndicale, que la diffusion de la conscience corporative se fait plus intense, il est naturel que les adhésions augmentent d'une façon toujours plus rapide.

L'œuvre des syndicats se présente d'une façon complexe et variée, selon le caractère particulier des classes représentées.

Les syndicats professionnels ont commencé par assurer la protection légale des certificats d'étude concernant les professions et par régler convenablement l'exercice de ces pro-

fessions. Des listes de professionnels furent établies par les soins de commissions désignées par les syndicats et nommées par le ministère. Ceux qui sont inscrits sur ces listes ont le droit d'exercer une profession et l'inscription sur la liste est subordonnée à la présentation des certificats d'étude et de moralité.

On a aussi fixé la limite de l'activité de certaines classes professionnelles qui tendaient à se confondre et il a fallu pour cela imposer des sacrifices et faire abandonner des formes d'activité auxquelles une longue tradition donnait presque l'apparence d'un droit.

On a, de la même façon, fixé la limite des honoraires en tenant compte aussi des différentes activités. Dans quelques cas, pour les journalistes par exemple, un contrat collectif de travail a été institué.

Le Ministère des Corporations est en train d'étudier un projet de Caisse Fédérale de Prévoyance et Assistance pour les Artistes, tandis que certaines catégories jouissent déjà des avantages de semblables institutions.

Le syndicat des artistes s'est consacré particulièrement aux œuvres suivantes :

Le syndicat des architectes à l'organisation d'Expositions régionales d'architecture et à la participation au Congrès et à l'Exposition Internationale d'Architecture de Budapest en septembre 1930.

Le syndicat des musiciens à l'organisation de Concerts régionaux ou nationaux de musique moderne, dans lesquels on fait jouer les œuvres inédites des jeunes auteurs pour les faire connaître aux grandes institutions de concerts, en vue d'exécutions plus importantes. Le syndicat a pris part également au festival international de musique moderne de Venise au mois de septembre.

Le syndicat des Beaux-Arts dans lequel sont groupés peintres, sculpteurs et graveurs s'est occupé particulièrement de l'organisation des Expositions régionales et nationales en tâchant de mettre en évidence les œuvres des jeunes et de débarrasser ces organisations de toutes les influences qui se manifestent, en dehors de toute préoccupation artistique.

On doit aussi au syndicat des Beaux-Arts l'institution des

magasins artistiques qui ont pour but de mettre les œuvres d'art à la portée du public, et d'en faciliter la vente.

Dans le domaine musical, une égalité parfaite de règlements et d'organisation était presque impossible à appliquer. Les ressources, le goût, les possibilités des divers centres dans lesquels il existe une Société de Concerts, sont profondément différents et pour en permettre l'existence il faut tenir compte de cette variété. En Italie surtout il existe dans les différentes villes des traditions séculaires qu'il faut respecter et qui ne s'accommoderaient pas d'une unification complète; il faudra donc se contenter de certaines mesures générales.

Que les professionnels des arts soient en contact avec les organisations qui touchent de près leur art et leurs intérêts cela est parfaitement juste, mais il ne faudrait pas en arriver à écarter de la direction des affaires artistiques tous ceux qui ont une culture artistique souvent très profonde et éprouvent pour l'art un amour passionné et désintéressé, pour réserver cette tâche exclusivement aux professionnels.

Certains ont tendance à prononcer le mot *amateur* avec un certain mépris et pourtant des hommes comme Périclès, quelques souverains d'Égypte, certains empereurs romains, certains papes comme Léon X, Jules II, Urbain VIII, certains princes comme les Este, les Médicis, ont tenu dans le développement des arts un rôle qui n'est pas inférieur à celui des artistes, qui seulement grâce à leur appui et à leur générosité ont pu accomplir leurs chefs-d'œuvre.

L'amateur apporte dans son travail un éclectisme et une objectivité qu'on ne trouve jamais chez les artistes. Ceux-ci ont donc tout à gagner, s'ils peuvent compter sur l'amateur éclairé qui sait admirer le talent et la beauté sans se préoccuper de l'école, de la tendance, du pays, du nom, et évite les effets de cette haine féroce qui se déchaîne entre les professionnels par jalousie ou par suite d'oppositions d'écoles. Dans les syndicats tous les artistes ont le droit d'entrer, quelle que soit leur tendance; mais évidemment quand il s'agit des charges importantes, qui assurent le pouvoir, les élections sont souvent faites par un groupe d'une certaine tendance contre un groupe d'une autre tendance. Et voilà un danger qui pourra être en partie évité par l'organisa-

tion corporative comprenant non seulement ceux qui font de l'art leur profession, mais aussi ceux qui par leurs études et leurs goûts ont acquis une compétence incontestable sans faire de l'Art leur carrière.

Du reste, dans le Conseil de la Corporation du Spectacle cette ligne a été suivie avec prévoyance et impartialité par le Ministre des Corporations, et dans ce Conseil tous les éléments utiles sont convenablement représentés.

Le syndicat des auteurs s'occupe de toutes les fêtes en l'honneur des écrivains et des artistes, par exemple celle de Mistral; il a proposé récemment le projet d'un contrat-type entre auteurs et éditeurs.

Le syndicat des artistes a le droit d'être représenté dans toutes les commissions littéraires et artistiques ayant pour but le jugement des concours, l'organisation des expositions, les spectacles dans les théâtres subventionnés, etc.

Des deux associations qui adhèrent à la Confédération, dont il a été fait mention au commencement de cet article, l'association des inventeurs a pour but la protection des brevets, et l'association des femmes professionnelles et artistes s'occupe de la culture littéraire et artistique, des formes d'encouragement et d'aide aux femmes qui exercent une profession libre ou artistique.

Il est intéressant de noter qu'un des premiers sujets que la Corporation du Spectacle a examinés a été celui des agences du Théâtre.

Les agents représentent une quantité d'artistes lyriques et il faut s'adresser à eux pour tout engagement.

Or, de ce fait, les agents ont acquis en Italie une importance capitale. C'est à eux qu'il faut recourir pour la formation de toutes les troupes lyriques; il est pour ainsi dire impossible de traiter directement avec les artistes qui s'en remettent complètement à leurs représentants. Naturellement ces représentants prélèvent un pourcentage appréciable sur les appointements des artistes, ce qui leur assure des revenus que l'on estime à de très hauts chiffres.

Les syndicats des artistes ont commencé tout de suite la campagne contre les agences pour tâcher d'assurer aux artistes une complète indépendance. Même le Grand Conseil Fasciste

s'est occupé de la chose et a déclaré l'illégalité des agences; mais les grands artistes, ne voulant pas être privés d'une collaboration qui leur était utile, ayant consulté des avocats, ont simplement nommé leurs agents : fondés de pouvoir, en effet on ne peut empêcher personne d'avoir un fondé de pouvoir, ce qui est un droit reconnu par le code.

Le théâtre se trouve donc actuellement dans une situation plutôt ridicule : on y retrouve face à face, dans les mêmes conditions qu'antérieurement, les mêmes personnes qui ont simplement changé de titre.

La Corporation du Spectacle veut mettre les choses au point et a voté le projet suivant.

Formation d'un consortium entre les grands théâtres avec un bureau central auquel tous les artistes devront s'adresser pour les engagements. Ce bureau aura le droit de fixer les prix maximum de chaque artiste et de conclure leurs engagements sur la demande des théâtres. Évidemment il y aura lutte et il ne sera pas facile de briser une tradition établie depuis bien longtemps et qui du reste présente aussi des avantages : la bataille vient de s'engager et l'on espère la gagner.

Une pareille victoire devrait assurer au théâtre des économies considérables, mais bien des gens du métier sont encore sceptiques sur les résultats.

En tout cas ce groupement des forces des employeurs d'un côté, des employés de l'autre, qui constitue le caractère essentiel de l'organisation corporative, est fort intéressant.

Il est à espérer que le système, qui a donné d'excellents résultats dans l'industrie, dans le commerce, dans les transports, dans l'agriculture, en réglant d'une façon uniforme les devoirs, les droits, et les exigences de chaque partie, en supprimant les grèves, en assurant la tranquillité et la continuité du travailleur et du capitaliste pourra aussi donner des fruits dans le domaine de l'Art.

Dans cette branche pourtant l'élément individuel provoque des différences de traitement qui ne se trouvent point dans les autres formes d'activité.

Un laboureur est à peu près égal à un autre laboureur : un tisserand ne diffère pas sensiblement d'un autre tisserand, tandis qu'un violoniste ne pourrait pas être remplacé à

l'aveuglette par un autre violoniste. Il faudra donc agir dans ce domaine avec une extrême prudence et un tact particulier.

Mais dans le syndicat des Beaux-Arts les résultats obtenus sont excellents et les premières séances de la Corporation du Spectacle ont révélé des deux côtés une volonté d'accord et le désir de travailler sincèrement en commun pour le progrès du théâtre et de toutes ses manifestations.

Nous regardons donc avec confiance l'avenir, avec la certitude qu'il apportera des bienfaits à l'Art italien.

COMTE DE SAN MARTINO,
de l'Institut.

LA COUR DU TIGRE BLEU[1]

Par chance il n'y avait pas de client dans la boutique de Rube quand Aaron y entra. Il resta un moment debout appuyé au comptoir, à peser de vieux débris d'or dans la balance, avant de saluer son fils.

— Eh bien! Rube?

— Eh bien! père?

— Qu'est-ce que j'apprends, Rube? Qu'est-ce que c'est que tout ça?

— J'ai deux amis, père, voilà tout, deux jeunes gens. Ça ne plaît pas à Bessie. Elle voudrait me voir toujours chez elle.

— Ah! voilà. Tu as été dîner chez Belman deux, trois fois? Tu vas épouser Sally?

— Non, du tout, — répondit Rube d'un ton décidé.

— Pourquoi? C'est une charmante fille.

— Écoute, père... — commençait Rube, mais Aaron l'interrompit par une autre question :

— Ces amis que tu as, quelle sorte de gens est-ce?

— Ce sont deux garçons très bien, — protesta Rube. — Je les ai rencontrés pour la première fois chez Bessie et elle est furieuse parce qu'ils ne vont plus chez elle. Ce sont des gentlemen.

— Des gentlemen, — répéta le vieux Lakarin sur le doux ton de reproche qui était le plus sévère dont il usât jamais avec son fils bien-aimé, — des gentlemen, et ils t'entraînent à te

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mai, 1er, 15 juin, 1er et 15 juillet.

jouer de la fille de Belman, puisque tu n'as pas l'intention de l'épouser. Ce n'est pas bien, Rube.

Il respectait et aimait tellement son père, d'une affection qu'il n'avait pour personne d'autre, que ce blâme si modéré le toucha plus que rien n'aurait pu le faire. Il sentait qu'il était impossible de faire comprendre à son père, tout avisé et clairvoyant qu'il fût, le point de vue de la jeune génération. Il voulut pourtant essayer.

— Vois-tu, père, ils ne sont pas comme nous. D'abord ce sont des artistes, et puis ils sont Anglais. Ils n'ont pas tout à fait les mêmes idées que nous, ils sont plus libres, ils n'attachent pas tant d'importance aux choses..., on peut aller où l'on veut.

— Rube, — dit tranquillement le vieux, — le bien est le bien. Je ne veux rien dire contre tes amis. Peut-être, à leur point de vue, sont-ils dans le vrai. Ils sont Anglais et ont été élevés autrement que nous. S'ils trouvent qu'il est bien d'aller chez Belman, je n'ai rien à dire, qu'ils y aillent. Mais nous, Rube, nous ne sommes que des étrangers. Nous avons un nom dans la Cour du Tigre bleu. On a les yeux fixés sur nous. Habitant à la Cour, il faut que nous vivions comme la Cour. Quant à Belman...

— Père, — dit Rube, se jetant à l'eau, — j'ai rencontré une femme qui pourrait, je crois, me plaire...

Aaron laissa paraître son intérêt.

— Elle s'appelle... — Rube hésita, — enfin peu importe son nom. C'est une femme du monde, c'est...

— Où l'as-tu connue?

— Chez Bessie. Mais ne parle pas de ça à ma sœur.

— Est-ce qu'elle jouait dans cette pièce?

Rube fit signe que oui et son père fit la moue. Rube fréquentait une actrice! Dave voulait monter sur les planches! Est-ce que finalement le *Badchan* redouté allait revivre dans ses enfants?

— C'est une femme du monde, — cria Rube, — une vraie, je la respecte.

— Une Anglaise, elle aussi?

— Oui.

— Et ses parents?

— Je ne les connais pas, ils habitent Brighton, elle vit seule dans un appartement.

— Toute seule dans un appartement? — Aaron parlait sur un ton grave — Et tu as été chez elle également?

— Je te dis que je n'ai jamais rencontré une femme qui me plaise autant qu'elle.

— Possible, Rube. J'ai toujours dit, tu le sais, que je ne te contrarierais pas là-dessus. Elle te plaît... Oui. Mais réfléchis. Elle est différente de toi, vous n'avez pas reçu la même éducation. Pourrez-vous vous entendre?

— Je n'ai jamais rencontré une femme qui me plaise autant qu'elle, — répéta Rube obstinément.

A ce moment Anderstein entra dans la boutique de sa démarche nonchalante, et avec son air d'être chez lui. Il s'arrêta, surpris, en voyant monsieur Lakarin. De son côté Aaron regardait, un peu ébahi, ce jeune homme assez pauvrement vêtu et aux allures de grand seigneur.

— Ah! — cria Rube, ravi de pouvoir enfin faire parade de son ami. — Père, voici mon ami monsieur Anderstein. Philippe, mon père est rentré hier soir à l'improviste.

Anderstein serra la main d'Aaron avec une cordialité apparente. Mais il y avait dans son attitude quelque chose qui frappait désagréablement la sensibilité de Rube. C'était plus fort que Philippe. Il était Anglais de naissance et d'éducation, sa mère également; son grand-père maternel, savant et voyageur, avait été professeur d'araméen dans une Université hollandaise; son père, s'il n'était pas né Anglais, était venu de Francfort, où il pouvait faire remonter sa généalogie jusqu'à un ancêtre qui avait été le contemporain et l'associé du premier Rothschild. Inconsciemment, et instinctivement, il éprouvait le sentiment de supériorité du Juif d'Occident élevé dans les villes à l'égard du Juif originaire d'un village d'Orient. Tout ruiné qu'il fût, il ne pouvait faire plus que de traiter avec condescendance ce produit opulent, mais si manifestement typique, de la Cour du Tigre bleu. Et comme Lakarin était tout ce que n'était pas Anderstein, comme il était né et avait grandi dans une atmosphère où l'on considérait avec respect tout ce qui était cultivé, tout ce qui avait reçu de l'éducation; comme la fortune lui était venue de

façon toute simple, sans prétention, et qu'il n'en avait jamais goûté le pouvoir comme ses enfants l'avaient fait, pour toutes ces raisons, il y avait dans son attitude à l'égard d'Anderstein une très légère nuance de déférence.

Pour Rube cette attitude mutuelle de son père et de son ami était à la fois irritante et flatteuse. Cela lui faisait grincer les dents de voir son père laisser paraître un sentiment d'infériorité, mais, en même temps, sa propre dignité était rehaussée par le fait que c'était son ami, quelqu'un à lui, qui était en situation de faire, si peu que ce fût, courber la tête même aux Lakarin.

Anderstein d'ailleurs, avec tout son savoir-faire, n'était pas plus à son aise que les autres. Aussi la conversation languissait-elle et pour la première fois il ne se sentait pas le bienvenu dans la boutique. D'ailleurs, après tout, il avait tiré de Rube tout ce qu'il voulait. Ce matin-là même il avait reçu une lettre de Mabel l'invitant pour le jeudi soir. Elle l'aiderait à écrire le chef-d'œuvre qui commençait à prendre forme dans sa tête. Il voyait le rideau baisser au dénouement sur la boutique envahie par l'obscurité, et Baldman et Rube se regardant longuement au-dessus d'Esther étendue sans vie.

— Non, — dit le vieux Lakarin, comme Philippe se disposait à partir, — ne vous en allez pas, je sors.

Mais sur la porte il rencontra madame Lakarin qui arrivait, souriante et gaie, d'excellente humeur. Être de retour à la Cour, c'était pour elle un délice. Nouvelles présentations : madame Lakarin était ravie, elle ne désirait rencontrer personne plus que M. Anderstein. Mais elle ne savait pas beaucoup d'anglais et Rube dut servir d'interprète : Bessie lui avait dit quel grand talent il avait, quel merveilleux succès avait eu sa pièce et comme c'était aimable à lui de permettre à Dave de jouer ce rôle.

Anderstein avait l'air ahuri.

— Allons, allons, — dit Aaron, — il est temps de partir.

Et avec un rapide au revoir il entraîna sa femme dehors.

Philippe se retourna aussitôt vers Rube.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire? — s'écria-t-il avec colère. — Est-ce cela que signifie l'invitation de votre sœur?

— Je croyais que vous saviez que la famille désire que Dave

joue. Et pourquoi pas, Philippe? Il est joli garçon, tout autant que Jacobs.

— Mais vous ne comprenez pas. Ce n'est pas une question de physique. Votre frère n'a jamais joué la comédie de sa vie. Pourquoi diable en a-t-il envie?

— Vous pouvez m'en croire, il y tient, et ferme. Il est buté sur cette idée-là, et toute la famille avec lui. Ce sera un véritable affront si vous ne le laissez pas faire. Il faudra que vous cédiez, Philippe. Dave réussira très bien, vous verrez.

— La famille! La famille! Les Lakarin absorbent tout ce qui passe à leur portée. Ma pièce n'existe plus que pour ça, pour la plus grande gloire des Lakarin.

Rube devint rouge : Anderstein avait dépassé les bornes. Mais il réussit à retenir la riposte qui lui montait aux lèvres.

— Faites-le par amitié pour moi, Philippe, — dit-il de son ton le plus insinuant.

— Couperiez-vous la gorge à votre fils par amitié pour moi? — demanda l'autre furieux.

— Je ne peux pas entrer en lutte avec ma famille, Philippe. Après tout vous n'êtes qu'un ami, je dois penser à eux d'abord. Allons, vous viendrez dîner chez Bessie mardi, et vous arrangerez ça.

Il y eut un moment de silence.

— Et sinon ce ne sera pas la peine que je revienne jamais dans cette boutique... c'est bien ça?

— Je n'ai pas dit cela. J'espère que nous serons toujours bons amis. Mais je ne peux pas vous faire passer avant ma famille. Est-ce possible, voyons?

Une fois de plus il était pleinement, absolument, le Lakarin luttant pour sa tribu. A quoi bon des amis s'ils ne voulaient pas plier devant la volonté de la famille? Anderstein, se rendant compte de la force du sentiment qui entraînait Rube, comprit qu'il fallait changer de tactique.

— Rube, — dit-il d'un ton persuasif, — vous savez que je ferais n'importe quoi pour la raison que vous invoquez. Mais vous sentez sûrement vous-même à quel point c'est à côté de la question. Personne ne sait mieux que vous toute l'importance de cette interprétation. C'est déjà bien assez fâcheux d'avoir perdu Jacobs. N'oubliez pas, par exemple, que Jacobs

a été quatre ans à l'Académie de Londres, et qu'il y a obtenu la médaille d'or.

— Oubliez-vous, vous, que Dave est un Lakarin?

— Je ne le sais que trop.

— Écoutez, Philippe, il faut songer aussi que vous me devez pas mal. Toute l'organisation dépend de moi...

— Est-ce une menace?

Rube ne répondit pas sur-le-champ, enfin il dit lentement :

— Vous savez que je pourrais, si je voulais, faire tout chavirer, mais vous n'ignorez pas non plus que je ne le ferai pas.

— Vous ne le feriez pas exprès, — insista Anderstein, prompt à saisir son avantage, — mais vous ne voyez donc pas que c'est précisément ce que vous êtes en train de faire? Vous ne voyez pas que Dave, tout Lakarin qu'il est, n'est même pas un amateur? Vous ne comprenez pas qu'Isaacson lâchera certainement la pièce, si l'interprétation n'est pas à la hauteur d'une troupe de professionnels?

Et peut-être Rube le voyait-il tout au fond de lui-même, mais à coup sûr la famille ne le verrait pas. Isaacson! Cet aventurier, ce faiseur, prompt aux avatars commerciaux! Demander à un Lakarin de s'en référer à son opinion! Mais son nom jeté dans le débat suggéra à l'esprit plein de ressources de Rube un moyen d'en sortir.

— Quelle somme faut-il pour monter une pièce? — demanda-t-il.

Anderstein lui jeta un regard aigu.

— Mon père a perdu quinze cents livres avec ma première pièce *le Jouet de la Fortune.*

— C'était trop pour lui, — dit Rube, dont se réveillait l'âme de spéculateur, — et c'est une des raisons pour lesquelles vous êtes aujourd'hui dans une si fichue situation. Mais il peut s'en trouver d'autres qui soient en état de risquer pareille somme et pour qui ce serait un plaisir d'aider un garçon comme vous, Philippe. Et très probablement, s'ils entreprenaient la chose dans cet esprit-là, ils n'y perdraient rien du tout. Mais il faudrait d'abord les prendre du bon côté. Ce serait dommage de permettre qu'une niaiserie se mît en travers.

— Cela ne vous ferait rien de m'expliquer exactement ce que vous voulez dire?

— Je veux dire que vous n'avez aucun besoin d'Isaacson. Laissez Dave jouer le rôle à la représentation de bienfaisance et je me charge de monter la pièce sur un théâtre régulier. Cela prouve dans quelle estime je tiens votre œuvre, parce que, vous pouvez vous fier à moi, je suis bien trop Lakarin pour jeter mon argent par les fenêtres, quand je ne vois aucune chance de gain.

Rube avait conscience de faire là un pas définitif dans sa carrière. L'idée amorphe qui lui flottait vaguement dans le cerveau depuis sa visite à Isaacson commençait à se cristalliser et à prendre forme. Il contemplait déjà en imagination une magnifique série de bureaux dans le West End où s'étalerait pompeusement le nom de Lakarin. Il y présiderait comme directeur et administrateur avec Esther à ses côtés comme guide et conseillère. Brusquement il perçut cette vérité : c'était le seul moyen par lequel il pût espérer la conquérir. Devenu un super-Isaacson, il serait un tout autre prétendant qu'un vulgaire bijoutier de l'East End. Il continua :

— Décidez-vous vite, Philippe. Je vous traiterais bien, vous savez. Vous toucheriez vos droits d'auteur à l'avance, dès la signature du contrat. Et ça pourrait être... demain, — ajouta-t-il après réflexion.

Anderstein était au supplice.

— Le diable vous emporte, — cria-t-il. — Vous savez que je n'ai pas d'autre costume à mettre que celui que j'ai sur moi.

Ce n'était pas bien de la part de Rube de le tenter comme ça. Isaacson n'était qu'une possibilité, Rube une certitude. Rube ferait les frais de la pièce, Rube l'imposerait au public londonien avec toute la ténacité de sa race. Pourquoi hésiter? Oui, mais Rube n'avait aucune expérience. Isaacson, c'était un nom, c'était une personnalité, Isaacson avait le flair du théâtre, le public se pressait toujours pour aller voir une pièce montée par lui. Rube était un outsider, un inconnu, sa garantie n'aurait aucune valeur morale. Pourtant on pouvait se fier à sa parole : Rube monterait la pièce. Et la passion dominante d'Anderstein, son désir de voir les pantins créés par son imagination animés sur la scène, en chair et en os,

cette passion serait satisfaite. Une concession insignifiante et l'affaire était conclue...

— Vous ne pouvez pas dire que ce n'est pas une proposition honnête, — ajouta Rube qui se doutait, d'après la physionomie de son ami, du conflit auquel il était en proie.

— Et quant à la distribution? — dit enfin Anderstein, — Dave, je suppose, jouerait aussi le rôle sur le théatre régulier?

Cette idée n'était pas venue à Rube, mais il sentit sur-le-champ que Dave voudrait tirer parti jusqu'au bout de la chance qui s'offrirait à lui. Et il songea soudain que là était peut-être la solution cherchée d'une carrière pour son frère.

Pour une fois il se trompa dans son analyse. Le calme avec lequel Anderstein posa sa question lui fit croire à tort que son ami avait commencé à devenir raisonnable. Il ne sut pas discerner les signes de l'orage qui montait. En certains cas Anderstein était saisi d'une sorte de frénésie, quand son vernis acquis dans le West End était enlevé par un accès de délire, une violente éruption, qui faisait reparaître le tempérament véritable de sa race. Brusquement, sans qu'il pût se dominer, il fut saisi de fureur. La pensée que son art était à la merci de ces Lakarin, de ce jeune lourdaud grotesque de Dave et de son épouvantable sœur, de Rube lui-même, et de son esprit incurablement commercial, le mit hors de lui. Il eut grand'peine à ne pas empoigner la première chaise venue pour tout briser dans la boutique. Mais, tapant du poing sur le comptoir, avançant sa figure tout contre celle de Rube, il hurla d'une voix méconnaissable :

— Non, non, non et non! Je ne suis pas à vendre!

Et il s'enfuit en courant.

Rube, bouche bée, debout sur sa porte, le regarda disparaître dans la Cour. Il ne s'était pas du tout attendu à pareille explosion : elle le laissait ahuri.

Il rentra dans la boutique et resta appuyé sur le comptoir. Son orgueil était outragé, profondément, presque mortellement. Il n'aurait jamais cru Anderstein capable d'un pareil entêtement. Cela le dépassait en quelque sorte. Ces deux garçons étaient ses amis, il n'avait aucun doute sur ce point. Alors, comment pouvaient-ils se conduire ainsi envers lui?

— Eh bien, s'ils persistaient... mais il ne croyait pas qu'ils

pussent s'obstiner. Anderstein était un garçon nerveux, irritable. Après tout, c'était un écrivain, et les écrivains, Rube le supposait, sont souvent singuliers. Le lendemain l'offre tentante qu'il lui avait faite aurait fait son chemin dans son esprit, il verrait les choses autrement. Sinon, si ni Anderstein ni Graner ne venait le trouver, alors, il le comprenait, ce serait la fin. Il était inévitable qu'il se mît du côté de sa famille, il serait réduit à reprendre son ancienne façon de vivre. Et en ce cas... Esther?

Une heure ou deux plus tard, tandis qu'il réfléchissait encore, la sonnerie du téléphone retentit et Rube tressaillit de tout son corps en entendant la voix d'Esther.

— C'est miss Maranno?

— Vous avez eu vite fait de me reconnaître, — fit-elle en riant. — Écoutez, M. Lakarin, tout d'abord je voudrais m'excuser de la façon stupide dont je me suis conduite hier.

Rube ne savait s'il devait être content ou ennuyé.

Ses excuses signifiaient-elles qu'elle était, comme tant d'autres, anxieuse d'être en bons termes avec son compte en banque? Mais il répondit gaîment :

— Ne vous tourmentez pas de cela, miss Maranno, je n'y ai vu qu'une plaisanteire.

Elle le trouva très gentil de prendre si bien la chose.

— Ça, c'est chic de votre part. Autre chose maintenant. Je vous téléphone, parce que j'ai reçu de votre sœur une invitation à dîner pour demain soir. J'en ai été un peu surprise. Nous n'étions pas très... très... — Elle cherchait son mot.

— Je sais, je sais, — coupa-t-il précipitamment. — Mais vous viendrez, n'est-ce pas? Nos deux amis seront là également.

La vivacité du ton la déconcerta. Elle ne voulait pas qu'on la poussât trop : l'allure s'accélérait à l'excès.

— Je ne sais pas, — dit-elle, d'une voix hésitante, commençant à regretter d'avoir téléphoné. — Mais, franchement, croyez-vous que ce soit la peine que je vienne chez votre sœur? Je ne veux pas vous faire de chagrin... Mais, ne vaudrait-il pas mieux pour vous que je...

— Venez, miss Maranno, — supplia-t-il, — venez.

— En réalité je suis en train d'écrire pour refuser. Si je vous ai téléphoné c'est pour vous expliquer...

— Ne faites pas cela, — s'écria-t-il, — avant de m'avoir vu. Laissez-moi en causer avec vous d'abord.

— Très bien, alors, — dit-elle malicieusement, — venez ici ce soir et nous en parlerons.

Le silence que garda Rube révélait sa gêne.

— Pardon, j'adore vous taquiner. Non, laissons cela. J'écrirai à votre sœur une lettre d'excuses très polie, et il n'en sera plus question.

— Non, non, — insista-t-il. — J'ai besoin de vous parler, et ne vous figurez pas que j'aie peur : j'irai vous voir ce soir.

— Oh! — Ce fut tout ce qu'elle trouva à dire. Dans quoi s'était-elle embarquée là?

— Je serai chez vous après mon dîner, vers neuf heures et demie.

— Soit, c'est parfait, — répondit-elle en s'appliquant à donner à sa voix un accent de froideur distante.

Esther raccrocha le récepteur et médita une minute.

Ainsi donc la vieille histoire allait recommencer. Et son esprit remonta jusqu'à l'aube véritable de sa vie de femme. Ç'avait été plus tard pour elle que pour la plupart de celles de sa race. Son ambition se concentrait sur sa carrière, ses livres, ses études. Elle rêvait d'être une grande actrice. Mais elle n'avait pas vraiment brillé à la *Société dramatique universitaire*.

— Je n'y comprends rien, — lui disait un jour le metteur en scène, un homme âgé qui avait trente ans de pratique, — vous avez du métier, mais vous restez froide, sans vie. Au nom du ciel, réveillez-vous, ma petite.

Esther s'était contentée de sourire, et avait continué à travailler avec calme, à sa manière.

Elle avait dix-neuf ans quand Harry commença à lui faire la cour. Elle l'avait rencontré deux ou trois fois chez une tante à elle : c'était un gentil garçon de son âge. Au début elle avait à peine remarqué sa présence. Puis le hasard — ou était-ce la tante? — les avait laissés un moment seuls tous deux et elle avait senti qu'Harry lui prenait la main en lui disant qu'elle était jolie. Elle n'avait pas été transportée, mais il était agréable de s'entendre dire de ces gentilles choses, et le lendemain elle lui avait permis de l'emmener à un cinéma. Là ils restèrent

près de trois heures dans la salle obscure, lui, lui entourant la taille de son bras et elle la tête sur son épaule. Il n'était pas douteux qu'il était très épris d'elle et il eût été grossier, vilain, de ne pas répondre à cet amour.

Il n'y eut pas de fiançailles proprement dites, parce que les parents d'Harry estimaient que sa situation ne le permettait pas encore. Mais ils passèrent tout l'été ensemble. Le dimanche ils faisaient de longues promenades à pied dans la campagne et, tandis qu'ils erraient la main dans la main à travers les bois et les champs, Esther pouvait presque croire qu'elle connaissait l'amour; le véritable amour. Mais, même au zénith de leurs émotions, elle avait éprouvé le sentiment qu'il lui manquait quelque chose. Et peu à peu elle s'aperçut que grandissait en lui un certain mécontentement; il n'aimait pas ses conversations élevées, il trouvait mauvais qu'elle eût une intelligence. Une femme ne devrait rien savoir que son amour, les besoins et les désirs de son mari.

Et enfin arriva le jour où elle le vit, de sens rassis, tel qu'il était : un jeune nigaud, qui avait bon cœur, mais stupide et gâté par sa mère. Elle versa des larmes sur lui, comme une mère sur un fils qu'elle a perdu, sur le trésor qu'il aurait pu être. Et avec douceur mais fermeté elle le congédia, et, renonçant à l'amour, elle retourna à ses livres.

Et puis, moins de trois mois après, son destin s'était accompli. Ah, Arnold, cher Arnold Glibberson..., qu'est-ce que le monde et sa femme avaient fait de lui depuis? Un énergumène d'aspirant politicien qui présidait des réunions sionistes et favorisait les votes de remercîments au Carlton Club. Mais quand ils étaient étudiants ensemble, par ces soirs sereins, après des cours, quand ils étaient rentrés chez eux en s'accompagnant mutuellement, oubliant l'heure et la distance, mettant le monde en pièces pour le reconstruire ensuite, quelles possibilités s'étendaient devant eux! Il n'était jamais question d'amour entre eux, mais, pendant ces six mois merveilleux, leurs esprits étaient si près l'un de l'autre que le monde semblait superflu à Esther. Dans la compagnie d'Arnold son ardente nature s'était brusquement épanouie.

Vers cette époque elle faisait partie des *Orphiques* et joua le rôle de *Lady Windermere*; Arnold vint assister à la repré-

sentation. Esther émerveilla ses amis ce soir-là par la vigueur et la sincérité de son jeu. Tout cela était pour Arnold. Il ne l'avait jamais encore vue sur la scène, et, quand il la retrouva après, à la sortie des artistes, elle vint à lui tremblante d'anxiété. Avait-il compris son sentiment?

— Eh bien? — dit-elle avec angoisse.

— Je ne savais pas, Esther, que vous portiez cela en vous.

Et il était manifeste qu'il ne s'en était pas douté. Il n'y avait, en réalité, jamais songé, il n'avait vu que des affinités intellectuelles entre elle et lui, jamais il n'avait pensé à la femme. Cette remarque faite incidemment la prépara. Quand, un mois plus tard, elle lut les fiançailles d'Arnold dans les journaux juifs, le coup fut atténué.

Serrer les dents et supporter le choc : rien d'autre à faire. Mais la vie de famille lui devint soudain intolérable. Malgré l'opposition des siens elle s'était résolue à vivre sa propre vie dans un petit appartement.

Depuis lors il y avait eu bien d'autres hommes dans son existence. Elle était séduisante et il fallait oublier Arnold. On parla d'elle... eh bien, qu'on en parle! Qu'importaient les potins?

Et maintenant Rube! Ce n'était pas le genre d'homme qu'elle avait jamais rêvé d'aimer, encore moins d'épouser. Mais depuis Arnold elle n'avait pas rencontré son idéal. Et elle avait pour Rube — presque malgré elle — plus qu'un peu d'affection. Elle commençait à soupçonner, qu'une fois passée la première passion de la vingtième année, on pouvait peut-être se contenter de la tendresse.

Pendant ce temps Rube était en proie à un accès de terreur qui le glaçait. Qu'est-ce qui avait pu l'entraîner à se compromettre de la sorte? Quel besoin avait-il de retourner chez Esther, et tout seul cette fois? Qu'est-ce qui le justifiait? Qu'allait-elle penser? Tout au fond de lui-même il savait qu'il n'avait pas le droit d'aller chez elle, à moins qu'il n'eût l'intention de lui demander sa main et, pour le moment, il ne se sentait pas encore prêt à sauter le pas si précipitamment.

Il s'attarda dans la boutique jusqu'à neuf heures, dans l'espoir qu'un de ses deux amis arriverait et lui donnerait l'appui de son conseil et de sa présence, mais ils ne se mon-

trèrent ni l'un ni l'autre. Il ferma à tout hasard, alla à l'autre bout de la cour jusque chez la marchande de sandwichs où il en avala quelques-uns à la hâte.

Finalement il partit sur l'impériale d'un autobus dans la direction de Finsbury Park. L'air frais du soir calma un peu son agitation. Elle fit place à une détermination farouche. En tout état de cause il allait tirer la situation au clair. Il ne savait pas exactement ce qu'il voulait dire, mais il avait tracé dans son esprit les grandes lignes de son plan. Il fallait faire comprendre à Esther l'importance de ne rien faire, au point où ils en étaient, qui pût mettre en danger leurs relations futures.

Cette fois encore Esther lui ouvrit la porte elle-même, mais son accueil fut très réservé. A la manière dont elle lui dit « Bonsoir » il vit bien qu'elle aussi était un peu nerveuse. C'était la première fois qu'il la voyait se départir de son calme. Même l'autre soir elle n'avait pas cessé un instant d'être maîtresse d'elle-même.

Elle le précéda dans le salon et, s'asseyant sur le bord de la table, elle reprit un chandail qu'elle était en train de tricoter. Rube se jeta dans un fauteuil et l'observa sans rien dire.

— Eh bien? — dit-elle enfin sans lever les yeux de son ouvrage.

Rube se pencha vers elle.

— Je désire que vous veniez demain soir chez ma sœur.

— Je ne vois pas comment je pourrais.

Il comprit ce qu'elle voulait dire : elle ne tenait pas à s'offrir à l'examen de la famille Lakarin, elle imaginait que le dîner avait été combiné dans cette intention et n'avait aucune envie de favoriser de vaines illusions ni chez lui ni chez elle. La meilleure manière de donner des apaisements à l'esprit d'Esther sur ce point était de lui parler de Dave.

— Vous comprenez, c'est ma sœur qui a arrangé ce dîner : Sam et Philippe y seront, elle veut avoir un entretien avec eux au sujet de Dave.

— Oh! naturellement, — et Esther s'appliquait beaucoup à son travail, — je comprends que c'est la fierté de votre famille, et votre désir intense à vous de la voir briller. Mais en quoi cela me concerne-t-il? Pourquoi m'entraîner là dedans?

— Je désire que vous soyez là, — répondit-il simplement.

— Vous voulez que je prenne parti pour vous?

Il attendit un peu avant de répondre.

— J'en serais très heureux, mais je ne vous le demande pas.

Elle continuait à tricoter.

— Et s'ils refusent toujours, qu'arrivera-t-il?

— Ma mère et ma sœur y verraient un terrible affront.

Elle leva sur lui un regard curieux.

— Est-ce que vous rompriez avec eux?

Il frémit à cette idée.

— Il faut que je soutienne ma famille.

— Je comprends. Vous m'avez parlé de votre père, hier. Vous avez peur de lui, n'est-ce pas?

— Non, je n'ai pas peur de lui, — s'écria-t-il avec colère. — Je le respecte.

Elle posa son ouvrage.

— Pauvre petit poisson! — fit-elle sur un ton gentiment moqueur.

— Pourquoi m'appelez-vous comme ça?

— Parce que c'est ce que vous êtes, mon ami, un poisson dans des eaux étrangères. Vous n'êtes plus dans votre milieu. J'ai rencontré tant d'hommes de votre genre dans la pension de famille qu'habite ma mère. Vous n'avez même pas d'auto! Pour les autres, le principal, en dehors de leurs affaires, c'est toujours « l'auto ». Elle leur permet d'aller passer le week-end à Brighton ou à Margate. Ils descendent dans une pension de famille juive, jouent au solo et parlent affaires ou font des potins dans la salle à manger. A Londres ils passent leurs soirées au Regent Palace ou dans leur famille. Tout se fait d'après la routine. Voilà ce qu'on attend de vous, et ce n'est pas bien de vous arracher à ce genre de vie. On ne compte pas de votre part sur cette aspiration à des eaux étrangères.

— Quand vous dites que c'est ce qu'on attend de moi, — répondit-il tranquillement, — vous entendez que c'est à cela que vous me condamnez. Vous ne croyez pas que je sois qualifié à aspirer à quelque chose d'autre.

— Mais, — insista-t-elle, — cette autre chose ne vous rend pas réellement heureux.

— Je veux me marier, — dit-il brusquement.

Esther ne dit rien. Elle attendit, ne sachant que faire pour heurter le moins possible les sentiments de Rube. Mais la question qui semblait inévitable ne fut pas posée. Rube se souvenait de ce que son père lui avait dit le matin et il avait la langue collée au palais.

— Une cigarette? — dit-elle tout à coup, quand elle vit qu'il ne se décidait pas à parler.

— Non merci, je ne fume pas.

Esther en prit une et il remarqua que sa main tremblait légèrement en l'allumant.

— Nous ne faisons que bavarder sur tout cela, — dit-elle.

— Je désire que vous veniez, — reprit Rube en insistant, — parce que le mal est déjà fait. Si vous ne veniez pas, Bessie serait offensée et je ne veux pas qu'aucun membre de la famille vous prenne en grippe.

— Mais supposez que je vienne et me mette contre vous?

— Vous ne feriez pas cela... vous ne voudriez pas, par amitié pour moi.

« Insolence et impudence! » telle fut la formule familière qui lui vint à l'esprit. Et son ton de maître la choqua.

— Vous n'imaginez pas que je suis éprise de vous, M. Lakarin, — demanda-t-elle d'un ton coupant.

— Ne parlez pas si crûment, — implora-t-il.

— Êtes-vous amoureux de moi?

Il tressauta sur sa chaise.

— Comment pourrais-je le savoir? Je vous connais à peine. Mais, si vous faisiez quoi que ce fût pour bouleverser la famille, je ne vous reverrais jamais et je ne saurais pas... nous ne saurions jamais ni l'un ni l'autre si vous n'aurions pas pu arriver à nous aimer.

— Ha! ha! mon ami, — s'écria-t-elle, — je vous vois venir. Vous voulez que je vienne chez votre sœur et que je vous aide à soutenir l'honneur de la famille, et ce qui devrait m'encourager, c'est l'idée que vous pourriez peut-être un jour devenir amoureux de moi. En somme, — poursuivit-elle, — en se penchant vers Rube et en frappant la table de la paume de sa main, vous voulez m'acheter au moyen d'un chèque antidaté.

Et Rube admira sa nature bien équilibrée, l'expression amusée que donnait à son visage son sens aigu de l'ironie, et

par-dessus tout cette comparaison qui révélait ce sens inné du commerce, qui subsistait en sa qualité de Juive sous le vernis superficiel de l'étudiante et de l'actrice.

— Je ne veux acheter personne, — riposta-t-il, — je veux simplement conserver mes amis.

Et tout à coup elle eut honte d'elle-même. Quel droit avait-elle de le condamner si facilement à son ancien genre de vie ou d'affirmer si dogmatiquement ce qui était ou n'était pas son milieu prédestiné?

— Auriez-vous tant de regret de perdre vos deux amis? — lui demanda-t-elle.

— Ce n'est pas seulement eux deux, c'est vous aussi.

Le ton de sa voix ne permettait pas de se méprendre sur son sentiment.

— Rube, — dit Esther l'appelant pour la première fois avec sérieux par son prénom, — j'habite ici seule depuis six ans. Il faut que vous le sachiez : on a par moments raconté bien des histoires scandaleuses sur cet appartement.

— Non, ne me dites pas cela.

En prononçant ces mots il pâlit. Esther lui posa la main sur l'épaule.

— Rube, seriez-vous très malheureux s'il y avait du vrai dans ces histoires?

Il lui saisit les poignets, et mit dans son cri toute la force de sa nature résolue.

— Elles ne sont pas vraies. Dites-moi qu'elles ne le sont pas.

Elle se débarrassa de son étreinte en lui répondant :

— Alors, vous tenez à moi. Il n'y a rien de vrai.

Rube prit son mouchoir pour s'essuyer le visage. Poussant un long soupir, il se rejeta en arrière sur son siège.

— Vous viendrez demain?

— Que pourrai-je faire?

— Vous pourrez m'aider. Si vous vous montrez aimable, les autres vous suivront. Je désire que vous fassiez plaisir à la famille.

Comme c'était bizarre! Alors que, en temps ordinaire, elle aurait très mal pris de le voir admettre qu'elle devait comprendre la nécessité de plaire aux Lakarin, la conversation avec lui avait déjà influencé sa manière de voir. Elle accepta

donc comme chose évidente que toute femme à laquelle s'attacherait Rube ne devrait pas espérer qu'il entrât dans son milieu, mais devrait se préparer à se soumettre à cette famille qui couvrait tout de son ombre.

— Très bien, je viendrai, — dit-elle. — Mais je ne promets rien.

— Je n'ai pas le droit de rien demander.

Et satisfait de ce qu'il avait obtenu, craignant de tout détruire par une autre parole hasardée, il prit congé d'Esther et se retira.

Il était vraiment content. Des idées couleur de rose lui firent escorte jusque chez lui. Il repassa dans son esprit tout leur entretien, mot pour mot, revoyant l'attitude d'Esther à chaque seconde. Il savait que, quoi qu'il pût arriver, cette heure de conversation avec elle ne s'effacerait jamais de sa mémoire. Pour la première fois — exception faite pour la seule Bertha — une femme lui avait parlé ce soir comme à un homme et non comme à un sac d'argent ambulant.

N'ayant aucune envie d'affronter la famille avant le fameux dîner, il retourna à la boutique, car il habitait toujours à la Cour. Les événements étaient en marche : cela, il en avait l'assurance. Il se faisait l'effet d'un général qui assiste à l'émiettement des avant-postes ennemis l'un après l'autre, pendant que ses troupes avancent vers la victoire inévitable. Mais, s'il était un général, il donnait de sa personne : là-dessus aucun doute possible. Il luttait, de toutes les fibres de son être, pour son émancipation.

Anderstein devait succomber à la tentation : sur ce point il avait confiance. Il n'était pas dans la nature humaine de résister à pareil appât. Esther, en tous cas, ne serait pas contre lui. Restait Graner. Mon Dieu, Sam, il est vrai, était entêté et débitait sur l'art bien des sottises prétentieuses, mais il était trop l'ami d'Anderstein pour se mettre en travers de n'importe quelle combinaison favorable à celui-ci. Non! L'opposition succomberait. Dave — tant pis pour lui s'il était assez bête pour vouloir jouer la comédie — aurait la voie ouverte. L'honneur de la famille recevrait satisfaction, et Rube enfin serait libre de suivre son chemin, celui qui le menait à Esther.

Le courrier du lendemain matin lui prouva que cette confiance n'était pas sans fondement. Enfoui au milieu de lettres d'affaires, il trouva un mot d'Anderstein : Je regrette d'avoir été si brusque. J'irai chez votre sœur, mais je ne promets rien. P. A. »

Rube eut un rire silencieux et se frotta les mains. Ça marchait, ça marchait! Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Son heureuse disposition d'esprit ne fut même nullement altérée quand Sally Belman au téléphone lui demanda si lui et ses deux amis voudraient lui prendre des billets pour un bal de charité qu'elle organisait pour le dimanche suivant.

— Rappelez-moi ce soir à dix heures et demie, — dit-il. — Je les aurai vus d'ici là et je vous donnerai la réponse.

Qu'elle sonne! La boutique serait fermée et elle resterait le bec dans l'eau, ne comprenant pas ce que cela voudrait dire. Non qu'il lui voulût du mal : Sally n'était pas une mauvaise fille. L'homme qui l'épouserait aurait une brave compagne.

C'était une ménagère et une organisatrice de premier ordre. Les dîners qu'il avait faits chez les Belman le lui avaient nettement prouvé. Et elle ne s'était pas jetée à sa tête, ce qui lui inspirait un certain respect. Mais il savait que cette invitation au bal était inspirée par leurs parents respectifs. Eh bien, ils pouvaient tous attendre. Ils verraient! La Cour verrait! Il allait se passer des choses!

Il eut ce jour-là une visite inattendue, Bertha Quattor avec son air habituel de sérieux et de distinction. Mais elle avait le visage si pâle, si hagard, qu'il pensa tout d'abord qu'elle devait être sérieusement malade.

— Mon Dieu, que vous arrive-t-il? — s'écria-t-il.

Elle répondit tristement qu'elle avait mal dormi. Mais il n'était pas en humeur de causer avec une femme comme celle-là : il lui dit brièvement qu'il serait encore occupé pendant deux ou trois heures. Elle eut beau lui lancer un regard suppliant et essayer même un peu son pouvoir de séduction, il n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et bientôt elle se retira. Bonne affaire, d'ailleurs! C'était une des personnes avec qui il en avait décidément fini. Il n'avait pas envie de lui entendre encore raconter ses malheurs. Il avait honte de l'avoir jamais connue. Que dirait Esther si elle apprenait qu'il

y avait jamais eu de l'intimité entre lui et Bertha Quattor?

Graner arriva vers sept heures et demie.

— Où est Philippe? — demanda Rube soupçonneux.

— Il m'a téléphoné qu'il se rendrait directement chez votre sœur.

Graner s'assit, déploya son journal et attendit, en gardant un silence ostentatoire, que Rube fît attention à lui.

— Eh bien, — dit Rube comme ils mettaient le pied dans la rue, — vous avez l'air à peu près aussi gai qu'un chat qui s'est assis sur un paquet d'épingles. Alors, nous avons tout le temps. Marchons jusqu'à la station de Shoreditch.

Graner consentit et ils partirent d'un bon pas dans l'avenue encombrée de Whitechapel. Rube sentait bien l'attitude hostile de son ami, et ne savait trop comment aborder la question. Ce fut Graner qui rompit le silence en demandant :

— Je voudrais bien savoir à quel propos ce dîner. Pourquoi cette soudaine amabilité de la part de votre sœur? Est-ce à propos de Dave?

— Oui, — dit Rube, — c'est à ce propos.

— Eh bien, alors, si vous comptez reprendre cette idée absurde, je n'ai plus qu'à vous dire bonsoir.

Et il s'arrêta brusquement.

— Pas de bêtise, Sam. — Et Rube, saisissant le bras de Graner, le fit avancer. — Je vous demande de consentir, par amitié pour moi.

— Inutile d'essayer de me prendre par là, — dit aigrement Graner.

— En somme, — continua Rube, — je n'ai pas été un si mauvais ami pour vous.

— Si vous faites allusion à ce que je vous ai emprunté trois livres samedi dernier, votre remarque me paraît de très mauvais goût. Vous ne m'avez pas acheté, vous savez, avec vos trois livres.

— Je ne prétends acheter personne, — protesta Rube.

Mais la répétition exacte de la phrase qu'avaient prononcée déjà Anderstein et Esther lui donna un frisson de crainte. La confiance qu'il avait en lui fut un moment ébranlée. Il décida de tenter un autre moyen d'attaque.

— Écoutez, Sam, — poursuivit-il, — si vous persistez dans

votre attitude, vous ferez simplement du tort à Anderstein.

— Et il développa son plan pour financer la représentation.

— Évidemment, — dit Graner, — cela présente l'affaire sous un jour nouveau. Vous savez que vous me prenez là par mon faible, que je ne ferais rien pour nuire à Philippe. Mais en même temps cela me déplaît. Cela signifie tout simplement que Philippe se laisse acheter.

— Oh, le diable vous emporte de parler toujours d'achat! qu'est-ce que vous avez, enfin?

— C'est le seul procédé que vous compreniez, vous autres Lakarin, — répliqua froidement Graner : — acheter et vendre. Un Lakarin achète les gens comme des diamants. Il faut bien parler votre langue. Mais, voyons, j'en ai assez de marcher. Prenons le prochain autobus.

Ils continuèrent leur route sans rien dire. Le visage de Rube était écarlate. En principe il respectait la franchise, mais personne jusque-là n'avait osé lui lancer en pleine figure des vérités comme celles que venait de lui asséner Graner. Il était furieux. De son côté Graner n'était pas moins irrité. Son art était profané, son travail tourné en dérision, son ami Philippe acheté par ces Lakarin.

C'est dans cette humeur de mutuel antagonisme qu'ils arrivèrent chez Bessie.

X

Le cerveau d'Esther, quand Rube l'eut quittée, était un chaos, où ne persistait qu'une idée : sa mère, disant d'un ton plaintif, assise dans son fauteuil, à la pension de famille de Brighton : « Cette petite est folle, folle à lier. »

Folle à lier, elle l'était en effet d'avoir promis, malgré toutes ses résolutions et contre tout bon sens, d'assister à ce dîner. Mais elle avait beau s'efforcer, elle ne pouvait pas déterminer dans quelle mesure elle avait été attirée par Rube, par sa personnalité, à quel point elle avait été influencée par la pensée, qui s'insinuait en elle sans qu'elle le voulût, de la fortune des Lakarin. Mon Dieu, c'était inévitable : cette fortune existait, il n'y pouvait rien et on ne pouvait dissocier l'homme et son argent. C'était un élément de sa personne au même titre que ses cheveux noirs et son sourire engageant.

Elle se mit au lit et resta étendue, sans dormir, à réfléchir dans l'obscurité. Elle entendit l'horloge de l'église voisine sonner toutes les heures de minuit à trois heures. Dans le silence de cette longue méditation, la situation finit par s'éclaircir de manière à satisfaire son esprit.

Sans doute la pensée de l'argent ne pouvait être chassée, sans doute c'était à cause de sa fortune qu'elle avait fait plus attention à Rube que s'il eût été pauvre; c'était vrai, mais, et presque à son étonnement, derrière cet argent elle avait trouvé un homme. Et cet homme méritait qu'on s'intéressât à lui.

Il était séduisant, sans aucun doute il l'était. Rien de nouveau en cela. D'autres hommes déjà l'avaient séduite jusqu'à ce qu'elle les laissât tomber par ennui, par désillusion. Mais Rube était de qualité à durer. Elle aimait sa façon d'être, sa sagacité, son honnêteté évidente, son désir de plaire si flatteur, sa poursuite émouvante de quelque chose que sa famille ne lui avait jamais donné. La seule chose vraiment rebutante, c'était son argent, le danger de se laisser aveugler par son opulence sur son actif personnel. Au point de vue intellectuel et social, c'était, elle le savait, un sol vierge avec d'énormes possibilités. Avec l'argent de Rube on pourrait... au diable, encore son argent! Plus elle entassait d'arguments, plus elle revenait à cet argent infernal. Elle tira les couvertures par-dessus sa tête, et faisant résolument le vide dans son esprit, elle s'endormit.

Elle fut réveillée à neuf heures et demie par la sonnerie insistante de la femme de ménage à la porte d'entrée. Elle se leva pour lui ouvrir. Puis, après avoir téléphoné à son chef que, souffrante, elle ne pourrait venir au laboratoire, elle se recoucha et s'installa pour une journée de paresse. Elle sommeilla, rêva, se réveilla et refit un somme. Et toujours, endormie ou éveillée, elle vit toute une fantasmagorie de Rube : Rube le bijoutier, Rube le commerçant prospère, Rube le spéculateur audacieux, Rube le Juif de Whitechapel, Rube le champion de la famille, Rube le tiers négligeable d'un trio, Rube l'amoureux méfiant, Rube le mari dévoué, Rube le père de ses enfants à elle... une fille qui ressemblerait à Bessie... non, non, ce serait trop affreux! — un fils semblable à Rube,

avec le bon cœur de son père et l'intelligence de sa mère, Rube, pour qui sa femme serait toujours une reine.

A midi elle se leva, enfila une robe de chambre et passa dans le salon pour y prendre le léger repas que lui avait préparé sa femme de ménage. Elle partageait son attention entre un œuf poché et le *Daily News* quand la sonnerie du téléphone retentit. C'était Mabel Glibberson.

— C'est vous Esther? J'ai téléphoné au laboratoire et on m'a dit que vous étiez souffrante. Qu'avez-vous?

— Oh! pas grand'chose. Je fais simplement la paresseuse.

— Voulez-vous que je vienne prendre le thé cette après-midi? J'aurais à vous parler.

Il y avait dans sa voix une nuance de supplication qui n'échappa pas à l'oreille d'Esther. Elle fit une grimace devant l'appareil. Elle avait vraiment assez de soucis personnels sans écouter ceux de Mabel. Mais celle-ci avait beau avoir six ans de plus qu'elle, Esther avait toujours été son confesseur, sa conseillère, et elle ne pouvait trouver dans son cœur la force de dire non.

Mabel arriva à quatre heures. Esther avait déjà mis la robe qu'elle comptait porter au dîner — une toilette tout unie en crêpe georgette noir, avec une fleur couleur feu sur l'épaulette. Elle n'avait jamais été mieux que dans cette tenue si simple.

Mabel la contemplait bouche bée.

— Pourquoi cette élégance?

— Je dîne en ville, — répondit légèrement Esther tout en faisant le thé.

La conversation sautait d'un sujet à l'autre. Esther savait très bien ce que Mabel était venue lui dire, mais elle n'était pas disposée à lui faciliter la tâche.

Enfin Mabel interrompit le bavardage capricieux de son amie à propos de livres et de théâtre en lui demandant à brûle-pourpoint si elle avait vu « ses trois amis » dernièrement.

— Vous voulez dire, — fit Esther, — si j'ai vu Anderstein.

— C'est probable, — dit Mabel d'un air boudeur.

— Oh! Mabel, Mabel! Quelle folle vous êtes! Pourquoi ne pas le laisser tranquille?

— Je veux qu'il me revienne, — dit Mabel à mi-voix.

— Pourquoi? Vous voulez fuir avec lui?

— Oh, quelle cruauté! Vous savez bien que ce n'est pas ce que j'entendais.

— Oui, je le sais, je sais que ce n'est pas votre intention. Vous n'en avez pas le courage. Vous voulez simplement qu'il rôde autour de vous, qu'il vienne dîner chez vous, qu'il vous rencontre à l'occasion dans les thés. Vous voulez lui entendre dire, sur ce ton affecté qui est le sien, que vous l'inspirez, vous voulez continuer à le laisser vous tourner publiquement en dérision. Déjà tout le monde prétend que vous lui avez servi de modèle pour la Belly du *Jouet de la Fortune*.

— Vous êtes bien méchante, bien injuste. C'est pour lui autant que pour moi que je le veux. A-t-il écrit quoi que ce soit depuis six mois? Peut-il faire quelque chose sans moi? Oui, je l'inspire, je vous l'affirme. Riez tant que vous voudrez. Je vous dis que ce qu'il a fait de meilleur, il l'a écrit grâce à moi. Et c'est un homme remarquable, il a du génie. On commence pourtant à dire que c'est un raté. Mais je sais, je sais, — continua-t-elle l'air farouche, — je sais ce qu'il serait capable de faire encore, ce que je pourrais faire de lui.

Et comme Esther ne lui répondait que par un sourire moqueur, elle s'écria avec véhémence :

— Je crois que vous voulez le garder pour vous, Esther.

— Mabel! Comment osez-vous?... — Elle était réellement fâchée. — *Moi*, vouloir d'un homme comme lui? Mais je le méprise. Il essaie de faire la cour à toutes les femmes qu'il rencontre. Il se complaît dans tout ce qu'il éprouve, puis rentre chez lui mettre tout cela sur le papier. Et vous... vous avez la naïveté d'appeler ça du génie!

Mabel éclata en sanglots passionnés, au milieu desquels elle racontait l'histoire de son existence vide, sans enfant, de son mari mutilé de guerre, impotent, de sa misère intellectuelle, de sa détresse morale qui n'avait été soulagée que par la camaraderie de Philippe. Elle voulait le reprendre, elle avait un besoin désespéré de lui. Et sa chère, chère Esther pouvait l'aider. Philippe était absorbé par ce Lakarin de la Cour du Tigre bleu... Si Esther voulait seulement l'aider à le détacher de ces deux inséparables, — Graner et Lakarin, — et lui persuader d'accepter les invitations de Mabel?

La vue de cette détresse de son amie émut Esther profondément, plus qu'elle ne l'aurait cru possible. Quel droit avait-elle, au nom de la loyauté envers son sexe, de se mettre entre Mabel et ce pauvre genre de bonheur qu'Anderstein pouvait lui assurer?

Mais là elle se heurtait à une difficulté : et Rube? Le seul moyen qu'elle eût d'aider Mabel était de lui renvoyer Anderstein. Et cela elle ne pouvait le faire qu'en brisant le « trio ». En somme c'est ce que Mabel lui demandait textuellement de faire. Mais rompre le trio, c'était rompre avec Rube, bien pire, c'était faire du tort à Rube, lui fermer le chemin de la liberté.

Cela se résumait donc en ceci : elle ne pouvait aider Mabel sans être prête à renoncer à Rube. Et cette idée absurde lui traversa l'esprit : elle souhaitait pouvoir lui poser le problème et entendre ce qu'il en dirait.

— Je vais les voir tous ce soir, — dit-elle brusquement.

Mabel leva sur elle un regard ardent, l'espoir luisait faiblement sur son visage inondé de larmes.

— Oh Esther! Et vous ferez ce que je vous demande?

— Je ne sais pas, Mabel, je ne peux pas dire. Je ne promets rien.

Et Mabel eut beau la supplier de dire ce qu'elle ferait, elle ne voulut rien ajouter à cette réponse évasive.

— Vous avez changé, Esther, — dit Mabel en se préparant à la quitter. — Il vous est arrivé quelque chose. Vous saviez d'ordinaire ce que vous vouliez.

La flèche du Parthe, lancée à tout hasard. Mais peut-être Mabel avait-elle raison... peut-être lui était-il arrivé quelque chose. Peut-être... peut-être... aimait-elle!

Elle s'interrogeait encore sur cette possibilité, quand, dans le tram qui la menait chez les Lewis, elle rencontra Anderstein. Il fut manifestement très surpris d'apprendre qu'ils se rendaient dans la même maison.

— Je suppose, — interrogea Esther, — que vous savez la signification de ce dîner?

— Oui.

— Eh bien, que comptez-vous faire à ce propos?

Il fut quelque temps avant de répondre.

— Rube va faire les frais de ma pièce.

— Oh, alors vous mordez à l'hameçon, j'imagine?

Cela l'irritait de penser que Rube s'abaissait à de pareils procédés, et son ton méprisant n'échappa pas à Anderstein.

— Vous trouvez que ce n'est pas propre, je le sens, mais c'est ma pièce après tout, mon enfant. Vous êtes femme. Si vous étiez mère, ne feriez-vous pas tout pour sauver votre enfant?

— Je ne sais pas, — répondit-elle, — sincèrement je n'en sais rien.

Et ainsi, tous deux pleins de doute, ils arrivèrent chez Bessie.

XI

Le repas, grâce à Dieu, était fini. Pour Esther ç'avait été un long cauchemar. Elle était venue avec une intention bien nette, décidée à agir loyalement avec Rube. Mais tout l'avait exaspérée. L'atmosphère *de la famille* était quelque chose qui n'était pas dans les conventions. Elle ne réussissait même que difficilement à se la définir à elle-même.

Dès le début l'accueil de Rube l'avait agacée. Elle était en retard et sans doute avait-il craint qu'elle n'eût changé d'idée et ne vînt pas. Néanmoins il n'y avait pas lieu à ces serrements de mains si frénétiques. Et elle fut désagréablement frappée de l'éclair de possession qui passa dans ses yeux et de ces regards continuels qui exprimaient si nettement qu'elle était en représentation dans le camp des Lakarin.

Aucun des autres n'avait paru rien remarquer, excepté le père, et la façon dont il avait fixé les yeux sur elle pendant tout le repas lui avait déplu. A lui seul Rube avait dû ouvrir son cœur. M. Lakarin lui avait à peine parlé, il est vrai, mais il faisait manifestement une estimation de la jeune femme, il pesait et écoutait soigneusement la moindre parole qu'elle laissait tomber. Son attitude lui faisait comprendre que, si lui-même avait peut-être l'esprit ouvert, elle devait être prête à se soumettre à une enquête de la famille, à une épreuve approfondie, avant de pouvoir songer à aspirer à Rube.

Parmi les autres, madame Lewis avait été pénible à observer. Bessie était évidemment dans un état de surexcitation haineuse qu'elle renfermait en elle-même, se contraignant

à être polie, mais toute prête à éclater au premier accroc. Dave, inquiet du résultat, cachait son malaise sous un voile de railleries prétentieuses qu'il lançait à toute voix. Diana, profondément surprise et rendue perplexe par la présence d'Esther, — quelle était exactement la situation de miss Maranno? — décida que le plus sûr était de faire le plus grand cas d'elle. Et elle se jeta sur Esther avec un flot écœurant de « Essie, ma chérie ». Quant à Anderstein et à Graner, ils boudaient, et Rube, se rendant compte peu à peu que tout ne marchait pas à ravir, lançait des regards de travers et s'agitait sur sa chaise. Seul Lewis gardait son air habituel de contentement secret.

Et le menu lui-même! Une profusion de services, mais une profusion sans goût, ni raffinement.

Pourtant le repas se termina enfin, et Esther et Diana guettaient toutes deux le signal que donnerait Bessie de quitter la table. Ce fut Lewis qui se lança le premier à l'assaut. Il avait oublié de donner des instructions à sa femme et il se rendait compte pour la première fois qu'elle ignorait les plus simples devoirs d'une maîtresse de maison.

— Ma chère, — dit-il, — si nous allions directement dans le salon? Nous y serons mieux pour causer.

— Imagine-t-on chose pareille, chère Essie? — chuchota Diana tandis qu'ils traversaient la galerie. — Penser qu'elle ignore que les dames sortent de table les premières. Ça, c'est... c'est la Cour du Tigre bleu, toute pure.

Diana causait à Esther un véritable malaise physique. Quelle duplicité! Flatter bassement Bessie comme elle le faisait et puis se moquer d'elle derrière son dos.

— Mettez-vous tout à votre aise près du feu, M. Graner, approchez votre chaise, M. Anderstein, — criait Bessie.

Le champ de bataille était prêt, la lutte allait s'engager. Les parents, qui ne désiraient pas y participer, étaient restés dans la salle à manger. Dave, ayant pour une fois conscience que sa présence n'était pas désirable, s'était esquivé, mais quand Lewis ouvrit brusquement une porte pour aller chercher des cigares, Esther eut le temps d'entrevoir Dave qui se sauvait de son poste d'écoute.

Ce fut Bessie qui engagea les hostilités.

— Eh bien, M. Graner, — dit-elle, — j'apprends que vous allez reprendre notre pièce.

— Votre pièce? — fit Graner d'un ton interrogateur. — Ah oui... je comprends. Oui, nous allons reprendre la pièce d'Anderstein.

Bessie, vexée, se mordit les lèvres. Si décidée qu'elle fût à ne pas se laisser dominer par son humeur, elle ne put résister à la tentation de riposter coup pour coup.

— Et Jacobs, à ce que j'entends dire, est engagé par ce « Vieux Vic ». C'est une bonne chose pour lui de ne pas avoir à passer le reste de ses jours comme employé.

— Nous souhaitons certainement tous bonne chance à Jacobs, — répliqua Graner imperturbablement; — c'est un acteur plein de talent... et un gentleman.

— Du calme, — grommela Anderstein. Et Rube, qui était assis derrière Graner, le tira subrepticement par le pan de son habit.

Esther ne disait rien. Elle regardait fixement le feu, bien résolue à ne pas prendre part à la discussion.

— Alors, — continua Bessie, — il va falloir trouver quelqu'un pour jouer son rôle.

— Oh, nous aurons bien quelqu'un, j'imagine.

Graner avait l'intention de céder, mais il n'allait pas se rendre trop facilement.

— Écoutez, mes amis,... — éclata Rube, mais rappelé à l'ordre par une toux discrète de Lewis, il retomba dans le silence.

— A coup sûr, — intervint Diana, — Dave Lakarin est tout indiqué pour reprendre le rôle.

— Oh, vous croyez? — dit Graner avec une indifférence bien jouée.

— Écoutez, mes amis, — s'écria Rube, incapable de se contenir, — vous faites bien des histoires pour rien, et vous le savez. Vous êtes décidés à vous entendre avec nous.

— Merci de m'en informer, — riposta Graner d'un ton glacial.

Il y avait des limites au delà desquelles on ne pouvait aller, — même par amitié pour Philippe. Il ne se sentait plus si sûr que tout à l'heure de vouloir céder.

— En tout cas, cela me regarde, — dit Diana, — et je déclare tout net que je ne jouerai avec personne d'autre.

« Faites attention, Mademoiselle, se dit Esther. Un mot de plus, et moi, je prends votre rôle. »

— D'ailleurs, — continua Diana, en passant son bras autour de la taille de Bessie, — je prétends que nous devons bien cela à madame Lewis. Après la bonté qu'elle a eue de nous prêter ce salon magnifique, ce serait la pire ingratitude...

C'en était plus que ne pouvait supporter Esther. Elle était venue dans cette maison en proie à des sentiments opposés. Mabel, Rube, sa propre mère, le tort que l'on voulait faire à la pièce d'Anderstein,... elle s'était débattue pour décider lequel de tous ces intérêts devrait déterminer sa conduite. Une fois sous le toit des Lakarin elle avait résolu que la seule attitude qui s'offrait à elle était celle du silence absolu. Mais elle ne put réussir à le garder. Son sort, celui de Rube et celui de Mabel ne devaient pas dépendre de motifs pesés avec anxiété, mais d'un accident, de la façon d'agir d'une sotte. Elle ne pouvait rester plus longtemps impassible en face de Diana se livrant si ouvertement à la chasse au mari.

Elle se leva brusquement et, sans tenir compte d'un regard suppliant de Rube, elle s'écria, dans le grand silence qui s'était fait soudain :

— Diana Starmont, — et son ton était d'une netteté singulière, — vous devriez avoir honte : ce que vous faites n'est à l'honneur de votre qualité ni de Juive, ni de femme.

Le dé était jeté. Tout en parlant elle comprenait ce qu'elle faisait. Elle avait brisé le trio, renvoyé Anderstein à Mabel, Graner à son milieu de bohèmes, Rube à la Cour du Tigre bleu et elle-même à son laboratoire, tout cela par la faute de Diana.

Alors l'orage éclata. Comme un souffle de tempête la langue de Bessie se déchaîna, frémit, mugit, siffla autour des têtes de cette lie misérable. Rien ne put l'arrêter, ni les remontrances de son mari, ni les supplications de Rube lui murmurant qu'elle eût à se souvenir qu'elle était maîtresse de maison et ces gens ses invités. Sa vulgarité native se déployait dans toute sa laideur. Elle ne reculait devant rien : la faillite d'Anderstein, sa mise et ses longs cheveux, sa vanité et ses liaisons avec des femmes mariées, le père de Graner, sa situation d'employé,

ses prétentions à la distinction, ses habitudes d'ivrognerie. Puis elle se retourna contre Esther, déversant sur elle un flot ordurier de racontars d'office sur ce qui se passait dans l'appartement de Finsbury Partk. Sur quoi Esther qui, jusque-là avait écouté avec plus de pitié que de colère, devint pourpre et dit :

— M. Anderstein, combien de temps encore devrai-je écouter les injures de cette créature?

— Permettez-moi, — dit Graner. Et, lui offrant le bras, il la fit sortir du salon, suivie de Philippe.

XII

Tout était fini. Rube retourna à sa boutique. Il n'était pas resté deux minutes après le départ des autres, n'avait parlé à personne, sauf à son père, qui lui avait dit tranquillement : « Rube, si l'une de ces femmes remet les pieds dans ta boutique, moi j'en sors. »

Tout était fini. Selon toute probabilité il ne reverrait jamais ni Anderstein ni Graner. Il ne verrait probablement non plus jamais Esther, et, dans sa détresse, il était tout de même capable de penser que cela valait peut-être mieux. Il était sûr maintenant qu'il avait eu l'intention de lui demander sa main, et qu'elle aurait peut-être consenti. Ce mariage n'aurait pu le conduire qu'au malheur de toute sa vie. Son père avait raison. Elle n'aurait jamais pu s'adapter, devenir une Lakarin, il l'avait bien vu pendant ce dîner. Son premier devoir à lui était au contraire et devait toujours être de reconnaître et de soutenir le nom et la position de sa famille.

Mais il était horriblement froissé. Son orgueil était à vif. Il avait été si fier de ces amis qui appartenaient à un autre monde. Il s'était glorifié d'eux devant sa famille, et, en remercîment, ils avaient porté aux Lakarin un coup mortel. Ils étaient dans leur droit, il le savait, mais cela ne rendait la chose que plus amère. La solidarité de la famille était à jamais anéantie. Il était toujours un Lakarin, et, en un sens, plus que jamais, si possible, mais, désormais, il serait un Lakarin indépendant. S'il en avait fini avec Esther, il n'avait

non plus rien à faire avec Bessie. Il ne remettrait plus le pied chez elle.

Il ouvrit la porte de la boutique et ramassa une enveloppe qui était par terre à l'intérieur. Elle lui était adressée, et c'était l'écriture de Graner. Ainsi Graner avait été plus prompt encore que lui et avait volé, rapide comme le vent, jusqu'à l'East End. Il ouvrit la lettre. Elle contenait trois billets d'une livre — et, même en un pareil moment, il sourit à l'idée que Graner avait dû les emprunter à Esther — et un mot griffonné au crayon : « Vous avez essayé d'acheter trois livres le respect que j'ai de moi-même. Je ne pardonnerai ni n'oublierai jamais cela. »

Rube comprit que c'était vrai. Il se rappelait que le premier soir où il avait fait la connaissance d'Anderstein et de Graner, il avait décidé, pendant son retour solitaire, que l'argent ne devait avoir aucune place dans l'amitié. Il ne s'en était pas tenu à son principe : il avait tenté d'acheter Graner, d'acheter Anderstein et même Esther. Et pour la première fois l'argent des Lakarin avait rencontré une force supérieure à lui. Il pouvait bien, cet argent, acquérir des immeubles, des parasites, des maris pour ses filles, mais il ne pouvait pas acheter la dignité humaine.

Pour la première fois il se rendait compte que l'argent, s'il donne beaucoup, fait perdre aussi dans certains cas. Il donne à son possesseur pouvoir, adulation, bien-être, sécurité, mais, à moins qu'on ne soit sur ses gardes, il enlève la simplicité, la sécurité, il corrode le caractère, il empoisonne tous les sentiments, même l'amour.

— Pouah! — s'écria-t-il dans un soudain accès de dégoût, et il frappa le comptoir du poing. Le coup fut si violent qu'une broche, à demi-cachée par la balance, sauta dans la lumière.

Il la ramassa surpris. Ce devait être un bijou qu'il avait oublié de serrer quand il était sorti avec Graner. Tout d'abord il n'avait aucun souvenir net. Enfin il se rappela que c'était la broche que Bertha Quattor lui avait apportée à réparer ce jour-là et que, dans sa surexcitation, elle avait laissée là sans aucune explication.

Il la tenait dans sa main et se disait : « Je lui téléphonerai

pour lui demander ce qu'elle veut qu'on y fasse. Je regrette d'avoir été si brusque avec elle. »

Pourquoi pas? Quand bien même son mari serait là, il n'y aurait aucun mal : simple question d'affaire. Mais si son mari était sorti, il profiterait avec plaisir de l'occasion pour avoir avec Bertha une de ces conversations réconfortantes, amicales, confidentielles, qu'il avait volontiers avec elle avant sa liaison avec Anderstein. Il avait besoin de sympathie, d'un baume pour sa sensibilité endolorie. Il se rappelait le mot du grand poète hébreu Bialik : « Aux heures de tristesse l'homme se réfugie auprès de la femme pour y trouver une consolation. » Et décrochant son appareil il demanda le numéro de Bertha.

— Hallo?

C'était la voix de Bertha, mais même dans ce seul mot Rube perçut une nuance d'émotion, de crainte même. Absorbé par ses tourments personnels il avait complètement oublié à quel point elle avait un air étrange dans l'après-midi. Il fut tenté de raccrocher le récepteur sans lui répondre. Il dit pourtant :

— C'est vous, Bertha?

— C'est vous, « boule-frisée »?

Ce surnom de son enfance lui fit du bien : il lui faisait sentir qu'après tout il y avait encore au monde des gens qui avaient de l'affection pour lui, des gens qui n'abaissaient pas leurs regards sur lui d'une hauteur inacessible, des gens simples, ordinaires, sans aspirations prétentieuses.

— Oui, c'est moi. Qu'y a-t-il, Bertha?

— Oh, Rube, ça c'est chic de votre part, j'avais tellement envie de vous parler. Pouvez-vous venir me voir immédiatement chez moi?

— Aller chez vous? — Son ton exprimait son étonnement.

— Oui, oui, — fit-elle d'une voix suppliante. — Oh, Rube, je vous en prie, il faut que vous veniez bien vite. Vous m'avez dit un jour que si jamais il me causait des ennuis...

— Oh, vous voulez parler de Jackie Hart, n'est-ce pas? — dit Rube entre ses dents. — Où est votre mari?

— En Espagne. Mais, Rube, de grâce, ne perdez pas de temps à m'interroger. Venez sur-le-champ. — Sa voix se

brisa nerveusement. — Vous avez promis de m'aider en souvenir du temps où nous jouions ensemble.

— Allons, ne pleurez pas, — cria-t-il avec agacement, — je viens.

Il ferma vivement la porte de la boutique à clef, pour ne pas se donner le temps de changer d'avis, et se précipita dans l'avenue de Whitechapel pour trouver un taxi et donna ordre au chauffeur de le conduire dans Edgware Boad : il ne convenait pas de lui donner l'adresse exacte.

Renversé dans la voiture, les poings serrés, il sentait qu'il allait chez Bertha non pour un motif sentimental à l'égard de celle-ci, mais simplement parce qu'il éprouvait un besoin urgent d'action après la tension de ces derniers jours. Le nom de Jackie Hart, évoquant par association d'idées le monde auquel appartenaient Anderstein et ses amis, lui faisait l'effet d'une étoffe rouge à un taureau. C'était une occasion pour lui : il allait leur montrer ce que valait un Lakarin en comparaison d'un petit freluquet arrogant comme Hart.

Congédiant son taxi au coin de la rue, il marcha rapidement jusqu'à la maison où habitait Bertha. Il y avait déjà été pour affaire, — il avait fait avec Quattor un ou deux marchés avantageux — aussi monta-t-il tout droit et sans hésitation au premier étage.

En attendant qu'on lui ouvrît la porte, l'idée lui traversa l'esprit qu'il n'y avait que vingt-quatre heures — et il avait l'impression que c'était toute une vie — qu'il s'était tenu ainsi devant la porte de cet autre appartement dans Finsbury Park. Alors cette visite à Esther lui avait paru être une absurdité impossible. Cela prouvait à quel point il avait changé, puisque cette visite à Bertha à la si fâcheuse réputation lui semblait maintenant chose toute naturelle. La veille au soir il avait été trompé par sa propre émotion. Aujourd'hui il éprouvait surtout une certaine attente agréable. Le Lakarin en lui avait été mis plus bas que terre : il allait maintenant, il l'espérait du moins, se venger de cette humiliation sur la personne de Jackie Hart.

Bertha, vêtue d'une flamboyante robe de chambre orange et bleu, ouvrit la porte très lentement. Sa figure s'éclaira quand elle reconnut Rube.

— Que vous êtes gentil, Rube! — murmura-t-elle. — Entrez.

Fermant la porte derrière lui, elle le précéda dans le salon, où Rube n'était jamais entré, pièce meublée et décorée avec luxe, remplie d'objets d'Orient.

« Est-ce bien moi? se disait Rube, moi, qui viens chez une femme mariée en l'absence de son mari? »

Il restait debout au milieu de la pièce, son chapeau à la main, tandis que Bertha l'observait anxieusement.

— Eh bien, que se passe-t-il, Bertha? — demanda-t-il.

— Il vient ici ce soir.

— Jackie Hart?

Elle fit signe que oui.

— Il ne veut pas céder, il ne veut rien entendre. Rube, je ne veux pas le recevoir, je ne *veux* pas de lui.

— Il est déjà venu?

Nouveau signe affirmatif. Agenouillée sur le tapis, le dos au feu, les coudes appuyés sur ses genoux et le menton sur ses poings, elle raconta toute l'histoire. Ce fut un récit haletant, plein de répétitions, de balbutiements, d'incohérences, mais d'où Rube eut vite fait de dégager la vérité. Pendant l'absence de Quattor, Hart avait pris, semblait-il, de plus en plus l'habitude de venir voir son ancienne passion. Elle l'avait laissé venir, d'abord plus par faiblesse que par affection. Maintenant elle commençait à prendre peur parce qu'on se mettait à faire des potins. Elle ne pouvait lui fermer sa porte, dans la crainte qu'il ne fît une scène et ne causât un scandale plus grand. Quattor était comme une bête féroce : il la tuerait s'il découvrait quelque chose. Hart ne voulait pas croire que le mari de Bertha ne fût pas au courant de tout. Rube était le seul ami véritable qu'elle eût jamais eu, elle l'avait toujours aimé, depuis son enfance; il allait parler ferme à Hart, lui faire promettre de s'éloigner pour de bon, définitivement. Et se laissant aller à une attitude d'imploration passionnée, elle saisit le pardessus de Rube et le supplia de la protéger.

Et Rube cependant ne cessait de se dire : « Tout cela ne me regarde pas, je n'ai rien à voir avec Bertha, tout ce que je demande, c'est de prendre ma revanche sur Jackie Hart. » Mais quand elle eut achevé son récit, quand elle se mit tout contre lui, il ne put s'empêcher de constater, presque avec

détachement, à quel point elle parlait aux sens, et il comprenait avec quelle facilité elle devait enflammer un homme comme Hart... pas un Rube Lakarin... oh non! Pourtant il se surprenait à penser : « C'est une rudement jolie femme, et elle m'a embrassé, une fois, dans la cour. »

On frappa à la porte de l'escalier.

— C'est lui, — murmura Bertha.

— Faites-le entrer, — dit Rube d'un ton menaçant. Et posant son chapeau sur la table il prit position devant le feu. Le rire de Hart dans l'antichambre le fit grincer des dents. L'instant d'après, Hart entrait, pimpant et de bonne humeur. Sa vue éveilla chez Rube une intensité de haine qu'il n'avait encore jamais éprouvée.

Hart s'arrêta court en apercevant Rube.

— Lakarin! — s'écria-t-il.

Rube avait entendu parler de gens qui devenaient verts : pour la première fois il constata ce phénomène.

Bertha restait debout, le dos à la porte, pâle, tremblante, craintive.

— Tiens, Hart! — dit Rube avec un parfait naturel, — comment va votre femme?

— En quoi diable cela vous regarde-t-il? Que faites-vous ici?

Rube changea de ton.

— Vous allez renoncer à vos visites ici, — dit-il sur un ton impérieux, — vous vous tiendrez tranquille, ou ce sera tant pis pour vous.

— Quel sale jeu jouez-vous? — ricana l'autre.

Rube n'eut pas l'air d'entendre.

— Il n'y a pas grand chose de ce qui se passe dans la Cité dont je ne sois au courant. J'en sais assez sur les « Actions des Huiles » pour vous faire mettre à Queer street. Si je me suis tu jusqu'ici, c'est par égard pour votre femme.

— Laissez ma femme tranquille, vous, espèce de rebut de Whitechapel, — hurla Hart, hors de lui de fureur.

Et il marcha sur Rube les poings serrés.

Dans la demi-seconde où il para le coup, une série de souvenirs se déroulèrent dans la mémoire de Rube. Il se vit avec Hart dans la cour de récréation de l'école Owen, et il entendit Hart dire : « Mon père à moi est Anglais, pas Polonais », et se

rappela comment lui, Rube, avait retenu son poing par solidarité de race. Il revit Hart en khaki, au bureau, lui disant : « Pas encore parti, Lakarin? » Il revit Reenie Hart sur le pont du paquebot pendant la tempête... une femme que seul un misérable pouvait tromper. Il entendit Anderstein disant à une répétition : « Jackie Hart, oui, un très vieil ami à moi... un peu gosse peut-être, mais d'excellentes manières. » Et il revit Esther Maranno tournant le dos aux Lakarin. Tout cela il le vit en moins d'une seconde, avant que son poing à lui ne se lançât et n'assénât sur la tempe de Hart le coup depuis si longtemps retenu. C'était la cristallisation de toutes ces convictions, la revanche définitive de la Cour du Tigre bleu sur les faubourgs anglo-sémites. Sans même un gémissement Jackie s'affaissa comme un sac vide et resta sans mouvement sur le tapis.

— Oh mon Dieu! — chuchota Bertha, et, poussée par son goût inné du théâtre, elle éteignit la lumière. Puis jetant les bras au cou de Rube elle se serra étroitement contre lui.

— Vous l'avez tué, Rube!

Rube contemplait le corps qui gisait inerte dans la lueur que jetait le feu.

— Il faut vous en aller, Rube, — dit Bertha.

« C'est un rêve, pensait-il, ou plutôt un cauchemar, je vais me réveiller tout à l'heure et trouver une lettre de Graner avec trois livres et un mot me disant que Dave aura le rôle. »

— Rube, Rube, il faut vous en aller immédiatement. Personne ne vous a vu entrer, personne ne saura que vous êtes venu ici. Je dirai demain matin que c'est moi qui ai frappé, en cas de légitime défense. Peu importe ce qui pourra m'arriver, il ne faut pas que vous soyez mêlé à cette histoire.

Mais, tout en parlant ainsi, elle serrait ses bras autour de lui et le tenait plus que jamais étroitement enlacé.

— Pourquoi voulez-vous que je parte? — dit-il machinalement.

— Parce que je t'aime.

« D'un seul coup, se disait-il au même moment, j'ai tué un homme. » C'était ainsi que devait frapper un Lakarin. Les Lakarin ne faisaient jamais rien à moitié. C'était vraiment une chose bien facile... ridiculement facile : on pouvait à

peine la prendre au sérieux. Jackie mort n'était pas un problème moitié aussi troublant que Bertha vivante et serrant contre lui son corps de courtisane.

C'était donc à cela qu'aboutissait sa recherche de l'amour, non pas à la hautaine Esther Maranno ou à l'humble ménagère Sally Belman, mais à cette fille de la rue qui était disposée à se sacrifier pour lui. Et maintenant qu'il avait enfin rencontré l'amour, il ne savait qu'en faire. En réalité il se sentait un peu ridicule, là, debout, raide et embarrassé, sous les embrassements passionnés de Bertha.

« Étrange, songeait-il, d'avoir eu à tuer un homme pour me faire aimer d'une femme. Quel dommage de n'avoir pu essayer ce moyen avec Esther! »

A ce moment Bertha, qui semblait n'avoir eu d'yeux que pour Rube, poussa soudain des cris et se détacha de lui.

— Il a bougé! Il a bougé!

Et, courant à l'autre bout du salon, elle se blottit sur le divan et s'abandonna à une crise de nerfs.

Rube revint à la réalité. Imbécile qu'il avait été de croire un homme mort, uniquement parce qu'une femme hystérique l'avait affirmé. Tout cela, c'était la faute d'Esther. Elle l'avait tellement bouleversé qu'il n'était plus lui-même. Mais il s'était ressaisi maintenant, il était redevenu le Rube pratique, maître de soi, raisonnable, qu'il avait toujours été jusqu'au jour où Esther était entrée dans sa vie. Il tourna le commutateur et se pencha sur Jackie Hart qui maintenant gémissait. Il lui souleva la tête, qu'il appuya contre un fauteuil, lui ôta son col, ouvrit sa chemise et alla dans la salle de bains chercher de l'eau et des serviettes. Au bout de quelques minutes il eut la satisfaction de voir Hart ouvrir les yeux.

— Il revient à lui, Bertha, — dit Rube. — Vous avez de l'eau-de-vie?

Bertha, sa crise de nerfs calmée aussi vite qu'elle était venue, alla chercher dans le buffet un verre d'alcool. Le portant aux lèvres de Hart et lui soutenant la tête dans sa main, elle le força à boire. Et Rube, surpris de la voir si maîtresse de soi, se disait : « Ce n'est pas la première fois qu'elle fait revenir un homme à lui. »

— Oh ma tête! — gémit Jackie. — Relevez-moi.

S'appuyant sur Bertha, il se mit debout en chancelant.

— Je regrette, — dit Rube, — d'avoir frappé un peu fort.

Dans un silence tendu, ils regardaient Hart remettre son col et sa cravate, et arranger ses cheveux avec un peigne de poche.

— Jackie, — dit Bertha, — vous feriez mieux de vous retirer.

— Oh, je ne vous embarrasserai plus longtemps, — fit-il en esquissant un sourire moqueur et en donnant un dernier coup de pouce à sa cravate.

— A votre place je n'irais pas retrouver ma femme dans cet état, — conseilla Rube, — cela pourrait lui donner un coup.

— Je vais à mon club, — dit Jackie. Et pour ennuyer Rube, qui n'était membre d'aucun club, il répéta en appuyant juste ce qu'il fallait : — Je coucherai à mon club cette nuit.

Et d'un pas un peu chancelant Jackie se dirigea vers l'antichambre. Un moment après ils entendirent claquer la porte.

Rube s'appuya à la table.

— Eh bien, le voilà parti, et sans espoir de retour.

— Rube, mon chéri!...

Bertha se tenait devant lui, le visage levé vers le sien, le cou et la gorge nus, les mains croisées derrière le dos — la vieille attitude de son enfance — dans une attente pleine de désir.

C'était une crise dans la vie de Rube. Il n'avait qu'à étendre la main pour la prendre. Il se rappela encore qu'elle était déjà éprise de lui quand elle était enfant, qu'elle était la première et jusque-là la seule femme à l'aimer pour lui-même et non pour son argent. Il n'oubliait pas non plus le sacrifice qu'elle consentait à faire pour lui une heure plus tôt. Oh oui, elle l'aimait. Et sa vanité de Lakarin était heureuse de penser que, toute dépravée qu'elle fût, elle lui serait probablement fidèle. Il n'avait qu'à étendre la main pour la prendre...

Il mit son chapeau et lui dit « bonsoir ».

. . . . . .

N, i, ni, c'est fini, se disait-il en rentrant chez lui tranquillement par le « tube ». (Plus de taxis, et pour aller il avait déjà dépensé six shillings.) Il se rappela de nouveau le poète

Bialik : « Aux heures de tristesse l'homme se réfugie auprès de la femme pour y trouver une consolation. »

Eh bien, cela pouvait être vrai pour certains hommes, mais pas pour Rube Lakarin. Passant en revue l'histoire tumultueuse de cette soirée haletante, il sentit remonter en lui toute l'exaltation de la minute où il avait abattu Jackie Hart. C'était l'incident qui pour lui resterait à jamais mémorable, parce qu'il avait vengé son orgueil familial, la passion dominante de sa vie.

Le roman s'était présenté à lui ce soir-là sous deux formes. Il avait voltigé au bord d'un amour idéal pour Esther, sans être jamais emporté par lui. Il avait senti l'attrait d'une passion physique comme celle de Bertha, et pourtant il avait froidement rejeté ses avances. En réalité il n'avait tout le temps poursuivi qu'un but : la glorification des Lakarin.

Il voyait maintenant que le romanesque n'était pas compatible avec l'honneur de la famille. La dernière lueur de l'hérédité Badchan — qu'il avait été le seul membre de la famille à entretenir — s'était éteinte en lui presque sans lutte, submergée, engloutie par le sentiment de la famille qui dominait tout. Le drame, la tragédie de sa vie consisterait dans ce fait que rien ne pourrait jamais changer sa nature parce que la loyauté envers la race ne le permettait pas. Eh bien, soit! Il voyait que sa tentative pour pénétrer dans le monde anglo-sémite et sa répugnance devant le Montmartre juif d'Edgware road avaient été également grotesques. Il pourrait arriver qu'une troisième génération de Lakarin, les enfants de Bessie, les siens, ou plus probablement ceux de Dave, établît définitivement les Lakarin au rang qui leur était destiné, à côté des Rothschild et des Montagu, mais certainement pareille aventure ne lui était pas réservée à lui.

« Un poisson dans des eaux étrangères », ainsi l'avait appelé Esther. C'était vrai. Il était de la Cour, il fallait qu'il s'attachât à la Cour, à ses façons, à ses coutumes, à ses gens. Il s'établirait. D'abord il allait acheter cette automobile dont avait parlé Esther. Bientôt il rencontrerait quelque charmante fille de sa classe, de sa caste, qui l'aimerait bien. Il ne serait pas trop exigeant. Pourvu qu'elle appartînt à une bonne famille de l'East End et qu'elle eût l'approbation de ses parents, il se

déclarerait satisfait. Et sans aucun doute, avec le temps, il s'attacherait à elle.

Il était un peu plus de minuit quand il fut de retour à la Cour. Un groupe de gens se tenait devant la porte des Daniels : c'étaient les Belman, père, mère, Sally et son frère aîné, reconduisant des amis après une partie de bridge.

— Tiens, voilà Rube, — s'écria Sally. — Eh bien, — gronda-t-elle, — vous êtes un joli monsieur! Me dire de vous appeler au téléphone à dix heures et demie! Vous n'étiez pas là.

— Oui, — dit Rube, — il m'a été impossible de rentrer plus tôt.

— Dites-moi, Rube, — fit le vieux Belman, — que vous arrive-t-il? Pourquoi êtes-vous si rare? Voilà une semaine qu'on ne vous a vu. Venez donc demain soir, avec vos amis.

Et Rube comprit que c'était le moment de prendre une brusque décision. Sally — pas grande dame, pas d'une beauté rare, incapable de passion — mais une femme ordinaire, pour tous les jours, d'un bon sens solide, une femme qui ne prendrait jamais un air snob de supériorité, mais qui, au contraire, serait fière de participer à l'importance des Lakarin, qui soutiendrait son mari dans les bonnes comme dans les mauvaises passes, qui serait sa compagne, son associée toute sa vie, une mère saine et sérieuse pour les Lakarin à venir.

— Peu importe mes amis, — dit-il; — j'entrerai chez vous ce soir, tout seul, si vous le voulez bien.

Sally lui jeta un regard ému, puis, l'air ravi, passa son bras sous le sien.

Et ensemble ils pénétrèrent dans la maison.

CHARLES LANDSTONE

(Traduit de l'anglais par MAURICE RÉMON.)

GLACIERS ANCIENS ET GLACIERS ACTUELS

La catastrophe, survenue l'an dernier à Lyon, a attiré de nouveau l'attention sur le rôle joué par les glaciers dans la configuration et le relief du sol. Par là, nous voyons, une fois de plus, quels liens étroits rattachent la vie actuelle au passé de notre globe, et, en même temps, nous apparaît de manière plus sensible, tout l'intérêt que peut présenter l'étude du dernier grand phénomène cosmique dont la terre a été le théâtre, lorsque, dépassant leurs limites actuelles, les anciens glaciers sont venus s'étaler dans les plaines de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique du Nord.

***

Dans les hautes vallées des Alpes et des Pyrénées, en de nombreuses régions du Massif Central, le touriste ne peut manquer d'être frappé par l'abondance des pierres qui jonchent le sol. Pierres de toutes sortes et de toutes tailles, les unes arrondies, les autres anguleuses, souvent cimentées par une boue grisâtre, parfois à l'état de blocs isolés, amenés on ne sait comment en des endroits escarpés, où ils se maintiennent en un équilibre qui paraît incertain. Leur composition minéralogique ajoute encore à leur étrangeté. Le géologue qui les examine y reconnaît, non pas les roches du voisinage, mais des roches des vallées lointaines et élevées :

c'est dans le Valais qu'il faut aller chercher l'origine des granits que l'on rencontre dans la plaine suisse des environs de Bâle, et on doit remonter jusqu'à Gavarnie pour trouver les sommets auxquels ont été arrachées les roches qui composent, en avant de Lourdes, le magnifique amphithéâtre de la vallée d'Argelès.

On a donné à ces blocs le nom très significatif d'erratiques : pierres errantes et éparses, apportées de régions lointaines, qui ne forment à la surface du sol qu'un manteau léger.

Pendant le XVIIIe siècle et jusqu'au début du XIXe, elles furent considérées comme les témoins du déluge biblique. C'était la période où la science géologique, alors naissante, cherchait à expliquer tous les grands phénomènes de la nature par des révolutions violentes.

On commençait à découvrir que les montagnes, loin d'être un trait primitif et fixé depuis toujours du visage terrestre, représentaient un dessin relativement récent, et que leurs éléments, déposés au sein des eaux, avaient été ensuite soulevés et portés aux hauteurs où on les observe actuellement. Une telle émersion n'avait pu se faire, pensait-on, que d'une façon violente, et l'on voyait, dans cette fuite des eaux devant les terres qui montaient des abîmes, l'origine de courants diluviens assez forts pour lancer, à des distances lointaines, des blocs énormes de roches. C'étaient ces eaux de l'océan, que le géologue de Saussure décrivait « comme agitées par les secousses terrestres, et fuyant loin des Alpes qu'elles recouvraient encore », c'étaient ces eaux qui avaient entraîné, avec une force invincible, à travers vallées et plateaux, ces rochers qu'un fleuve ordinaire n'aurait pu déplacer. L'observation semblait confirmer l'hypothèse de de Saussure, car les cailloux semblent de moins en moins gros à mesure que l'on s'éloigne des Alpes.

Par la suite, on ne se contenta pas d'invoquer l'action des courants diluviens. On imagina une éruption brûlante du granit, produisant une fonte subite des glaces. Et ce nouvel afflux, en venant s'ajouter aux courants diluviens, leur apportait une force incomparable, et leur permettait ainsi de lancer à travers l'espace les roches les plus volumineuses.

Les études faites en dehors des grands systèmes montagneux, en Grande-Bretagne et sur les rivages scandinaves de la Baltique, semblèrent confirmer l'origine diluvienne des blocs erratiques. Le révérend Buckland reconnaissait leur immense extension en toutes ces régions et créait le terme de « diluvium » pour désigner ce linceul de cailloux, de graviers et de boue qui recouvre les plaines de l'Europe septentrionale. En 1828, Élie de Beaumont publiait ses fameuses *Recherches sur quelques-unes des révolutions de la surface du globe.* Il y établissait avec netteté l'âge relativement récent du soulèvement alpin, et voyait, lui aussi, dans ce cataclysme, l'origine des courants diluviens. Deux grandes inondations avaient ainsi successivement recouvert le globe : l'une venue du nord, qui avait produit le diluvium scandinave; une autre, causée par le soulèvement des Alpes, et qui avait déposé le diluvium alpin.

Des objections ne pouvaient manquer de s'élever contre de telles conceptions, qui allaient voir se dresser peu à peu contre elles les faits d'observation les plus précis.

Tous les dépôts dits « diluviens » ne ressemblent nullement à ceux qui résultent du travail des eaux courantes. Les dépôts d'un fleuve sont constitués par une alternance de sable fin et de vase, entremêlés de lits de graviers et de cailloux arrondis. Les dépôts erratiques ne présentent pas cette régularité. C'est dans une véritable boue que gisent, pêle-mêle, sans ordre, des blocs qui ont conservé leurs angles, marquant leur passage par de fortes stries sur les roches qui tapissent leur chemin.

Or l'étude des glaciers actuels montre que ceux-ci, avec une extrême lenteur, il est vrai, mais d'une façon régulière et continue, entraînent avec eux les roches, sans changer leurs angles, sans modifier leurs formes, et marquent leur passage par des stries profondes qui entament les roches encaissantes.

Les dépôts des eaux courantes ne se forment que sur les étendues horizontales; les dépôts erratiques se présentent souvent en placage, comme accrochés aux flancs des vallées, et par là encore se rapprochent de ceux des glaciers actuels.

De telles analogies entre ce que l'on peut observer actuel-

lement et ce qui s'est passé autrefois furent bien vite remarquées.

Dès les premières années du XIXe siècle, Playfair avait attribué aux glaciers le transport des blocs erratiques. Une semblable idée était certainement déjà venue à l'esprit de bien des habitués de la montagne, comme le prouve l'anecdote suivante. Au cours de l'été de l'année 1815, un ingénieur suisse, Charpentier, parcourant les glaciers de la vallée de Lourtier, s'arrêta, pour y passer la nuit, chez un chasseur de chamois. La conversation vint à s'engager sur la nature des blocs énormes que l'on voit disséminés dans toute la région et Charpentier expliquait à son hôte qu'ils avaient été amenés par de grandes inondations. Le chasseur de chamois n'était pas convaincu : « Ces blocs sont beaucoup trop gros, disait-il, pour que l'eau ait pu les rouler jusque-là. Toute la vallée du Rhône était certainement occupée, jusqu'à une grande hauteur, par un glacier. » Quelques années plus tard, l'ingénieur Venetz, ami de Charpentier, arrivait aux mêmes conclusions que le chasseur de chamois. Et ce fut finalement Charpentier qui, en cherchant à réunir des observations propres à confondre ses contradicteurs, établit indiscutablement l'origine glaciaire des terrains erratiques. Malgré la netteté des arguments, les idées de Charpentier ne s'imposèrent que très lentement. L'hypothèse diluvienne garda longtemps des partisans, et le mot diluvium, qui traduit et perpétue une idée fausse, n'a pas encore entièrement disparu du langage géologique.

Le célèbre naturaliste Agassiz apporta à la théorie glaciaire l'appui de sa haute autorité. Dans un ouvrage capital, il systématisa les vues des précurseurs, présenta leurs arguments sous une forme plus précise, apporta des faits nouveaux, « donna le grand coup de lumière ».

La science des glaciers entre alors dans une période nouvelle. Des traces de terrains erratiques sont observées sur tous les points de la terre. La période glaciaire devient un âge du monde. A un moment de son histoire, notre globe a été recouvert par le froid manteau de l'hiver.

La science moderne va encore plus loin. Nous savons maintenant que plusieurs fois, au cours des temps géologiques,

certaines régions ont été recouvertes par les glaciers comme l'est par exemple actuellement la plus grande partie du Groenland, comme le furent, au Quaternaire, les Alpes et les Pyrénées.

Ce sont ces invasions successives que l'on peut saisir depuis les plus anciennes périodes géologiques jusqu'à la période actuelle, que nous allons décrire. Mais il est nécessaire de rappeler au préalable quels sont les signes qui permettent de reconnaître l'existence de l'action glaciaire.

***

Lorsque des courants d'air humide, apportés par les vents de mer, rencontrent une haute montagne, leur humidité se condense, non pas sous forme de pluie, mais sous forme de neige. Celle-ci s'accumule, soit dans de petites cavités, soit dans de vastes cirques, bordés de crêtes et de pics : la nappe unie, d'un blanc éblouissant, qui s'étale au fond du bassin ainsi formé, constitue le névé. Ce névé, sans cesse alimenté par les chutes nouvelles de neige, s'écoule, hors de l'amphithéâtre montagneux, par une sorte de long ruban glacé, serpentant entre les parois abruptes d'une vallée encaissée. C'est le glacier d'écoulement, qu'on appelle encore langue glaciaire. Névé et langue glaciaire constituent les deux parties d'un même appareil : le névé est une région d'alimentation, la langue glaciaire une région d'écoulement.

Le glacier s'avancerait sans cesse dans la vallée si la fusion de la langue glaciaire ne compensait les effets continuels de l'apport de neige. Pour que le glacier reste immobile, il faut que l'apport de neige du névé et l'écoulement de la langue glaciaire se compensent mutuellement. A vrai dire, un tel équilibre n'existe jamais. Suivant la température de l'air ambiant, la quantité de neige apportée par les précipitations atmosphériques peut dépasser la quantité de neige enlevée par fusion, ou inversement. Et par suite, tantôt le glacier avance, tantôt il recule. Et comme la succession des périodes sèches et des périodes humides paraît se faire suivant un véritable rythme, les phases d'avancée et de recul des glaciers se présentent sous forme d'oscillations régulières.

Loin d'être une chose morte et figée, le glacier est donc animé d'un mouvement de progression; c'est un véritable fleuve de glace. Et comme un torrent qui descend de la montagne entraîne tout sur son passage, le fleuve de glace, quand il descend dans la vallée, entraîne avec lui les ruines des hauts sommets qu'il déposera bientôt sous forme de moraines; on donne ce nom de moraine à tous les dépôts des glaciers.

Les débris des hauts sommets qui tombent sur la langue glaciaire avancent avec leur support, et, entraînés d'une façon presque insensible, ils conservent leurs arêtes tranchantes et leurs angles vifs. L'accumulation est surtout forte sur les bords du glacier, et lorsque celui-ci se retire, ces moraines latérales forment de véritables remparts, se rejoignant parfois sur le front du glacier pour constituer la moraine frontale ou vallum morainique.

Dans son déplacement, le glacier entraîne à sa base d'autres pierres qui creusent sur le fond de son lit et sur les parois de la vallée des cannelures ou des stries plus ou moins profondes. Il nivelle en outre les aspérités de la surface sur laquelle il coule, arrondissant les roches, qui prennent plus ou moins l'aspect d'une série de dos de mouton, d'où le nom de « roches moutonnées » donné par de Saussure à de tels reliefs, si caractéristiques de l'action glaciaire.

Et quand ce glacier fond et se retire, il laisse à découvert des cailloux rayés, des fragments anguleux et des moraines frontales. Dans le paysage peut se dessiner un vallum morainique. Les roches encaissantes sont polies et striées. Par suite, quand, dans un terrain géologique d'un âge quelconque, on observe des blocs anguleux, des cailloux striés, des roches moutonnées, on devra en conclure qu'un glacier a occupé l'emplacement où tous ces signes se rencontrent.

*
* *

Selon une hypothèse fort ancienne et encore souvent admise, le globe terrestre tendrait à se refroidir, d'une façon lente sans doute, mais inéluctable. La terre, d'abord nébuleuse, serait ensuite devenue liquide, puis, se solidifiant peu à peu, elle aurait finalement atteint son état actuel.

Qu'une telle hypothèse soit insuffisante pour expliquer les déformations de l'écorce terrestre est une chose maintenant universellement reconnue. Elle est également en défaut pour l'explication des faits climatologiques.

Dès les plus lointaines périodes géologiques accessibles à nos investigations, nous observons en effet les traces d'une action glaciaire, marquée avec une ampleur qui déconcerte. Bien avant les temps cambriens, déjà éloignés de nous par plusieurs centaines de millions d'années, de grands soulèvements montagneux se sont produits, très voisins du pôle, avec une disposition en couronne autour de l'axe terrestre. Ils furent suivis d'une invasion glaciaire. Invasion glaciaire fort importante, car les dépôts morainiques qui en établissent l'existence se suivent, en Amérique du Nord, dans la région des Grands Lacs, sur plus de mille kilomètres de longueur.

Ainsi, dès les premières phases de l'histoire de la Terre, alors que la vie n'avait probablement pas encore fait son apparition sur notre planète, certaines régions furent envahies par les glaces. Il n'est donc plus possible d'admettre pour ces temps très anciens un climat chaud, résultat de l'action d'un soleil très dilaté : depuis des centaines et des centaines de siècles, la moyenne des températures a sans doute bien peu changé sur la terre; seule a beaucoup varié la répartition des régions chaudes et des régions froides.

Laissons maintenant les siècles s'écouler par centaines, et arrivons à la fin des temps carbonifères.

L'hémisphère nord est recouvert d'une magnifique végétation de fougères arborescentes; c'est la forêt houillère, qui abrite un monde étrange, bien différent du monde actuel. Dans l'hémisphère sud, au contraire, sur les régions actuellement tropicales ou subtropicales des Indes, de l'Australie, de Madagascar, de l'Afrique du Sud et du Brésil, les glaces étendent leur pesant manteau et étouffent la vie. Il y a là un phénomène grandiose qui confond l'imagination, et dont l'explication véritable reste encore à trouver.

Avant de connaître les traces glaciaires du Brésil, on avait supposé un déplacement de l'axe des pôles, amenant le pôle sud au milieu de l'océan Indien. Mais une pareille hypothèse est insoutenable, car le Brésil occuperait une situation équa-

toriale, incompatible avec le développement des glaciers que l'on y constate à cette période.

Si maintenant, tenant compte de la glaciation brésilienne, on cherche à placer le pôle sud à égale distance de ces différents centres glaciaires, c'est-à-dire non loin de la côte méridionale de l'Afrique, le pôle nord tomberait en un point des États-Unis où nous connaissons des dépôts marins n'ayant nullement l'allure des dépôts formés dans les eaux d'une mer polaire.

Un géophysicien allemand, Wegener, vient de proposer récemment une théorie très séduisante, qui donne assurément l'explication la plus plausible de cette grande glaciation de la fin des temps carbonifères[1].

Les continents ne sont pas immobiles; pareils aux icebergs qui se déplacent sur les mers, ils flottent sur un bain liquide, et comme eux vont à la dérive. Maintenant séparés et disjoints, ces continents ont été autrefois soudés en un bloc unique.

Transportons-nous par la pensée à la fin des temps carbonifères ou au début du Permien. Le bloc des continents est déjà coupé par une grande mer transversale. Au sud de cette mer, le Brésil, l'Afrique australe, Madagascar, les Indes, l'Australie et l'Antarctide sont soudés.

Ce bloc continental est celui qui porte les traces de la grande glaciation permo-carbonifère, et la calotte glaciaire, dont les portions aujourd'hui disjointes sont si éloignées les unes des autres, n'occupe alors, dans cette hypothèse, qu'une surface à peine plus grande que celle qui recouvrit, au Quaternaire, une partie de l'hémisphère nord. Le pôle sud est situé un peu à l'est du cap de Bonne-Espérance. D'immenses glaciers couvrent alors l'Afrique australe; puis cet inlandsis s'étend sur Madagascar, l'Australie, les Indes et le Brésil.

Les bassins houillers qui se déposent au même moment en Chine, en Russie, en Allemagne, en Belgique, en France, en Grande-Bretagne, se placent tous sur un grand cercle situé à 90° du centre de la glaciation australe, et sont par suite dans la zone tropicale.

1. Voir à ce sujet *La dérive des continents*, par Louis Houllevigue, dans la livraison du 1er mars 1926.

Quant au pôle nord, il tombe en plein domaine océanique. On voit par là toute la simplification que la dérive des continents apporte aux problèmes géologiques si étranges et si complexes des temps carbonifères; ainsi s'expliquent les différences très profondes que l'on constate entre la flore si variée, si puissante de nos régions, et la flore monotone, appauvrie, de l'hémisphère austral. C'est assurément dans ce domaine paléoclimatologique que la théorie de la dérive des continents peut puiser ses arguments les plus forts.

Au cours des périodes géologiques suivantes, d'autres traces glaciaires s'observent en différents points, mais, pour trouver une extension des glaces comparable à celle des temps carbonifères, il nous faut arriver à l'ère quaternaire, où le phénomène glaciaire prend alors pour nous un intérêt tout particulier, car les premiers hommes ont été certainement les témoins de ses dernières manifestations.

***

Les signes distinctifs de la glaciation quaternaire sont marqués d'une façon grandiose dans nos montagnes des Alpes et des Pyrénées. C'est là que nous étudierons d'abord les manifestations du phénomène glaciaire, pour passer ensuite à l'étude des dépôts erratiques dans les régions plus septentrionales.

Un observateur placé, par exemple, au-dessus de la surface de la Mer de glace, regardant les parois de la vallée, n'y observe ni aspérités, ni contours anguleux. Il reconnaîtra partout, s'élevant à plusieurs centaines de mètres au-dessus du glacier actuel, des roches polies et striées. Il est donc bien évident que la gorge était autrefois occupée par un glacier plus ancien et plus épais que le glacier actuel, et que c'est ce glacier ancien qui a raboté sur toute leur hauteur les parois de la gorge, et qui leur a donné un poli que les intempéries de toutes sortes, agissant depuis des siècles, n'ont pu parvenir à entamer.

Non seulement le glacier ancien était plus épais, mais aussi il s'étendait plus loin que le glacier actuel. En effet, en aval des coulées, toute une série de dépôts morainiques marque les stades successifs de recul des glaciers. Si de tels aspects

sont particulièrement frappants dans la région de la Mer de glace, où les formes arrondies des gorges présentent un si profond contraste avec le dessin des cimes, véritable file d'aiguilles qui se profilent sur le ciel, on les rencontre également en beaucoup d'autres vallées du massif alpin, où les traces de poli glaciaire s'élèvent bien au-dessus des coulées actuelles.

Et lorsque, repérant l'emplacement des blocs erratiques, on marque les limites de cette ancienne extension, on s'aperçoit alors que les glaciers aujourd'hui distincts du mont Blanc, ne formaient autrefois qu'un seul et même bloc, qui venait lui-même se souder au grand glacier du Rhône.

En étendant de semblables considérations à l'ensemble des Alpes, voici les résultats auxquels on arrive.

Au début des temps quaternaires, et même sans doute dès la fin du Tertiaire, d'abondantes chutes de neige vinrent recouvrir d'un épais manteau les dépressions du massif alpin. Ces neiges donnèrent naissance à des glaciers, qui, non seulement remplirent les vallées, mais débouchèrent dans la plaine, envahissant tout le pourtour des Alpes. Au moment de leur extension maximum, la calotte glaciaire qui recouvre les Alpes s'étend, d'une façon continue, sur près de 200 000 kilomètres carrés, alors qu'aujourd'hui les surfaces occupées par les glaces ne sont que de 4 000 kilomètres carrés.

Au nord, les coulées glaciaires, descendant des hauteurs du Saint-Gothard et du Piz Val-Rhein, s'étendaient jusqu'au Danube; à l'ouest, le grand glacier du Rhône venait butter contre la muraille formée par les monts du Jura, parsemant le versant oriental du Jura de ces énormes blocs de protogine arrachés au mont Blanc; une de ses branches venait s'étaler sur l'emplacement occupé maintenant par la ville de Lyon, et la colline de Fourvières est recouverte par les moraines de la grande extension glaciaire. Elle descendait jusqu'à Valence, pénétrant dans les massifs alpins compris entre le Rhône, l'Isère et la Romanche.

Sur le versant méridional des Alpes, les glaciers ont laissé les mêmes traces, déposé les mêmes moraines, produit les mêmes érosions. On retrouve leur action dans tous les principaux cours d'eau du versant italien.

Une telle abondance de glace abaissait la température des régions voisines, et les flores et les faunes des régions tempérées reculaient vers le sud.

Au même moment, les Pyrénées avaient aussi leurs glaciers, moins étendus que dans les Alpes, à cause de la situation plus méridionale de cette chaîne et de la hauteur moindre des cimes principales.

Certains de ces glaciers, cependant, ont rempli les vallées et pénétré dans la plaine. Toute la région des Eaux-Bonnes est garnie de moraines renfermant souvent des cailloux rayés et striés. Près des Eaux-Chaudes, les blocs erratiques s'élèvent à plus de 600 mètres au-dessus du fond de la vallée. Un autre grand glacier partait des cirques de Gavarnie et de Troumouse, descendait vers Luz, où il recevait une coulée venant de Barège, puis vers Pierrefitte, où il était rejoint par le glacier de Cauterets.

Ces glaciers réunis s'avançaient à travers la vallée d'Argelès jusqu'à Lourdes, où ils débouchaient dans la plaine sous-pyrénéenne. Partout on rencontre des blocs erratiques, dont certains s'élèvent à 500 mètres au-dessus du fond de la vallée. Le chemin de fer de Lourdes à Tarbes traverse plusieurs moraines terminales, dont la dernière se trouve non loin du village d'Adé.

Le beau lac de Lourdes, que l'on a souvent comparé aux lacs d'Écosse, est un lac morainique. Ses bords sont parsemés de blocs erratiques, formés surtout de granit pyrénéen. La paroi de rochers dans laquelle s'ouvre la Grotte miraculeuse porte des stries rectilignes, parallèles et très profondes, qui, ajoutées à son poli interne, indiquent indiscutablement un modelé d'origine glaciaire.

Dans les environs de Luchon, également, on rencontre de nombreux blocs erratiques, témoins du glacier qui a déposé les belles moraines des environs de Saint-Gaudens et de Montréjeau. La vallée de l'Ariège fut aussi remplie par les glaces et les blocs erratiques, et les moraines se sont avancées jusqu'à Foix.

Les traces de la période glaciaire sont également marquées, mais plus faiblement, dans le Massif Central et les Vosges.

Les vallées qui descendent du Mont-Dore sont souvent

encombrées de blocs erratiques, et la présence de roches moutonnées, de placages boueux avec cailloux striés, établissent une action glaciaire ancienne.

Enfin les Vosges, qui ne comptent plus actuellement un seul glacier actif, eurent leurs vallées occupées, au cours du Quaternaire, par de petits glaciers permanents.

***

L'action glaciaire quaternaire, dont les traces sont si nettes dans nos montagnes, demeure cependant faible quand on la compare à l'extension prodigieuse du phénomène erratique dans le nord de l'Europe.

Les monts d'Écosse d'une part, les monts Scandinaves de l'autre, étaient alors les centres de dispersion de glaciers immenses, analogues à l'Inlandsis du Groenland actuel, mais beaucoup plus vastes.

Ces masses de glace, comblant la mer du Nord et la Baltique, où la profondeur d'eau est d'ailleurs très faible, s'étendaient sur la plus grande partie des Iles Britanniques, le Danemark, la Hollande, la Belgique, le nord de l'Allemagne et de la Russie, atteignant une ligne qui passerait approximativement par Londres, Anvers, Magdebourg, Moscou, et remonterait ensuite vers la partie nord de l'Oural.

Sur ces vastes étendues, une argile à blocaux, sorte de moraine de fond remaniée par les eaux, étend son manteau stérile. Dans la péninsule scandinave et en Finlande, une multitude de lacs aux contours capricieux parsemés de blocs erratiques sont les témoins de cette extension glaciaire. Et partout abondent les blocs erratiques, les pierres anguleuses, différentes des autres roches de ces pays, et dont la composition minéralogique permet de retrouver l'origine, et par suite le sens d'écoulement du fleuve glaciaire. C'est en Écosse qu'il faut aller chercher la source des blocs erratiques d'Irlande; les pierres apportées en Danemark et dans le Brandebourg viennent de Suède, et certaines renferment des fossiles admirablement conservés, caractéristiques des terrains siluriens de Scandinavie. En Pologne et en Russie,

ce sont surtout des blocs originaires de Finlande, qui ont été ainsi transportés sur plusieurs centaines de kilomètres.

En Amérique du Nord, l'extension des glaciers quaternaires était encore plus importante qu'en Europe. Le Canada était entièrement recouvert et les moraines les plus méridionales s'étendent le long d'une ligne allant de Vancouver à New-York, en longeant le cours du Missouri.

Ces glaciations anciennes des régions boréales ne se sont pas seulement conservées sous forme de dépôts morainiques : en certains points, on a retrouvé de véritables glaces fossiles.

Au nord-ouest du détroit de Behring, dans la baie de Kotzebue, le naturaliste Leeman observa, en 1850, un glacier qui se présentait dans des conditions remarquables. La glace était couronnée d'une masse argileuse de quelques mètres d'épaisseur, surmontée elle-même d'un lit de tourbe à la surface duquel s'étendait une riche végétation de saules nains et de bruyères, entremêlés de mousses et de lichens.

Cette tourbière recouvrant le glacier montre que celui-ci est très ancien. Mais il y a plus, la masse argileuse renfermant des ossements d'Éléphant, de Cheval, d'Élan, de Renne, de Bœuf musqué. L'Éléphant était le Mammouth, espèce maintenant éteinte. Le glacier était donc antérieur, ou tout au plus contemporain des Mammouth; il appartient très probablement à la période où les glaciers s'étendaient sur une grande partie de l'Europe : c'est un glacier fossile. La couche d'argile, sans doute apportée par les eaux de fusion des neiges, a formé un manteau protecteur à l'abri duquel la glace s'est conservée et a pu se maintenir jusqu'à maintenant, véritable legs d'une époque géologique antérieure.

De tels glaciers morts ont été signalés aussi dans la presqu'île d'Alaska, près du mont Saint-Élie. Il a suffi qu'une mince nappe de terrain erratique vienne recouvrir la glace pour que se soit développé aussitôt un impénétrable fourré de bois et de broussailles, qui sert de refuge aux grands animaux et en particulier aux Ours.

Nous venons de tracer, aussi brièvement que possible, les caractères de la période glaciaire. Il nous reste à aborder maintenant quelques points plus généraux. Y a-t-il eu, pendant les temps quaternaires, une ou plusieurs extensions

glaciaires? Quelles sont les causes d'un pareil phénomène? Enfin, l'homme a-t-il été contemporain des grandes glaciations? Problèmes fort complexes et encore incomplètement résolus, mais sur lesquels cependant la science moderne apporte quelque lumière.

***

Dans tout ce qui précède nous avons toujours, pour ne pas compliquer notre exposé, parlé comme s'il n'y avait eu qu'une seule époque glaciaire. En réalité, il y en a eu plusieurs.

Dès 1854, le géologue Morlot avait reconnu dans quelques vallées alpines, jusqu'à 1 000 mètres d'altitude, l'existence d'alluvions fluviales reposant sur des moraines et supportant elles-mêmes des dépôts morainiques plus récents. Il en avait très justement conclu qu'une période interglaciaire, caractérisée par l'abondance des précipitations atmosphériques et l'activité des fleuves, avait séparé deux périodes d'avancée des glaciers alpins.

Quelques années plus tard, le botaniste Heer découvrait, intercalé dans les moraines des environs de Zurich, un dépôt de lignite formé par des espèces actuellement vivantes en Suisse : le sapin, le pin sylvestre, le mélèze, l'if, le bouleau, le chêne, l'érable-sycomore. Outre ces plantes, les lignites renfermaient des dents d'Éléphant antique, un squelette du Rhinocéros de Merck, des restes de Bœufs fossiles et d'Ours des cavernes. Toutes ces espèces animales sont maintenant éteintes.

Ainsi, à une époque qui se place entre deux phases glaciaires, des animaux aujourd'hui disparus vivaient au milieu de forêts semblables aux nôtres.

On connaît de semblables intercalations en Suède et en Russie. En Allemagne du Nord, la localité de Rixdorf, située à un kilomètre au sud de Berlin, a fourni une coupe classique, qui montre des graviers fluviatiles insérés entre deux niveaux glaciaires. De telles intercalations nous révèlent donc l'existence de deux grandes glaciations. Mais on connaît aussi des formations d'origine marine, également interglaciaires, plus anciennes que celles que nous venons de signaler.

Ainsi nous avons la preuve que le régime glaciaire s'est manifesté au moins par trois fois.

Une première mer de glace a recouvert le nord de l'Europe, comblant l'ancienne mer du Nord et l'ancienne Baltique. Cette glaciation, la plus ancienne, est en même temps celle qui s'est avancée le plus loin, jusqu'en Saxe, d'où le nom de glaciation saxonienne qui lui a été donné. Puis il y eut un recul des grands glaciers, accompagné d'un retour de la mer, qui envahit l'espace occupé par les banquises. Mer relativement chaude, car y vivaient des espèces que l'on rencontre actuellement en Méditerranée orientale.

De nouveau, la glace revint, ensevelissant cette fois encore, sous ses moraines, les contrées voisines de la Baltique et de la mer du Nord. Cette seconde période glaciaire n'a pas la même intensité que la précédente. Elle s'avance cependant jusqu'en Pologne, et on la désigne souvent sous le nom de glaciation polonienne. Puis les glaciers reculent une seconde fois. Les plaines du nord de l'Europe, momentanément dégagées de ce manteau, sont alors peuplées de grands herbivores, dont nous connaissons les restes en plusieurs gisements, comme celui de Rixdorf, dont nous avons déjà parlé.

Enfin, les glaces reviennent encore. Mais elles n'envahissent plus la mer du Nord; elles ne recouvrent que le Danemark, le nord de l'Allemagne et de la Russie. Ces dernières moraines sont remarquables par leur fraîcheur, qui permet très facilement de les reconnaître. Et pour la dernière fois les glaces se retirent, et peu à peu, après de multiples épisodes, le rythme actuel s'établit.

L'existence de plusieurs périodes glaciaires est également facile à mettre en évidence dans le massif alpin.

Cette pluralité, établie d'abord par les dépôts interglaciaires, dont nous avons parlé plus haut, l'est également par la distinction de deux sortes de moraines, que l'on peut reconnaître quand on considère l'ensemble des vallums morainiques de la glaciation alpine.

Il y a des arcs morainiques externes, aux roches altérées, fortement colorées, aux formes topographiques modifiées par l'érosion; ce sont les moraines les plus anciennes; et des arcs morainiques internes, aux roches encore fraîches

et aux formes topographiques conservées; ce sont les moraines les plus récentes.

Donc, dans les Alpes (et aussi dans les Pyrénées), traces très nettes de deux extensions glaciaires, qui correspondent sans doute aux deux dernières glaciations du nord.

Enfin on a pu établir, mais d'une façon moins nette, l'existence d'une glaciation plus ancienne, de même âge probablement que la grande glaciation saxonienne.

Ainsi, ce phénomène se présente sous une forme très régulière : trois fois la glace s'est avancée autour des massifs montagneux et sur les terres septentrionales. Il n'y a donc pas eu de période glaciaire homogène, mais une série d'époques froides, séparées les unes des autres par de grandes phases tempérées.

On a cherché à évaluer en années la durée de ce grand événement de l'histoire de notre planète. Pour cela, on considère le phénomène géologique analogue, dont on peut mesurer la vitesse de marche à l'époque actuelle, et il est facile alors, par une simple règle de trois, de calculer le temps nécessaire pour produire des effets correspondants aux époques anciennes.

Mais il n'est pas certain que les phénomènes géologiques aient toujours évolué de la même façon, et une telle méthode ne peut conduire qu'à des résultats approximatifs. L'accord cependant paraît se faire sur la durée des temps post-glaciaires, et l'on admet assez généralement que dix mille ans nous séparent de la fin du dernier grand refroidissement.

Dans l'état présent de nos connaissances, il est impossible de dire quand et comment a eu lieu l'apparition de l'homme. Ce n'est d'ailleurs pas le lieu de discuter, dans le cadre de cet article, la question de son origine. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il a été le témoin de la fin de l'époque glaciaire.

Les plus anciens restes humains ont été trouvés en Allemagne, près d'Heidelberg, dans des dépôts qui doivent être placés dans la dernière phase interglaciaire. L'Homme de Néanderthal, si bien connu depuis l'étude magistrale qu'en a faite M. Boule, est contemporain de la dernière glaciation. Les plus anciens hommes ne nous apparaissent donc qu'à

une date relativement récente, à une période déjà très avancée de l'ère quaternaire.

Quant aux belles manifestations artistiques de la fin des temps paléolithiques, elles sont postérieures au dernier retrait des glaces.

***

L'existence de plusieurs époques glaciaires n'est maintenant plus contestée, mais les causes de ce grand phénomène géologique demeurent fort obscures.

On a parfois cherché à l'expliquer par des raisons astronomiques, et en particulier en faisant intervenir un déplacement de l'axe terrestre. Une semblable hypothèse ne peut être retenue, car, un tel déplacement fût-il possible, le problème posé ne serait pas résolu. Le phénomène glaciaire quaternaire n'est en effet que l'exagération de celui qui existe encore actuellement sur notre globe. L'accumulation des glaces sur les montagnes de l'Europe centrale ne peut donc s'expliquer par un déplacement des pôles, car la glaciation concomitante des régions circumpolaires deviendrait alors incompréhensible.

D'autres hypothèses, plus ou moins complexes, faisant également appel à des causes astronomiques ont été proposées. Toutes se sont trouvées contredites par les faits.

Partant des circonstances qui font actuellement varier les glaciers, l'illustre géologue Albert de Lapparent a proposé une explication que nous allons maintenant exposer.

Pour qu'il y ait des glaciers, il faut qu'il y ait des neiges éternelles. Or la limite des neiges éternelles ne coïncide pas forcément avec les points de la surface terrestre où la température moyenne de l'air est égale à zéro; elle correspond aux régions où il y a équilibre entre la quantité de neige tombée pendant l'hiver et la quantité de neige fondue pendant l'été.

S'il y a excès de neige, il y aura en même temps abaissement de la température, et par suite descente de la limite des neiges éternelles. Les glaciers augmentent alors de volume et de force, et pourront étaler, jusque dans les plaines, leur extrémité libre.

Ainsi, pour expliquer les grandes invasions glaciaires du

Quaternaire, il suffirait d'une augmentation de la quantité des neiges. Pour que la neige tombe en plus grande abondance, il faut que les vents amènent au-dessus des continents une plus grande quantité de vapeur d'eau. Par conséquent, en même temps que la neige descendra sur les montagnes, les pluies devront tomber sur la plaine. Et il paraît bien en avoir été ainsi. Au Quaternaire, l'abondance des pluies a accompagné le grand développement des glaciers : dans toutes les rivières de nos pays, l'extension des alluvions démontre l'existence d'importantes précipitations d'eau à cette phase de l'histoire terrestre que nous envisageons.

La glaciation quaternaire ne s'expliquerait plus alors par de grands phénomènes cosmiques, mais par des conditions géographiques et météorologiques : en particulier par l'origine et la direction des dépressions cycloniques, déterminées par les conditions réciproques de la terre ferme et de l'océan.

Nous ignorons si l'avenir infirmera ou confirmera une telle théorie. Mais, en tout cas, les faits resteront qui établissent la réalité des époques glaciaires et qui font revivre sous nos yeux un des grands cataclysmes dont notre planète a été le théâtre.

JEAN PIVETEAU

LES NÉGOCIATIONS FRANCO-SOVIÉTIQUES

Depuis le 8 juin dernier, des négociations sont engagées entre des délégués français et des délégués soviétiques qui siègent régulièrement au Ministère du Commerce.

Que signifient ces négociations? Pourquoi ont-elles été entamées? Que peuvent-elles donner?

Deux conceptions s'affrontaient et s'affrontent encore en présence du problème soviétique : on pouvait ou bien concevoir un boycottage général de la Russie des Soviets, ou bien un système d'accommodement.

Les partisans de ces deux conceptions ne manquent pas d'arguments.

A entendre les uns, le boycottage s'impose pour cette raison, — valable et suffisante — que le Gouvernement des Soviets est en train de réaliser un programme d'industrialisation vaste et ambitieux : le fameux plan quinquennal.

Ce plan serait un danger mortel pour le monde entier. Le Gouvernement de Moscou chercherait à industrialiser la Russie, non pas tant pour fournir à la population les produits dont elle a besoin, mais pour inonder les marchés étrangers d'articles industriels, en les vendant au-dessous des prix mondiaux, c'est-à-dire en pratiquant le « dumping » massif et systématique.

Par ce moyen, les dirigeants de Moscou espèrent désorganiser l'économie des pays capitalistes, y apporter un trouble permanent, y perpétuer la crise économique, qui sévit aujour-

d'hui, jusqu'à ce que cette crise provoque des bouleversements sociaux et donne le signal de la révolution mondiale. C'est donc contre le capitalisme que le plan quinquennal serait dirigé.

En présence d'un pareil danger, le monde civilisé doit s'unir : élever une digue contre l'invasion des produits russes, ne rien acheter aux Soviets, ne rien leur vendre, sinon il signe son verdict de mort.

Telle est la première thèse.

D'autres observateurs de la Russie soviétique, cependant, n'envisagent pas les choses de la même façon.

Ils disent que l'industrialisation de la Russie était inévitable, qu'elle se dessinait largement avant même la Révolution, sous l'ancien régime.

Les bolcheviks n'auraient donc rien inventé, ils auraient repris simplement la tradition de tous ceux qui voulaient doter la Russie d'un outillage suffisant.

Au surplus, la réalisation du plan quinquennal ne présenterait aucun danger sérieux pour l'Europe. Ce plan aurait beau être réalisé et les nouvelles usines construites, les produits qu'une main-d'œuvre inexpérimentée et rudimentaire pourrait jeter sur le marché seraient toujours d'une médiocre qualité, et, par conséquent, rejetés par le consommateur occidental, quels que soient les prix.

Les partisans de cette thèse ajoutent que le manque de main-d'œuvre qualifiée et le manque de techniciens traceraient des limites à l'utilisation des nouvelles installations et qu'il faudrait se méfier du panneau-réclame que les bolcheviks répandent à profusion pour dissimuler la réalité russe.

En organisant le boycottage général de la Russie, on exaspérerait inutilement une population de 160 millions d'habitants, on se priverait de certains produits russes qui peuvent être utiles aux consommateurs et on fermerait tout à fait le débouché russe, déjà restreint par rapport à l'avant-guerre.

Telle est la deuxième thèse.

A vrai dire, la plupart des pays industriels se sont montrés, dans la pratique, adversaires du boycottage des Soviets et partisans d'un accommodement. Ils ont épousé, avant même de

les avoir entendues, les vues de M. Litvinoff, qui affirmait, au mois de mai dernier, à Genève, la possibilité de la coexistence pacifique du régime soviétique en Russie et du régime capitaliste partout ailleurs. Le discours prononcé, ces jours derniers, par M. Staline, le dictateur de la Russie, semble, au surplus, donner raison à ceux qui ne croient pas à la nocivité foncière du plan quinquennal. Il affirme la nécessité d'encourager la main-d'œuvre qualifiée dont le défaut se fait cruellement sentir, de créer pour les ingénieurs, quelle que soit leur opinion politique, des conditions de travail supportables, car les techniciens manquent également en Russie, de rétablir dans les usines soviétiques des modes d'exploitation qui se rapprochent singulièrement de ceux que nous connaissons dans les pays capitalistes. — Tout cela montre les défauts de la cuirasse soviétique.

***

Quelle position la France a-t-elle prise en face de ce problème?

A vrai dire, sa position était incertaine.

Entre les deux conceptions, celle du boycottage et celle de l'entente ou de l'accommodement, elle n'a pas su faire son choix et, dans ses relations avec la Russie des Soviets, elle subissait plutôt qu'elle ne dirigeait les événements.

On doit convenir cependant que la situation de la France est toute particulière.

Elle est créancière de la Russie d'avant-guerre. Les autres pays abordent le terrain purement commercial des relations avec les Soviets, sans avoir à régler un problème aussi délicat que celui de la reprise des paiements des coupons russes. Ils ont les coudées franches.

Après avoir reconnu les Soviets (1924), nous avons engagé des négociations en vue du règlement de l'ensemble de tous les problèmes qui se posaient et, notamment, du problème des dettes.

Elles n'ont pas abouti. Les Russes ont reconnu, il est vrai, le bien-fondé de nos réclamations et accepté, en principe, le paiement de la dette (fortement amputée, bien entendu),

mais l'accord n'a pu s'établir sur la contre-partie qu'ils exigeaient. Il n'y a pas eu de rupture proprement dite; il n'y a pas eu d'accord : tout est resté en suspens.

Et cependant, le trafic commercial entre les deux pays ne s'est jamais arrêté. Depuis, comme avant la reconnaissance des Soviets par la France, les Russes nous vendent un certain nombre de produits, pour ne citer que les principaux : le pétrole, les bois, le lin, la pelleterie, le manganèse. Les Français, à leur tour, cherchent à exporter en Russie des métaux, des machines, de l'outillage, bref des produits industriels.

Seulement ce commerce est loin de s'équilibrer. Il s'est soldé par une balance en faveur de la Russie qui varie d'une année à l'autre, mais qu'on peut évaluer en 1930 à quelque 700 millions de francs[1].

Certes, la balance commerciale entre la Russie et la France, nous a été de tout temps défavorable, ce qui s'explique par la nature même de nos échanges. Seulement avant la guerre le solde débiteur de cette balance passive était compensé, et bien au delà, par des paiements que les Russes effectuaient pour payer les intérêts des dettes contractées en France. Ce chapitre de recettes manque aujourd'hui du fait des Russes, et la France est autorisée à élever des réclamations.

Au surplus, les industriels français n'ont pas été sans remarquer que les Russes, depuis qu'ils exécutent leur plan quinquennal, passent de fortes commandes de matériel dans les pays comme l'Allemagne, l'Angleterre et les États-Unis. Ces commandes, ils les paient aux États-Unis au comptant avec de l'argent qu'ils retirent de la vente de leurs produits en France : or, ce matériel, cet outillage, ils auraient pu aussi bien le trouver chez nous.

Le Gouvernement français a eu beau attirer l'attention du Gouvernement de Moscou, sur ce que cet état de choses présentait d'injuste et d'irritant; les commandes russes en France sont demeurées toujours dérisoires.

1. Les principales matières vendues à la France par la Russie sont : le pétrole (300 millions environ, dont 250 millions d'essence, 25 millions d'huile et 25 millions de mazout pour la marine française); le lin (160 millions); le bois (132 millions).

C'est alors, pour bien montrer au Gouvernement des Soviets que la France n'était pas désarmée, que notre Gouvernement prit, le 3 octobre 1930, un décret instituant le régime des licences pour un certain nombre de produits de provenance russe, notamment le lin et le bois. Les Russes protestèrent, en interdisant, le 20 octobre 1930, à leurs services de passer des commandes quelconques en France.

A partir de ce moment, le principe d'un accord fut, pour ainsi dire, admis, car la situation créée par les deux décrets était intolérable et ne pouvait convenir ni à l'un ni à l'autre pays. On peut donc dire que les négociations actuelles sont sorties du décret des licences du 3 octobre 1930.

Ces négociations, on pouvait les concevoir, elles aussi, de deux manières :

Ou procéder à l'examen de l'ensemble du problème franco-russe, s'attaquer à la fois aux dettes, au crédit, au commerce et reprendre, en somme, les fameuses négociations de 1927.

Ou bien procéder par étapes, prudemment, modestement, mais en élargissant le champ des négociations au fur et à mesure, en commençant par les questions purement commerciales.

C'est cette deuxième méthode qui prévalut.

Le problème commercial exige, en effet, un règlement immédiat. Le régler, non pas d'une manière définitive, mais provisoire; établir une sorte de *modus vivendi* commercial pour une durée limitée; essayer, par ce *modus vivendi*, sinon d'équilibrer complètement les achats et les ventes en France, ce qui est pratiquement impossible, tout au moins d'améliorer sensiblement notre balance commerciale; discipliner les ventes russes en France, se prémunir contre le « dumping » et en même temps obtenir des Russes des commandes importantes pour notre industrie — tel semble être l'objet des négociations actuelles.

Elles créeront, peut-être, une atmosphère favorable, non seulement pour l'élaboration d'un véritable accord commercial de longue durée, mais aussi pour la reprise des négociations en vue du règlement de la question des dettes.

C'est donc un *modus vivendi* commercial que les délégués

français et soviétiques discutent depuis le 8 juin. Il a été entendu préalablement que si les délégués s'accordent sur des principes essentiels et si le *modus vivendi* se dessine devant les uns et les autres, au milieu des négociations, les deux décrets discriminatoires, le décret français du 3 octobre 1930 qui a institué le régime des licences pour certaines marchandises russes, et le décret soviétique du 20 octobre de la même année, qui a suspendu les commandes russes en France, seraient abrogés d'un commun accord.

Au moment où nous rédigeons ces lignes, les deux décrets ont été abrogés. Il faut donc supposer que le terrain d'entente est déjà trouvé par les délégations française et soviétique.

Dans ces négociations, que risque la France? — Rien.

En effet, les marchandises russes n'ont jamais été prohibées en France. Le décret du 3 octobre ne comprenait pas des produits comme le pétrole, les fourrures, et le manganèse, qui constituent la masse des importations soviétiques en France.

Par ailleurs, le régime des licences a eu pour but, non pas de prohiber les marchandises soumises à ce régime, mais seulement de surveiller les prix de vente et depuis le 3 octobre, les dites marchandises entrent bel et bien sur notre territoire.

Puisque ce décret est abrogé, un certain nombre de produits russes, parmi ceux qui nous sont utiles, bénéficieront de réductions au tarif général récemment augmenté. A cela, rien à redire : quand un produit est indispensable, il vaut mieux l'acheter le moins cher possible pour que le consommateur y trouve son compte.

Mais les réductions du tarif général et l'octroi d'un tarif intermédiaire ou d'un tarif minimum ne peuvent être accordés que dans les limites d'un contingent. Système excellent entre tous, car, à partir du moment où les marchandises soviétiques ne pourront entrer en France qu'en quantités fixées à l'amiable, tout « danger russe » s'évanouit.

Ainsi, nous n'avons rien à perdre, mais nous avons fort à gagner, car dans une époque où la recherche des marchés devient de plus en plus difficile, les commandes que le Gouvernement des Soviets serait susceptible de placer en France, donneraient une forte impulsion à l'économie de notre pays.

Dans les conditions actuelles, aucune possibilité d'extension au dehors ne doit être négligée par nous.

Quel sera le montant des commandes que le *modus vivendi* comprendra? Nul ne le sait encore, car les Russes ne veulent pas les payer comptant, mais comme ailleurs, au moyen de crédits à long terme. Les délégués résoudront-ils ce problème qui, dans la deuxième phase des négociations, dominera tout? C'est possible. Des facilités bancaires semblent pouvoir être accordées aux Russes dans certaines conditions et sous certaines garanties. Des suggestions, en ce sens, fort intéressantes, ont été faites ces temps derniers. Faisons confiance à nos négociateurs.

En tous cas, si un *modus vivendi* commercial est signé un jour prochain, et si, comme certains le disent il est suivi de la conclusion d'un pacte de non-agression, on peut être certain que le tour des dettes d'avant-guerre viendra aussitôt, car le terrain pour ces négociations délicates sera largement préparé.

★ ★ ★

HOMMES DE THÉÂTRE

LUGNÉ-POE OU LE DÉCOUVREUR

A Paris, au théâtre, un soir de répétition générale une minute avant le lever du rideau. Dans l'orchestre, devant son fauteuil, un homme se tient debout, face au public. Il observe, déjà. De même qu'il scrutera tout à l'heure le *recto* du spectacle, je veux dire la scène, il en sonde à présent le *verso*, la salle. Certainement, entre cet homme et cette foule, la moins anonyme qui soit (en ce lieu), laquelle se presse quasi rituellement pour gagner ses places, un peu comme le chapitre avant l'office gagne les stalles du chœur, il y a des rapports particuliers. Comme il en existe entre alliés? Non, entre adversaires plutôt. L'homme est de haute taille, corpulent. La tête énorme, arrondie en coupole brillante, est posée, non sans solennité, sur un faux-col important, prud'hommesque, comme emprunté railleusement par le personnage à son Ennemi naturel. Le teint vif est d'un sanguin en bonne condition. Le nez est noble, c'est-à-dire fort, courbe et charnu, flaireur. L'œil — ah! l'œil est étonnant : magnifique, d'un noir de café chaud, mais surtout guetteur, fureteur, fouilleur, mobilité et passion qui font un étrange contraste avec les grands traits impassibles du masque, le calme du corps tout entier.

Tel l'homme au repos. A l'entr'acte, en action, dans cette action, faite de réaction, qui, en réponse à la partie jouée sur la scène, a pour champ les couloirs, on aperçoit l'homme dans des groupes, très consulté, très entouré. Le noir de l'œil a passé du café chaud au café bouillant. Le visage se penche

vers l'interlocuteur, la bouche sinueuse s'approche de quelque oreille : l'attitude est mystérieuse et ardente à la fois, favorable ou défavorable à la pièce en cause, jamais indifférente, toujours sensible à l'odeur de la poudre, toujours prenant position dans la bataille, face à l'éternel Ennemi.

De cette image vivante, actuelle, qu'il me soit permis de rapprocher une image lointaine, qui ne s'est pas effacée de mon esprit. C'est en 1897, j'ai vingt ans. Étudiant exilé à Bordeaux par ma famille, à la suite d'une équipée romanesque, j'ai assisté, dans cette ville, au Théâtre des Arts (aujourd'hui disparu) à une représentation singulière, donnée par une troupe de passage. La pièce, si j'ai bonne mémoire, avait deux parties et se jouait en deux soirées. C'était *Au delà des forces humaines* de Bjornstern Bjornson. La compagnie de comédiens s'appelait *l'Œuvre*. L'automne suivant, rentré en grâce auprès de mes parents et de retour à Paris, il me souvint de cet étrange spectacle et de cette non moins étrange confrérie d'acteurs qui avait eu l'invraisemblable audace, l'insolente folie d'importer en France et jusqu'en Gascogne un ouvrage si manifestement né sous une autre latitude. J'avais dû lire sur le programme que l'entreprise faisait appel à toutes les bonnes volontés et, quoique ma bourse fût peu garnie, je résolus d'aller m'inscrire, au siège social de *l'Œuvre*, en qualité d'*ami*. L'*Œuvre* avait alors ses bureaux à Montmartre, je ne sais plus dans quelle rue. Mais parler de « bureaux » semble ici d'une ironie amère, car, bien que sorti moi-même, ce jour-là, d'une très modeste chambre du Quartier latin, et tout à fait ignorant du luxe, je fus frappé, dès le seuil, par le dénuement du lieu. Dénuement, à vrai dire, original qui, à maints détails, tels que photographies dédicacées de « célébrités », se révélait orgueilleux et, à maints autres signes, tels qu'affiches des récents spectacles ou annonces de la saison prochaine, se montrait hardi, voire chimérique et téméraire. Bref, un dénuement qui n'inspirait point pitié, mais envie plutôt et, à coup sûr, respect. Reçu par un administrateur-régisseur qui avait nom, je crois, M. Gros, et portait encore sur sa figure lasse les marques luisantes et charbonneuses d'une nuit passée en chemin de fer (3e classe, sans lavabos), je crus comprendre que la troupe était rentrée le matin même d'un de ses périples

aventureux. Soudain, une porte s'ouvrit, et un bizarre personnage entra, que pour l'avoir vu sur la scène bordelaise, je reconnus aussitôt, cependant que M. Gros, à demi soulevé sur son siège, avec emphase et fatigue, le nommait :

— M. Lugné-Poe, notre directeur.

Dans le premier tome de ses pittoresques souvenirs, *le Sot du tremplin*, paru en janvier dernier[1], Lugné raconte qu'au temps où il était élève au Conservatoire, classe de Worms, ses camarades l'avaient, à cause de son « aspect transparent », surnommé le « grand tuberculeux ». Huit à neuf ans plus tard, en 1897, la transparence s'était muée en simple maigreur, mais celle-ci était comme accrue par une longue redingote boutonnée, d'une rigueur presque pastorale : la redingote de Rosmer; et Lugné portait déjà les dépouilles opimes de son Ennemi personnel : le fameux faux-col de M. Prud'homme.

Le bel œil noir s'était posé sur moi, interrogateur, intimidant, mais dès que M. Gros eut expliqué l'objet de ma visite le regard s'illumina de sympathie. Nous échangeâmes quelques mots familièrement. Ma gêne avait disparu, j'étais très fier de causer avec le directeur de *l'Œuvre*. Quand, brusquement, celui-ci se tourna vers son administrateur-régisseur et parut m'avoir oublié.

M. Lugné-Poe avait dans les mains un manuscrit. Il le pliait, le parcourait, le froissait. Jamais je n'avais vu un de mes professeurs manipuler un livre de cette façon goulue. Il m'apparut qu'un manuscrit était quelque chose d'autre. Un livre, même immortel, vit d'une vie différente, fixée et comme embaumée. Un manuscrit, même d'un ouvrage manqué, a, dans l'instant où un directeur le feuillette (j'entends un directeur digne de ce nom, mais combien en reste-t-il?) une palpitation plus proche, une chaleur à tout le moins d'espérance, qui s'exhale d'entre ses pages. C'était la matière théâtrale que M. Lugné-Poe, à cette minute, tenait entre ses doigts, qu'il pétrissait déjà. Je compris qu'à l'effort solitaire accompli par l'auteur un second effort, amplificateur du premier, pouvait s'adjoindre, pouvait dès maintenant commencer ses prodiges, si le manuscrit était reçu, et que cet

1. A la N. R. F. Sera suivi incessamment de trois autres : *II. Acrobaties, III. Sous les Étoiles, IV. La pirouette.*

effort de démonstration publique, c'était précisément là le but de *l'Œuvre*.

Le visage de M. Lugné-Poe dans cet instant était admirable à voir. Il reflétait une curiosité intense, un appétit extrême, presque douloureux. Hélas! un mouvement de déception suivit, d'autant plus vif que l'attente avait été plus fiévreuse :

— Ça fout le camp, je te dis, ça fout le camp tout de suite! hurlait à son collaborateur exténué cet homme infatigable. Et, désolé, rageur, il jeta le manuscrit dans un coin, comme un caillou dans l'abîme.

Entre l'image du temps présent et l'image ancienne se place un intervalle de trente-quatre ans. Mais, en 1897, *l'Œuvre* était fondée depuis quatre ans déjà. M. Lugné-Poe a cédé son théâtre il y a quelques années seulement. Cela fait donc trente-cinq ans environ d'activité, trente-cinq ans d'un merveilleux travail.

Avant d'essayer de caractériser ce que fut *l'Œuvre*, rapportons ce que nous disait encore, il y a quelques jours, la grande artiste qui est la femme de ce rude pionnier, celle qui le soutint dans sa marche ardue, la compagne des heures difficiles et des heures de gloire, madame Suzanne Després : « Lugné est toujours le même. Il lit des manuscrits tous les soirs, quand il est couché. Une mince cloison nous sépare : tard dans la nuit, je l'entends qui s'exclame, soupire, grogne, se retourne, murmure : il lit, il cherche... »

Oui, Lugné continue de chercher, de poursuivre sur cent pistes la proie fuyante, la pièce qui est autre chose et quelque chose d'encore plus rare que la pièce bien faite : la pièce neuve. Découvrir un auteur, voilà sa passion, sa manie, sa démence. *Audaces fortuna juvat.* Que de fois il a pu dire : « J'ai trouvé! »

***

Aujourd'hui, dans sa *Magnaneraie* de Villeneuve-lès-Avignon, M. Lugné-Poe, en été, goûte quelques loisirs. Oh! loisirs entrecoupés encore par des lectures de manuscrits car, jusque sous le ciel de Provence, le vieux chasseur ne peut s'arrêter complètement de courre la Licorne, la Bête fabuleuse qui a pour autres noms : Idéal, Beauté, Fantaisie, Poésie...

Tout de même, il est donné à l'homme de souffler un peu, de soigner ses roses, et même d'allonger, un instant, sur une chaise de rotin ses jambes qui ont tant cheminé — cheminé point seulement au figuré sur les traces de « la pièce neuve », mais bien réellement à travers le monde, au cours de tant de tournées!

Ce repos si chèrement gagné ne doit pas nous faire oublier, cependant, au milieu de quelles difficultés souvent poignantes, *l'Œuvre* de Lugné-Poe, qui se refusait à suivre aucune route, a dû tracer la sienne. J'ai dit le dénuement héroïque de son « local », en 1897, quatre années après sa fondation. Mais cette misère glorieuse a persisté très longtemps, presque jusqu'à la fin — si fin il y a, interruption seulement peut-être? On peut même affirmer qu'une certaine pauvreté matérielle était inhérente au dessein du fondateur. En effet, il ne s'agissait point, pour M. Lugné-Poe, de se montrer audacieux à ses débuts, de se servir de l'audace comme d'une réclame initiale, comme d'un procédé de lancement, pour s'intaller ensuite confortablement dans une entreprise bien achalandée. Son but étant, non d'exploiter, mais d'explorer, il lui fallait risquer sans cesse. On ne peut à la fois mépriser le mercantilisme et réussir commercialement. En outre, ce n'est qu'après coup, lorsque nous considérons la liste des pièces représentées par *l'Œuvre* dans un espace de trente-cinq ans, que, le temps ayant consacré nombre d'auteurs et d'ouvrages qui figurent sur cette liste, celle-ci nous apparaît dans un rayonnement doré, comme une série de bulletins de victoires. En réalité, cette marche triomphale était hérissée d'obstacles et, comme elle se chiffrait par des déficits quasi constants, j'imagine que le triomphateur dut s'avancer plus d'une fois entre deux haies d'huissiers, de prêteurs assombris ou de donateurs découragés. C'est donc, concurremment à l'activité de *l'Œuvre*, grâce à son double labeur d'impresario et de comédien que M. Lugné-Poe a pu, la soixantaine passée, s'assurer quelque trêve aux soucis à l'ombre d'un mûrier. Mais, en tant que directeur de *l'Œuvre*, il était voué aux embarras financiers, à l'instabilité, au péril, à moins que de se renoncer lui-même.

Dans ses mémoires, M. Lugné-Poe insiste avec raison sur es dures épreuves qu'il a traversées. Si les crampes d'estomac,

les vêtements élimés et l'usure des chaussures vernies (indispensables pour aller dire des vers dans le monde) tiennent tant de place dans le récit de ses jeunes années, ce n'est pas, chez lui, vaine gloriole, préjugé romantique, à la Mürger. C'est, entendez bien, parce que M. Lugné-Poe estime que les pénibles conditions dans lesquelles il a osé entreprendre sa tâche ont une valeur d'exemple. Mais le mot « exemple » peut prêter à équivoque : point n'est ici question de morale. Ce n'est point par ascétisme que M. Lugné-Poe nous assure que la vache enragée est bonne. Non, la leçon qu'il nous convie à méditer est uniquement réaliste, et, si je l'ai bien comprise, nous devons l'élargir jusqu'à cette formule : ce n'est qu'avec de pauvres moyens qu'on fait de grandes choses[1].

***

Régisseur au *Théâtre libre* quand il avait vingt ans, Lugné-Poe est parti de là. De ses démêlés anciens avec Antoine nous n'avons point à nous occuper. Les hommes d'action, entre eux, ont parfois de ces rancunes qui n'intéressent qu'eux seuls.

Quand nous disons que Lugné-Poe est parti du *Théâtre libre*, cela ne signifie pas qu'il s'est borné à renouer, prolonger, développer les tendances de l'esthétique à laquelle le *Théâtre libre* se rattache. *L'Œuvre* est partie du *Théâtre libre*, non comme la plante part du sol d'où elle tire sa sève, mais comme l'oiseau s'échappe de la cage. Historiquement, Antoine représente, au théâtre, l'école naturaliste. Si l'on considère le sens général de son action, c'est au fronton de cette école que son nom demeure gravé, c'e stelle surtout qu'il a servi, illustré. Or, si l'on se place au point de vue du naturalisme de stricte observance, l'esprit de *l'Œuvre* est essentiellement schismatique, hérétique.

Certes, il y avait, chez Antoine, un homme de théâtre doué d'un trop puissant instinct pour que l'étroitesse de ses propres formules le contentât pleinement. Lui aussi cherchait autre chose. C'est ainsi que, dès 1888, il joue *la Puissance des Ténèbres* de Tolstoï et *la Chance de Françoise* de Porto-Riche;

1. Et pas seulement en art : je songe à Pasteur, à Branly, à tant d'autres.

dès 1890, *les Revenants* d'Ibsen; l'année suivante, *le Canard sauvage*. Lugné-Poe assure que l'influence de Rodolphe Darzens, alors affilié au clan symboliste, ne fut pas étrangère à quelques-unes de ces pointes poussées dans des directions différentes. Il n'importe. C'est même l'ouvrage d'un vieux poète : *le Baiser*, de Banville, qui contribua beaucoup à fonder, en 1887, la réputation du *Théâtre libre*.

Mais, cela dit, il n'empêche, qu'Antoine, en tant que directeur de théâtre, a creusé son sillon sur un autre terrain bien défini, limité. Son tempérament personnel, son admiration profonde pour Zola, considéré par lui comme « le Maître » par excellence, le ramenaient toujours fatalement à ce qui fut son destin : faire triompher sur la scène l'école de Médan. Plus tard, quand les formes du naturalisme seront tout à fait usées, Antoine croira trouver son propre rajeunissement dans le théâtre de Curel, qui n'est guère qu'une bifurcation de la tendance originelle, un gauchissement naïf vers l'idéologie.

Tout autre est l'esprit de *l'Œuvre*. L'évasion hors du réalisme, laquelle n'est, au *Théâtre libre*, que démarche exceptionnelle, en contradiction avec les dogmes sacro-saints, est ici le nouvel évangile. D'ailleurs, lorsqu'une entreprise théâtrale n'est pas pure affaire marchande, mais affaire d'enthousiasme et de foi, si l'on veut connaître la pensée qui a présidé à sa fondation, il n'est que de se demander quel ouvrage suscita les premières ferveurs, autour de quel nom se groupèrent les premiers efforts : *l'Œuvre* comme entrée de jeu, donna dans la salle des Bouffes-Parisiens, le 17 mai 1893 en matinée, *Pelléas et Mélisande*, de Maurice Mæterlinck. Voilà qui dit tout.

En somme, quand Antoine, de même que saint Paul négligea son métier de tapissier, abandonne la Compagnie du gaz, où il était employé, pour se consacrer tout entier à sa mission, le naturalisme était déjà, dans le roman, une formule qui datait. Cette école déclinante, travaillée de dissidences, n'était cependant pas encore parvenue, malgré son grand âge (trente-cinq ans au moins), à s'exprimer au théâtre, parce que le Théâtre, souvent, retarde sur le Livre. Mais, dans le même moment où, sur les scènes de l'Élysée des Beaux-Arts et de Montparnasse, le vieux naturalisme rajeuni, galva-

nisé par l'énergie apostolique d'un Antoine, allait enfin épanouir ses fleurs d'arrière-saison, dans les cénacles de la Rive gauche une autre église était née. Le soleil du *Théâtre libre*, c'étaient les derniers feux d'un été de la Saint-Martin. Le printemps aigu était ailleurs. Il était à *l'Œuvre*, ralliée au nouveau mouvement, au Symbolisme. C'est donc *l'Œuvre* qui, aux yeux de l'historien, apparaît aujourd'hui, comme ayant été, dès cette époque, le vrai « théâtre d'avant-garde ».

***

Le Symbolisme était surtout une revanche de la « Poésie » sur la « Prose ». De même, en réaction contre l'esthétique de l'observation minutieuse, l'esthétique de la « Vie » copiée en ce qu'elle a de plat ou de brutal, l'*Œuvre*, dès ses débuts, s'orientait vers le « Rêve ». Sans doute, il y a un répertoire dans lequel la ligne du *Théâtre libre* et la ligne de *l'Œuvre* semblent se rapprocher, se confondre; ce sont les drames ibséniens. Simple apparence, toutefois. Ibsen avait de quoi satisfaire tout ensemble et Antoine et Lugné. A la vérité, chacun d'eux y cherchait, y trouvait des choses différentes : l'un, des pièces solidement charpentées, des caractères bien établis; l'autre, des échappées soudaines, tout ce qui, dans ce théâtre cependant si humain, sort brusquement du cadre réel, entraîne le spectateur vers d'autres horizons, la poésie enfin. Cet attrait d'Ibsen fut même si fort sur M. Lugné-Poe qu'on peut dire qu'une partie de sa vie n'a été qu'une longue dévotion à la pensée du maître scandinave. En 1893, il donne, coup sur coup, *Rosmersholm* et *un Ennemi du peuple*; en 1894, *Solness le constructeur*; en 1895, *le Petit Eyolf* et *Brand*; en 1896, *les Soutiens de la société*, *Peer Gynt* avec la musique de Grieg; en 1897, *la Comédie de l'Amour*, *Jean-Gabriel Borkman*; en 1903, *Maison de Poupée*; en 1919-20, *Hedda Gabler*, *la Dame de la Mer*, pièces souvent reprises, au cours de bien des saisons, et finalement imposées à un public longtemps incompréhensif ou hostile.

A l'égard de certains grands auteurs étrangers — tels encore que Bjornstern Bjornson, Strindberg, Hauptmann, Sudermann, Hofmansthal, Schnitzler, Wilde, Synge, Shaw,

Gogol, Gorki, Andréïef, d'Annunzio, etc. M. Lugné-Poe, qui les a introduits en France, a joué le rôle d'*acclimateur*. Il continuait en cela une des traditions les plus hautes de notre pays. Mais encore faut-il s'entendre : la masse française, par nature, n'est pas très curieuse des Lettres étrangères. Son instinct est plutôt particulariste. Pour qu'elle sorte de cette réserve défiante, il faut qu'on la secoue, qu'on lui fasse violence. Tâche malaisée, et qui requiert de celui qui s'y dévoue un singulier esprit de sacrifice, une âme imperméable aux désillusions[1]. Ce magnifique effort, qui, à lui seul, suffirait à remplir une existence entière, n'est pourtant, selon nous, dans l'activité de M. Lugné-Poe, que la part seconde. Son génie propre est surtout ailleurs. Ce qu'il y a d'unique dans son cas, sa source d'éternelle jouvence, son « tremplin » comme il dit, c'est la faculté qu'il eut, dès l'origine, de ne se point cantonner dans une formule, quelque heureuse ou glorieuse qu'elle fût. Par-dessus tout, il mérite le nom que nous lui avons donné en tête de cet article, celui de *découvreur*.

C'est ainsi que des générations successives d'auteurs ont pu trouver en M. Lugné-Poe le magicien qui, d'un coup de baguette, transforme un écrivain totalement inconnu la veille en « célébrité » du jour. Le miracle de l'obscurité qui devient lumière, voilà son don spécial. A tel point que, lorsqu'une nouvelle « lumière » est née grâce à lui, elle cesse de l'intéresser, non qu'elle lui soit devenue désormais indifférente, mais parce qu'il estime qu'elle n'a plus besoin de ses services, et parce qu'il lui faut à lui-même, pour remplir sa destinée en ce monde, aller chercher de-ci, de-là, dans l'ombre d'où elles ne parviendraient point seules à sortir, d'autres « lumières » en puissance.

Aider les jeunes, non pas uniquement à une époque déterminée, mais à diverses époques, échelonnées sur un espace de trente-cinq ans, oui, cela est rare, cela est beau, cela est émouvant. Imagine-t-on même tout ce que ces campagnes

1. Parmi les principales pièces des auteurs étrangers cités plus haut (Ibsen mis à part) que *l'Œuvre* a représentées, mentionnons : *Au delà des forces humaines*; *Créanciers, Père, la Danse de Mort*; *Ames solitaires, la Cloche engloutie*; *Petit Fritz*; *Elektra*; *les Derniers Masques*; *Salomé, la Tragédie florentine*; *le Baladin du Monde occidental*; *le Dilemme du Docteur*; *Révizor*; *les Bas-fonds*; *la Vie de l'homme*; *La Gioconda, La Fille de Jorio*, etc.

renouvelées supposent de vertus? Un cœur, d'abord, d'une étoffe sur laquelle le « ver rongeur », le Temps, ne peut pas mordre, une volonté ensuite que rien ne lasse, ni l'apathie du public, « la Bêtise au front de taureau » (selon le mot de Baudelaire), ni la conspiration des envieux, des « empêcheurs », de ceux qui comprennent, admirent peut-être au fond de leurs aigres pensées, mais n'acceptent pas que ça soit dit, ni les lâchages d'amis, ni la pire tristesse : l'ingratitude de ceux-là mêmes pour lesquels on use ses forces.

Nous ne pouvons songer à dresser à cette place la liste complète des auteurs français ou de langue française qui furent représentés à *l'Œuvre* depuis 1893 jusqu'à ces dernières années. Avec cette différence que le veneur ici ne tue pas le gibier, mais, au contraire, le couve, l'élève et lui donne essor, cette liste compose pourtant un trop splendide « tableau de chasse » pour que nous résistions au plaisir d'en faire entrevoir l'ampleur. Au surplus, même avec ses lacunes, l'énumération prend une valeur de preuve qui dépasse tous les raisonnements :

Maurice Mæterlinck : *Pelléas et Mélisande* (1893) — Henry Bataille et Robert d'Humières : *la Belle au bois dormant*; Henri de Régnier : *la Gardienne*; Rachilde : *l'Araignée de cristal* (1894) — Maurice Mæterlinck : *Intérieur*; Tristan Bernard : *les Pieds nickelés* (1895); — Van Lerberghe : *les Flaireurs*; Edmond Sée : *la Brebis* (1895-96) — Alfred Jary : *Ubu roi*; Henry Bataille : *Ton Sang*; Tristan Bernard : *le Fardeau de la Liberté* (1896-97) — Romain Rolland : *Aërt*; *Les loups* (1897-98) — Maurice de Faramond : *la Noblesse de la Terre*; Romain Rolland : *le Triomphe de la Raison* (1898-99) — Maurice de Faramond : *Monsieur Bonnet*; Verhæren : *le Cloître* (1899-1900) — André Gide : *Le Roi Candaule* (1900) — Maurice Mæterlinck : *Monna Vanna* (1902) — Verhæren : *Philippe II*; Samain : *Polyphème* (1903-04) — Joachim Gasquet : *Dionysos* (1904) — Alfred Savoir : *le Troisième couvert* (1906) — Van Lerberghe : *Pan* (1906) — Tristan Bernard : *Le jeu de la Morale et du Hasard* (1908) — Paul Claudel : *l'Annonce faite à Marie*; Francis Jammes : *la Brebis égarée* (1912-13) — Paul Claudel : *l'Otage* (1914) — Jean Sarment : *la Couronne de Carton* (1920) — Cromme-

lynck : *le Cocu magnifique*; Henri de Régnier : *les Scrupules de Sganarelle*; Jean Sarment : *le Pêcheur d'ombres* (1920-21) — Mazaud : *Dardamelle* (1922) — Plus récemment enfin, la première pièce de Jacques Natanson, la première pièce de Marcel Achard, la première pièce de Stève Passeur, la première pièce d'Armand Salacrou.

Quelque divers que soit ce tableau, ne distinguez-vous pas, dans cette variété, une unité profonde; dans cette discontinuité apparente, une liaison cachée? C'est comme une ligne en spirale que son mouvement relie à un axe invisible. M. Lugné-Poe sert les jeunes, mais il fait entre eux son choix, et c'est dans ce choix que se révèle la persévérance de son dessein. Si étrange que cela paraisse lorsqu'on connaît l'homme, lequel est volontiers ami du sarcasme, M. Lugné-Poe est une âme lyrique. Comme au temps de son divorce d'avec le naturalisme d'antan, ce qu'il n'a cessé de chercher en des voies différentes, à travers les tempéraments bigarrés de ses auteurs, c'est toujours l'occasion de rompre avec le terre à terre de la vie, c'est toujours l'envolée. Peu lui importe les moyens par lesquels le pilote « décolle », pourvu qu'il « décolle » et tienne l'air. A côté du lyrisme pur il y a l'humour, qui est un lyrisme déguisé sous le masque de la fantaisie, et il y a l'amertume, qui est un lyrisme rentré. Aujourd'hui, comme hier, hier comme autrefois, la sympathie de M. Lugné-Poe est allée, son aide fut acquise à ceux qui s'évadent du réel, et, de préférence encore, à ceux qui le transposent sur un plan où lui-même devient songe.

FRANÇOIS PORCHÉ

PARMI LES LIVRES

Les intellectuels et l'avènement de la Troisième République, par **André Bellessort** (*Bernard Grasset*).

M. André Bellessort, l'éminent critique du *Journal des Débats*, étudie dans un ouvrage riche d'informations et d'idées l'attitude des intellectuels à l'égard de la Troisième République à ses débuts, au temps de sa « joyeuse enfance » comme dit Gyp, dans son nouveau livre de mémoires, lequel par son étrange adjectif vise plus — on le suppose — la qualité affective des souvenirs personnels de madame de Martel que la gaîté d'un régime instauré en vérité dans de tragiques circonstances.

M. Bellessort est royaliste et catholique : il défend ses opinions avec crânerie et élégance et, pour ne point nous laisser de doute, affirme, dès le début de son livre, que la République « ne répondait pas plus au vœu de la France qu'à ses besoins ». Cette affirmation s'étaie sur l'unique voix de majorité obtenue par l'amendement Wallon. Mais faut-il rappeler les conditions si particulières dans lesquelles avaient été élus les députés de l'Assemblée Nationale, et surtout l'écrasante majorité obtenue par les Républicains à chaque élection partielle? Par surcroît M. Daniel Halévy ne nous a-t-il pas montré dans son bel ouvrage, *la Fin des Notables*, que les « royalistes » de cette grande assemblée, si remarquable par la qualité de ses membres, étaient en grande partie des républicains conservateurs? S'ils hésitaient à manifester clairement leurs tendances, c'est qu'ils redoutaient de voir la République dominée par les radicaux. Et s'ils avaient renversé M. Thiers, pour qui M. Bellessort a des mots bien sévères, c'était par crainte du radical Gambetta avec lequel ils pensaient que le chef du gouvernement avait pactisé.

En face du nouveau régime, les intellectuels — ceux du moins sur qui M. Bellessort a fait porter son examen — ont en grande majorité adopté une attitude singulière. Ils se lamentaient, prédisaient des catastrophes... et acceptaient. Seul Hugo témoigna d'un certain enthousiasme et prophétisa immédiatement la venue de la république universelle. Quant à la Commune on peut dire qu'il

l'avait commentée avant la lettre dans un passage de son *Paris* (1867), où l'opposition de la Ville et de la Nation est affirmée en une longue tirade que M. Bellessort, qui la cite, juge à bien juste titre ridicule. Ce ne sont que déclarations boursouflées et antithèses déclamatoires... Le poète sans doute a dû détraquer quelques cervelles avec ces folies, qui ne nous empêchent pas d'admirer en lui par ailleurs l'artiste de génie, mais rendent délicate l'attitude d'idolâtrie sans réserve, dans laquelle certains, de tout temps, se sont complus.

Théophile Gautier et Flaubert, en présence de la Commune, énoncent les considérations les plus lugubres et jugent sans aménité le nouveau régime, — mais leurs lamentations sur le « muflisme » universel ne les empêchent pas de se rallier à la République, parce qu'il n'est pas à leurs yeux d'autre gouvernement possible.

Ce n'est pas, bien entendu, l'opinion de M. Bellessort, qui a dispersé dans son livre les éléments d'une magnifique apologie de la monarchie. Le roi seul est au-dessus des partis, explique-t-il en substance, et peut tenir entre eux la balance égale. Par lui seul la dictature des médiocres et des spéculateurs intéressés peut être évitée, par lui seul peut se réaliser le fédéralisme provincial souhaitable. On reconnait là les idées de M. Maurras, pour qui M. Bellessort affirme d'ailleurs à maintes reprises son admiration. Mais on ne voit pas comment les monarchistes peuvent sortir de ce dilemme : ou la royauté est constitutionnelle à l'anglaise et c'est une « semble-république, » ou elle est absolue et n'est viable par conséquent que si le prince a du génie, don qui jusqu'à ce jour ne s'est jamais manifesté héréditaire.

Scherer et Albert Sorel, de qui M. Bellessort précise très finement l'attitude au début de « la IIIe », n'étaient pas plus démocrates qu'il n'est lui-même mais il ne leur paraissait pas possible, pratiquement, d'instaurer la monarchie. Veuillot, qui s'avisa un jour de rédiger une sorte de projet de constitution, admettait la République, mais voulait mettre à sa tête Henri de Bourbon. Il restaurait du même coup les corporations et accordait aux provinces une certaine autonomie administrative : quant au drapeau de la nouvelle France Veuillot souhaitait qu'il fût noir avec une croix rouge. Deuil et espérance. Est-ce assez poétique?

Nos malheurs, notre défaite, Veuillot les attribuait à notre impiété. Sully Prudhomme — adoptant en cela l'opinion d'un grand nombre de nos universitaires — à l'insuffisance de notre préparation scientifique; Jules Simon et Faidherbe trouvèrent beaucoup mieux : nous avions été vaincus parce que nous avions de mauvaises mœurs, parce que nous avions cessé d'être « dignes et purs ». — Comment s'étonner après cela, remarque plaisamment M. Bellessort, que Bjornstern Bjornson, au temps de l'Affaire Dreyfus, nous ait

« révélé qu'en 1870, nous avions été vaincus par la chasteté des officiers prussiens ». — Pour Émile Montégut, la décadence de la France devait être attribuée à la Révolution, qui n'avait jamais cessé de se manifester à l'intérieur depuis 89 et, à l'extérieur, nous avait fait perdre notre suprématie politique en nous engageant à trop l'étendre.

Du côté du théâtre, l'enquête de M. Bellessort révèle une certaine indifférence des dramaturges à l'égard des événements — ou plutôt elle prouve une fois de plus que le théâtre ne va pas chercher ses sujets dans l'histoire contemporaine (ce dont on se félicite). Tout au plus faut-il citer parmi les pièces de Dumas (lequel n'aimait pas la République, « cette fausse-couche » périodique de la France) *la Femme de Claude*, dirigée contre l'espionnage allemand, et l'amusant *Rabagas* de Sardou, une pièce trop peu lue aujourd'hui, où les mœurs parlementaires sont spirituellement attaquées.

Renan, à qui M. Bellessort consacre un curieux chapitre, a écrit en 71 des *Dialogues philosophiques* et *la Réforme intellectuelle et morale.* Il y apparaît que la Commune a fortement développé les tendances anti-démocratiques du grand écrivain. Pour lui le but de l'humanité doit être de créer une élite de savants et de sages, véritables dieux, « papauté infaillible » à laquelle il verrait sans regret le reste des hommes asservis. La Révolution lui semble la source de tous nos maux, il regrette la disparition de l' « admirable noblesse » de l'ancien régime, et souhaite la restauration de la royauté. Sa défiance à l'égard du clergé reste cependant intacte, mais il consent qu'on lui abandonne l'école de campagne, réservant au laïc l'enseignement secondaire et supérieur. On ne s'en étonnera pas, si l'on se réfère à ce passage du Journal des Goncourt, cité par M. Bellessort, où Renan déclare : « J'aime mieux les paysans à qui l'on donne des coups de pieds au cul que des paysans comme les nôtres dont le suffrage universel a fait nos maîtres. » La phrase, il est vrai, a été contestée par Renan lui-même et peut-être est-elle un peu trop violente de forme pour qu'on puisse la lui attribuer avec certitude. Mais, quant au fond, nul doute que Renan n'ait eu des opinions de ce genre. Depuis la Révolution de 1848 il ne cachait plus les sentiments que ui inspirait le peuple.

Aucun d'eux n'eût scandalisé Gobineau, le grand aristocrate antiparlementaire, anti-démocrate qui voyait dans la République la pire des tyrannies et n'avait pas de phrases assez amères pour le noyau d'agioteurs étrangers qui, d'après lui, s'étaient emparés du pouvoir, après la guerre. La victoire de l'Allemagne, moins démocratisée que la France, ne l'avait nullement surpris : on connaît, au reste, ses sentiments à l'égard du germanisme.

Cet amateur de philosophie historique fournit une bonne transition à M. Bellessort pour passer aux deux grands historiens, Fustel de Coulanges et Taine. Le premier, sans être hostile à la République, s'irritait de voir systématiquement dénigrer notre passé royal. Il s'est vigoureusement élevé contre ce parti pris historique dans un article de la *Revue des Deux Mondes* de 1872 et dans son *Histoire des Institutions politiques de l'Ancienne France*. Par ailleurs on sait qu'il a porté de vives lumières sur l'histoire des relations de la France et de l'Allemagne. On soutenait alors que les Francs avaient établi en Gaule un système féodal, contre lequel nos ancêtres auraient dû lutter pendant treize siècles, pour ne réussir à s'en délivrer qu'en 1789. Fustel a prouvé la faiblesse de cette thèse. Il n'a pas mis son intelligence et sa science au service d'une aussi bonne cause, quand il a tenté de montrer que les envahisseurs germains s'étaient établis pacifiquement en Gaule. Cette thèse encore soutenue récemment par M. Louis Reynaud est infirmée par de nombreux textes[1].

Quant à Taine, par qui M. Bellessort termine son examen, la guerre a exercé une vive influence sur l'évolution de sa pensée et l'on ne peut mettre en doute qu'elle l'ait déterminé à écrire ses *Origines de la France contemporaine*, où les hommes et l'esprit de la Révolution sont si durement attaqués — sans que l'auteur en tire d'ailleurs une condamnation de la République.

Quelles conclusions dégager de tout cela? Au total nous n'avons rencontré que deux hommes qui aient franchement manifesté leur foi monarchique : Veuillot, Renan (et encore Renan...). C'est peu. Par contre beaucoup d'écrivains et surtout des historiens ont tiré des événements de 70-71 une condamnation de la Révolution de 1789. Déclarations bien platoniques, qui ne fournissent pas la base d'un enseignement précis. Qu'on proteste contre les historiens qui dénigrent systématiquement l'Ancien Régime auquel nous devons la formation de notre pays, rien de plus juste, mais on retomberait dans une autre injustice, si l'on ne voyait dans la Révolution que folie, faiblesse, pourriture. En tout cas, pour la grande majorité des Français et non des plus ignorants, cette thèse-là n'est pas soutenable.

Ce qui nous paraît le plus frappant dans l'intéressant ouvrage de M. Bellessort, c'est bien plutôt l'indifférence qu'il révèle chez la plupart des écrivains à l'égard du nouveau régime politique. Ils ont laissé entendre quelques protestations, puis ils sont retournés à leurs travaux. N'est-ce pas, du reste, assez naturel? Pourquoi l'avènement de la IIIe République aurait-il soulevé de grandes polémiques? Entre

1. Ils n'emportent pas, je dois le reconnaître, l'adhésion de M. Bellessort, qui partage l'avis de Fustel.

l'Empire libéral et la République conservatrice, il n'y avait pas de si grandes différences. Napoléon III, s'il n'avait pas été renversé, n'aurait pas eu autant de pouvoir que Thiers, à peine autant que Mac-Mahon. On restait sous un régime parlementaire... Le mot de République n'avait rien qui justifiât une grande agitation idéologique. Ce qui importait c'était que l'ordre fût maintenu, et que la France recouvrât son rang. Telle a bien été l'opinion de l'Assemblée Nationale, et avec des erreurs de jugement, telles qu'il s'en produit sous tous les gouvernements, celle des assemblées qui ont succédé. Le programme a d'ailleurs été exécuté. En dépit d'aventures malheureuses, la IIIe République a considérablement agrandi « la mesure de la France ». Si l'on considère la politique mondiale, on aurait tort, du point de vue purement patriotique, qui est celui de M. Bellessort, de médire d'un régime qui nous a donné un immense empire colonial, quand on ne peut lui en opposer qu'un autre, coupable d'avoir perdu avec une si galante indifférence le Canada et les Indes.

Incertitudes allemandes, par **Pierre Viénot** (*Valois*).

M. Pierre Viénot, qui vient de séjourner huit ans en Allemagne, consacre à l'évolution psychologique des Allemands un ouvrage remarquable qui fournit véritablement la clef de la politique de nos voisins depuis la guerre. Le phénomène essentiel autour duquel se « désordonne » l'Allemagne, c'est la crise de la civilisation dite bourgeoise. La notion du relativisme historique a profondément pénétré les masses allemandes et l'on peut dire que pour tous ceux qui pensent, soit personnellement, soit sous la direction des journaux, il n'est pas un principe qui ne paraisse aujourd'hui devoir être mis en question.

L'individualisme qui est la base de la civilisation bourgeoise est à peu près universellement condamné. L'Allemand a d'ailleurs eu de tout temps le goût du groupe, de l'association. La morale bourgeoise a fait faillite : les jeunes filles n'ont nul souci de conserver leur virginité avant mariage et personne ne trouve à redire à leur liberté. L'homosexualité n'est plus considérée comme honteuse. Les pratiques anticonceptionnelles sont admises.

L'argent peut être toujours ardemment désiré, il n'en est pas moins à presque tous un peu suspect. L'idée de grande fortune s'associe généralement à l'idée de malhonnêteté; la notion du patrimoine s'affaiblit chaque jour; les dépôts dans les caisses d'épargne diminuent considérablement (On voit aujourd'hui où mènent ces conceptions « réalistes »).

Soixante-cinq pour cent des Allemands vivent dans les villes petites ou grandes, et y subissent fortement l'influence de la pensée socialiste. D'après M. Viénot la moitié de la population serait marxiste et aurait choisi pour moteur essentiel de son activité la lutte de classes. Pour ces socialistes allemands le régime parlementaire n'a aucune valeur et il est puéril de considérer comme valable une politique qui conforme ses décisions à la majorité des suffrages exprimés. Pourtant les socialistes ne sont pas adversaires de la République actuelle; ils se contentent de la considérer comme un état transitoire préparant un merveilleux avenir, sur la nature duquel personne d'ailleurs n'a de notions précises. En attendant le gouvernement, cédant à la pression générale, consacre des sommes énormes aux dépenses sociales : soixante milliards de francs pendant l'exercice 28-29, auxquels s'ajoutent pour l'exercice 29-30 seize autres milliards d'allocations aux chômeurs. Il est généralement admis aujourd'hui qu'un homme n'a pas à se réserver des ressources pour la maladie ou la vieillesse : l'État, le grand nourricier, doit assurer en ces circonstances la vie de ses enfants.

L'origine de la grande transformation dont l'Allemagne a été le théâtre, M. Viénot montre qu'il faut la chercher dans la Révolution de 1918, à laquelle les Français n'ont pas attaché assez d'importance. Avant la guerre l'Allemagne était le plus stable des États, et la guerre elle-même n'avait fait naître aucun trouble psychologique profond. En quelques mois tout s'est effondré et l'Allemand, au lieu de travailler ensuite à reconstituer les valeurs anciennes comme n'eussent vraisemblablement pas manqué de le faire des Français, s'est lancé dans des recherches inquiètes. La fraction de la bourgeoisie qui avait encore conservé quelque stabilité morale a admis, à son tour, qu'il y avait « crise de culture », lorsqu'elle s'est trouvée ruinée par l'inflation. L'afflux récent des populations rurales vers les villes a ajouté au désordre général.

Ainsi donc il n'est plus aujourd'hui en Allemagne que questions et incertitudes. On travaille sans y réussir à trouver des valeurs morales nouvelles, on attend de demain je ne sais quel miracle et par désillusion chacun se prend à accueillir avec faveur l'esprit de révolution. Le seul principe que tout le monde reconnaisse c'est qu'il faut *s'adapter à la vie*, adage élastique et commode qui signifie simplement pour les Allemands qu'il ne faut se considérer comme engagé par rien, qu'il convient dans la vie privée de mépriser les « préjugés », sur le plan international des traités.

Le rationalisme français apparaît à l'Allemagne d'aujourd'hui comme le plus archaïque des modes de pensée. Le « dynamisme », d'une définition malaisée, mais entouré d'immenses et confuses

possibilités est à l'ordre du jour. L'individualisme est condamné du même coup, et la « triste métaphysique de solitaire » qu'il comporte. On pense par classes, en s'abandonnant à des forces de classes, à des nécessités de classes. Et qu'importe si elles mènent à l'anarchie? Ce n'est pas une éventualité qu'on doive repousser, quand on a « le goût de la réalité ».

On conçoit que dans ces conditions la France paraisse un pays incrusté dans le passé. Songez que, pour les Allemands de droite même, la République est considérée comme un état retardataire et que des millions d'Allemands ont voté pour les Hitlériens par appétit révolutionnaire de nouveauté, par foi mystique en l'excellence d'un lendemain attendu. Si l'on veut avoir quelques précisions là-dessus il n'est que de se reporter au livre de Sieburg, dont nous avons d'ailleurs tâché, en ce qui concerne notre pays, de montrer ici l'insuffisance et la faiblesse.

Au milieu de ce chaos la Reichswehr représente une force, mais une force parmi beaucoup d'autres, car il est non pas deux Allemagnes, celle de droite et celle de gauche, mais une trentaine : la luthérienne, la catholique, la marxiste, l'industrielle, etc.... — et de cette force militaire M. Viénot, à tort ou à raison, considère que le Français ne doit pas avoir la hantise.

Ce désordre général, cette inquiète passion de l'avenir, ce trouble dynamisme que M. Viénot explique avec une sagacité et une netteté que l'on admire, il ne les condamne pas : cette incertitude d'âme lui paraît même avoir sa grandeur, et il se demande si nous ne devrions pas nous aussi sortir de notre quiétude et considérer avec une audace neuve tous les problèmes qui se posent.

On voudrait savoir comme il l'entend, mais nous ne pouvons partager en tout cas la sympathie qu'il semble éprouver pour la maladie allemande. Libre à nos voisins de rechercher, dans la fièvre, des formules sociales nouvelles. Nous ne nous considérons pas comme en retard, ainsi que le croit M. Viénot, parce que nous n'en sommes pas « encore » à la période du relativisme historique. Nous nous considérons même comme en avance, parce que nous comprenons ce relativisme sans en tirer de conclusions apocalyptiques, et que nous ne jugeons point nécessaire de tout bouleverser, morale et civilisation, par goût de l'inconnu. La liberté de l'individu nous paraît le plus précieux des biens, et s'il est, ce dont personne ne doute, des remèdes à fournir à certains maux, des directives nouvelles à donner à la vie économique, nous sentons que, mieux que tout autre, l'école libérale peut les trouver. Nous n'avons pas la naïveté de tout subordonner à la société. Toute vie sociale repose sur des conventions; nous ne croyons pas au caractère sacro-saint de celles que nous

observons, mais nous croyons que l'esprit de justice les a inspirées et qu'il peut même — car les ajustements successifs valent mieux que les révolutions — les améliorer. Voilà au fait le vrai relativisme historique : accepter avec un sourire de scepticisme et un véritable esprit de discipline les règles de jeu qu'on a choisies et pour le reste songer surtout à l'essentiel qui est d'améliorer le « soi » et de travailler, si possible, à donner un peu de bonheur à autrui. Car il est insensé de tout demander aux institutions et de négliger l'essentiel qui est de préparer des âmes et des esprits équilibrés. On rougirait d'écrire de pareils truismes si une certaine « pensée » allemande, qui passe parfois les frontières, n'entreprenait de nous démontrer l'absurdité de notre sagesse.

Le Coup de grâce, par **J. Kessel** (*Les Éditions de France*).

Il n'y a point de différence de nature entre les personnages de drame et ceux de mélodrame. Ce sont les mêmes : les conditions dans lesquelles on apprend à nous les faire connaître diffèrent seules, Un monsieur qui jaillit d'une porte dérobée, tire un coup de revolver sur une jeune fille en prière et disparaît dans la muraille est surhumain et inexplicable : c'est un personnage de mélodrame. Si, au contraire, on nous fait connaître les antécédents du meurtrier, les mobiles du crime et si l'on nous donne par surcroît quelques détails sur le plan de la maison tragique, il n'y aura plus qu'une pauvre histoire humaine et au mystère entourant l'assassin se substituera à un autre mystère plus humble, et plus courant, le mystère de la formation spirituelle d'un être.

On y songera peut-être en lisant le nouveau roman de M. J. Kessel, le *Coup de grâce*. Le commandant Fèroud est la figure centrale de ce livre. Cet officier français exerce en Syrie une dictature mystérieuse. Pour maintenir notre paix, il fait brûler des villages, enfermer des hommes sans jugement, assassiner des traîtres. Il a partout des séides, tout le monde tremble devant sa puissance. Comment précisément a-t-il obtenu ce pouvoir, qui est-il? Nous ne le savons pas. Il n'est pas humain, il est la force qui ne s'explique pas : c'est un personnage de mélodrame.

Il est un aspect cependant du commandant Fèroud qui n'est pas laissé dans l'ombre : c'est qu'il est follement amoureux d'une petite danseuse prostituée, Violette. Et c'est ce qui fournit à M. Kessel un sujet de roman.

Féroud, qui tient un monde sous sa botte, est l'esclave deViolette. Or Violette a un amant de cœur, un sergent à stature de colosse, Hippolyte. Cet Hippolyte est au service de Féroud qu'il aime et

respecte — et il ignore que Violette est entretenue par son chef. Le jour où cette ignorance est dissipée, Hippolyte est atterré. Un noble sentiment de dévouement se heurte soudain dans son cerveau à un désir amoureux. On reconnaîtra là au passage le thème de *l'Équipage*, et aussi de lointaines réminiscences des conflits cornéliens si délaissés aujourd'hui, soit qu'on les juge pompeux, soit que les hommes de devoir soient considérés comme trop peu nombreux pour intéresser la foule.

Hippolyte, quand il connaît la vérité, n'a plus qu'une idée : libérer son chef de cet esclavage féminin qui l'abaisse, car ce robuste sergent est un homme de cœur et préfère le chef à la femme. Mais les moyens qu'il emploie pour le libérer sont singuliers. Exploitant l'amour de Violette, il fait littéralement chanter le commandant et le contraint à d'effroyables humiliations qui nous rappellent par leur inspiration cruelle certaine scènes de *Belle de Jour*. Hippolyte en jouant ce jeu espère dégoûter le commandant de la danseuse. Mais l'homme, tenu par la chair, accepte tout — se contentant de faire assassiner tous les témoins des scènes où son abaissement s'est manifesté. Le manège est d'ailleurs bientôt interrompu, Hippolyte prenant enfin le parti d'étrangler Violette. En face du cadavre, Féroud est soudain désensorcelé. Il pardonne à Hippolyte, avec l'aide de qui, pour l'épilogue, il accomplira une mission secrète à La Mecque.

Aucune des intentions de ce livre n'est discutable, mais les moyens d'exécution le sont. Actes et paroles, tout, du point de vue de l'art, manque de mise au point et le style lui-même laisse terriblement à désirer. Ce n'est pas dire que l'on ne rencontre nulle part la marque du talent de Kessel, talent vigoureux et réaliste, mais c'est justement parce que l'on trouve parfois le sceau du vrai créateur, que l'on se sent moins disposé à l'indulgence pour une œuvre qui ne vise pas assez haut.

Vienne, par **Jean Mistler** (*Hachette*).

Les Français voyagent-ils davantage? Les éditeurs, en tout cas, invitent la plupart des écrivains à fixer noir sur blanc leurs impressions de voyage. Toutes les belles villes de France ont droit à un petit livre dans la charmante collection de J.-L. Vaudoyer, où les souvenirs très personnels des auteurs l'emportent de beaucoup d'ailleurs sur les impressions d'ensemble, ce qui est bien naturel. Quant aux capitales de l'étranger diverses collections se les disputent. Celle de Hachette, après un *Rome* de Bonnard, nous donne un *Vienne* de Jean Mistler.

M. Mistler, qui fait bien toute sorte de choses, est particulièrement désigné pour écrire des livres de voyage, car il a le sens inné du tableau, du croquis. Sa phrase se dissout naturellement en une suite de dessins délicats. Écoutez-le plutôt parler du goût des jeunes Viennoises pour le bal : « A Vienne les parents s'endorment paisiblement à minuit; leurs filles les réveillent vers quatre heures du matin, au moment où les vendeurs de journaux viennent apporter au bal les premières éditions sortant des presses; on commence à s'en aller, et, jusqu'à huit heures, on rencontre dans les rues des danseuses qui ont mal au pied et s'appuient sur le bras de leur fiancé. Le fiancé a le col de son pardessus relevé et la bise lui coupe les oreilles. »

Avec cela M. Mistler est un peu romantique. On l'a pressenti dans ses *Châteaux en Bavière* : on n'en doute plus ici, en voyant avec quelle tendre sympathie il parle de la *Gemütlichkeit* viennoise, et des souvenirs musicaux épars dans la ville. Aussi tout lui plaît autour de la place Saint-Étienne, depuis les cafés, où les gérants sont doux et aimables, jusqu'aux maisons anciennes, aux statues, aux fontaines, qui stimulent le promeneur. En quelques pages excellentes il dit la splendeur des musées et place entre émotion et ironie le récit d'une visite aux tombes des Capucins. La Hofburg lui paraît sans âme et il doute un peu de la foi des Viennois, selon lui, plus amis des clercs et des traditions que tourmentés d'inquiétudes spirituelles. N'est-ce pas un Viennois d'ailleurs qui a dit : « Nous pourrions proclamer l'athéisme comme religion d'état sans que pour cela l'archevêque célébrât avec moins de pompe, dans sa cathédrale, une grand'messe athée » ?

Parlant de la musique viennoise, M. Mistler signale le recul de l'opérette, chassée de maints théâtres, mais recueillie parfois à l'Opéra, où l'auteur a entendu le *Postillon de Longjumeau*. Mais l'essentiel est que de grands chanteurs restent et d'excellents orchestres.

M. Mistler a admiré la splendeur des hôpitaux, hospices, etc., créés depuis la guerre à Vienne. La socialisation est très avancée là-bas et tout le monde s'en féliciterait si les finances n'en souffraient à l'excès, tout comme en Allemagne. Quant à l'Anschluss M. Mistler n'en parle qu'avec prudence, mais sans omettre de noter au passage que lorsque M. Briand prononça le mot pour la première fois, vingt voix s'élevèrent, *sur les bancs de la droite*, qui demandaient le sens de ce terme inconnu. Petite malignité d'un député de gauche... Mais au fait contre qui est-elle dirigée? Faut-il comprendre qu'à gauche on n'avait même pas la curiosité de savoir de quoi il s'agissait? — Quoi qu'on pense, on trouvera certainement le livre de M. Mistler charmant, plein de traits, d'observations piquantes, et souvent aussi pénétré

d'on ne sait quelle douceur poétique qui convient à cette ville d'art et de plaisir.

Maggy et son bungalow, par **Alexandra Grimanelli** (*Calmann-Lévy*).

Il me semble que ce qui devra rester dans la mémoire, quand on aura terminé ce livre depuis quelque temps, c'est le souvenir d'un jardin. On jugera conjecturale sans doute cette manière de prophétiser sur l'action de l'oubli. Mais je m'excuse en disant que déjà moi-même il me faut faire effort pour penser à autre chose qu'à un jardin..., un jardin dans les Indes, à Cawnpore, qui entoure la maison où vit un jeune ménage français. Et en vérité ce jardin est à peine décrit, mais ce qui l'est, précisément, c'est la transformation que le spectacle d'un beau parc noyé de calme et perdu dans un continent pour elle inconnu peut provoquer dans l'esprit d'une jeune femme. Cette modification — toute provisoire sans doute — s'exerce dans un sens métaphysique : Maggy, l'héroïne du livre, en face de ses arbres de Cawnpore se pose très spontanément quelques-unes des grandes questions qui ont agité de tout temps l'humanité. Sans doute elle ne fait pas figure de grande exploratrice spirituelle, mais la qualité si spéciale de stupeur heureuse que peuvent ressentir les amoureux devant de beaux, d'amples paysages est finement indiquée.

Peut-être n'était-ce pas sur cette nuance que l'auteur voulait particulièrement insister. On se demande si elle a voulu cela et cette question captieuse se présente plusieurs fois à l'esprit, en lisant cet aimable roman.

Maggy elle-même... mais parlons de Maggy. C'est une jeune bourgeoise française qui vient d'épouser un Français directeur d'une maison commerciale aux Indes. Son voyage pour se rendre là-bas avec son mari lui tient lieu de voyage de noces et elle fait en même temps ses écoles de voyageuse et de jeune mariée. Les lecteurs sont généralement un peu las de la « vie à bord » dont certains romanciers ont abusé, de l'Anglais à moitié fou, de la princesse hindoue, de l'escale à Port-Saïd. Nous les retrouvons ici, mais vus et déformés par Maggy, ce qui leur donne cet intérêt inattendu de servir à préciser le caractère de la jeune femme. Elle est follement amoureuse de son mari, dont elle révère la force protectrice et les connaissances acquises, mais terriblement jalouse et parfois bien agaçante. Cela aussi je ne sais pas si l'auteur le sait, mais qu'importe? Le jugement sur Maggy peut différer, on ne peut contester qu'elle soit piquante et vivante.

Aux Indes Maggy découvre tout : les castes, le jaïnisme, les pré-

jugés anglais, les ruines de Delhi : tout cela encore qui, exposé didactiquement, serait insupportable et qui a peut-être été souhaité agréablement didactique, vaut par les carences de Maggy, par ses candeurs, par ses surprises enivrées. Les spectacles nous sont peu, mais la spectatrice intéresse...

Ce livre, qui trahit parfois un peu d'inexpérience, n'en possède pas moins un véritable charme.

Un grand Français. Montcalm au Canada.
par **Henry Cauvain** (*Hachette*).

Henry Cauvain, qui mourut en 1899, avait publié, sous le pseudonyme de Maximilien Haller, plusieurs romans historiques favorablement accueillis par le public. Ces ouvrages peuvent être rapprochés de ceux de Léon Cahun. Un véritable sens de l'histoire s'y manifeste, mais l'intrigue s'embarrasse de personnages un peu convenus : traîtres de théâtre, chargés d'excuser les échecs des héros patriotes; jeunes filles méritantes accablées par le destin... On lira néanmoins avec plaisir « Un grand vaincu » qui vient d'être réédité sous le titre de « Montcalm au Canada ». Les derniers combats livrés par ce grand Français sont dépeints à larges traits, avec un entrain endiablé et une émotion réelle. Deux gentilshommes venus de Versailles pour vider une querelle d'honneur en présence de Montcalm et oubliant, auprès de lui, leur différend pour se consacrer avec fantaisie et courage à la défense de la colonie apportent dans le roman une note « mousquetaire » gaie. Si « les grandes personnes » peuvent lire avec intérêt cet ouvrage, j'imagine qu'il doit être réellement passionnant pour les enfants, auxquels on s'aperçoit aujourd'hui à juste titre que les bons écrivains ne pensent pas assez. Et de ce point de vue « Montcalm au Canada » pourrait être rangé à côté de cet admirable *Capitaine Corcoran* d'Assolant qui valut à tant de gamins de douces émotions héroïques. Les deux ouvrages constituent une introduction pittoresque à l'histoire de l'expansion coloniale européenne.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.